

THÉÂTRE DE LA BASTILLE

Saison 17-18

REVUE DE PRESSE

MAÎTRES ANCIENS – COMÉDIE

Thomas Bernhard

Nicolas Bouchaud



Revue de presse coordonnée par

Service de presse du Théâtre de la Bastille :

Irène Gordon-Brassart

Tél : 01 43 57 78 36 | Portable : 06 15 89 85 77

igordon@theatre-bastille.com

Assistante : Maud Hoffmann

Tél : 01 43 57 42 14

mhoffmann@theatre-bastille.com

et

Service de presse du Festival d'Automne à Paris :

Christine Delterme, Lucie Beraha

c.delterme@festival-automne.com

l.beraha@festival-automne.com

Tél : 01 53 45 17 13 | Fax : 01 53 45 17 01

Assistante : Raphaëlle Le Vaillant

assistant.presse@festival-automne.com

PRESSE - Maîtres Anciens (Comédie) - Nicolas Bouchaud

Journalistes présents				Journalistes absents ayant réservé						
22/11/17	BOIRON	Chantal	UBU	GAYOT	Joëlle	France culture				
	CHEVILLEY	Philippe	Les Échos							
	DAULY	Florence	La Vie							
	DIATKINE	Anne	Libération							
	DION	Jack	Marianne							
	ENJALBERT	Cédric	Philosophie Magazine							
	EVIN	Kathleen	France inter							
	FEREY	Marie-Pierre	AFP							
	HELIOT	Armelle	Le Figaro							
	JOUBERT	Sophie	L'Humanité							
	MEREUZE	Didier	La Croix							
	THIBAUDAT	Jean-Pierre	Médiapart							
	TRUONG	Nicolas	Le Monde							
	SIRACH	Marie-José	L'Humanité							
	23/11/17	DARGE	Fabienne				Le Monde			
		DAZARD	Anne-Sophie				France inter			
GRANDBESANCON		Laure	France inter / Remède à la mélancolie							
KIYOMASA		Kawakita	Talking Heads							
LIPINSKA		Charlote	Le masque et la plume							
MALINGE		Perrine	France inter							
NERSON		Jacques	Nouveaux Obs							
PASCAUD		Fabienne	Télérama							
PELLERIN		Guillaume	Les 5 pièces							
PORQUET		Jean-Luc	Canard enchaîné							
ROMEAS		Nicolas	Cassandra							
SCHIDLOW		Joska	Allegro Theatre							
SILBER		Martine	Marsupalumima							
SOURD		Patrick	Les inrocks							
TEISSEIRE	Claire	France inter								
24/11/17	COSTAZ	Gilles	POLITIS							
	HELJUN	Anais	Scèneweb							
	LE TANNEUR	Hugues	Les mots de minuit							
	PIAZZON	Martine	Froggy's delight							
	TINAZZI	Noël	Rue du théâtre							

PRESSE - Maîtres Anciens (Comédie) - Nicolas Bouchaud

25/11/17	BARREYRE LE ROUX	Christophe Monique	France inter En attendant Nadeau	BRIZAULT	Nicolas	Un fauteuil pour l'orchestre
27/11/17	HOTTE MARTIN-LAHMANI QUIROT ROUSSELET ZELIE	Véronique Sylvie Odile Micheline Marie	hottello Alternatives théâtrales ex OBS SNES Bruit du off Tribune			
28/11/17	ATINAULT CENAC DENAILLES DUBLÉ KUTTNER	Marie-Laure Laetitia Corinne Didier Hélène	Figaro Madame Web Théâtre Les petites affiches Artistik Rezo	SORBIER	Marie	I/O
29/11/17	BEDARIDA DREYFUS PLAS	Catherine Alain Laura	Mouvement ex Libé / Magazine littéraire Les trois coups			
30/11/17	ALGON CHENIEUX FIORILE GERARD	Luis Antonio Annie Thierry Naly	El Mundo JDD France info La Vie			
01/12/17	CORCOS ESCALLE FRIEDEL	Pierre Clothilde Christine	Verso hebdo Le blog de Clothilde Escalle Théâtre du blog			
02/12/17				PLANTIN	Marie	Pariscope
04/12/17	MARY SOLIS SUEUR	Clémence René Monique	France culture / Grande table Délibéré			
05/12/17	ADLER	Laure	France inter	NEDDAM	Alain	Ministère culture
06/12/17	BROUÉ DE SAINT-DO	Caroline Valérie	France culture L'Insatiable			

PRESSE - Maîtres Anciens (Comédie) - Nicolas Bouchaud

	LEFAIT	Philippe	France 2 / Des mots de minuit	
07/12/17	BRIANCHON JOUFFROY SORBIER	Jean-Christophe Anne Marie	I/O Culture tops I/O	
09/12/17	SANGLARD PEREZ PORTEL	Denis Matthieu Christian	Un fauteuil pour l'orchestre Le Canard enchaîné RFO	
11/12/17	DEMIDOFF STABLO	Alexandre Dominique	Le Temps (Genève)	
12/12/17	CAMPION	Alexis	JDD	MACÉ Savannah Huffingtonpost
13/12/17	QUIRICONIS TOUSSAINT HOLZER	Sabine Floriane Birgit	La Parafe Detlef Drewes	
14/12/17	BOS-JUCQUIN PECQUER	Sonia Antoine	Théâtre	
16/12/17	GRANGERAY	Emilie	M le magazine	
18/12/17	MALINGE	Perrine	France inter	BOS-JUCQUIN Sonia Théâtre
19/12/17	MONDET	Sylvianne	TF1	
20/12/17				CANTU Frédérique Arte
22/12/17	MARQUER	Véronique	Télérama	

MAÎTRES ANCIENS – COMÉDIE

Thomas Bernhard - Nicolas Bouchaud - Éric Didry - Véronique Timsit

22 nov. > 22 déc. 2017

PRESSE PAPIER	17/11/2017	Madame Figaro	
	24/11/2017	Agence France Presse	
	25/11/2017	Relaxnews (d'après AFP)	
	27/11/2017	Les Echos	
	27/11/2017	L'Humanité	
	29/11/2017	Le Canard enchaîné	
	29/11/2017	Le Figaroscope	
	29/11/2017	Options	
	05/12/2017	Le Monde	
	07/12/2017	La Vie	
	07/12/2017	L'Obs	
	08/12/2017	Libération	
	08/12/2017	Madame Figaro	
	13/12/2017	Tageblatt	
	16/12/2017	Télérama	
	07/03/2018	Télérama	
	PRESSE WEB	24/11/2017	Allegro théâtre
		24/11/2017	L'étoffe des songes
24/11/2017		Les Échos	
24/11/2017		Marianne	
26/11/2017		Rue du théâtre	
27/11/2017		Médiapart	
27/11/2017		Carnet d'art	
27/11/2017		Les 5 pièces	
27/11/2017		Scènweb	
29/11/2017		Pressécran de l'ivresse	
29/11/2017		Hotello	
29/11/2017		Journal du SNES	
02/12/2017		France Inter	
03/12/2017		Les Trois coups	
04/12/2017		La Croix	
04/12/2017		Le Monde	
04/12/2017		Webthéâtre	
05/12/2017		En attendant Nadeau	
06/12/2017		Délibéré	
07/12/2017		Libération	
07/12/2017	Orange (d'après Libération)		
07/12/2017	Yahoo! actualités (d'après Libération)		
08/12/2017	Ceci n'est pas une critique		
08/12/2017	Le JDD		

12/12/2017	Un fauteuil pour l'orchestre
13/12/2017	Paris la douce
14/12/2017	Télérama
18/12/2017	Culture tops
18/12/2017	Yahoo! actualités (d'après Culture tops)
18/12/2017	Atlantico (d'après Culture tops)
21/12/2017	La Gazette de l'assurance
30/12/2017	Sceneweb

RADIO

09/10/2017	France Inter <i>L'Humeur vagabonde</i> , émission de Kathleen Evin «Maîtres anciens» : un texte féroce et prodigieusement drôle de Thomas Bernhard mis en scène au Théâtre de la Bastille, avec Nicolas Bouchaud
------------	--

ANNONCES

06/09/2017	Le Monde supplément
04/10/2017	Scènweb
11/10/2017	Sortir à Paris
14/10/2017	France Inter
07/11/2017	France Inter
12/11/2017	Théâtre-contemporain.net
22/11/2017	Sceneweb
22/11/2017	Sortir à Paris
26/11/2017	France Inter
27/11/2017	Froggy's delight
29/11/2017	Maison de la radio
29/11-04/12/2017	L'Officiel des spectacles
03/12/2017	Regards
06/12/2017	Télérama
13-19/12/2017	L'Officiel des spectacles
18/12/2017	L'Avant-Scène
18/12/2017	Toute la culture
20-26/12/2017	L'Officiel des spectacles

Les articles web reprenant les articles papiers sont seulement indiqués dans le sommaire et non pas imprimés une seconde fois.

21/11

Festival d'Automne, @FESTIVALAUTOMNE

RDV en kiosque Nicolas Bouchaud et «Maîtres anciens» dans @Madamefigaro cette semaine! J-1 avant la première... @ThdelaBastille @FESTIVALAUTOMNE

22/11

Philippe Chevilley, @pchevilley

Maîtres Anciens/Comédie de Thomas Bernhard . Détestation du monde, amour des hommes, sur le fil entre l'art et la mort... Tragique et drôle, Nicolas Bouchaud comédien sur-humain au meilleur de lui-même au @ThdelaBastille @FESTIVALAUTOMNE

23/11

marsupalumima, @marsupalumima2

Thomas Bernhard et Nicolas Bouchaud à @ThdelaBastille, belle combinaison terriblement ironique, follement drôle, joyeuse destruction libératrice et tant pis pour Heidegger, Beethoven, et les autres. Et y a même de l'amour dedans

24/11

Le 4eme Mur, @4eme_mur

NicolasBouchaud dérangeant et impitoyable dans un texte de #Thomasbernhard à l'irrépressible et succulente drôlerie sarcastique . Cette méchanceté est un délice @ThdelaBastille

| Maxime Pauwels, @maxime_pauwels

| Oui un spectacle plein d'esprit à la fois drôle et cynique. Belle performance de Nicolas Bouchaud.

L'étoffe des songes, @MA_Theatres

Maîtres Anciens au Théâtre de la Bastille : l'amour-haine de l'Art révélateur de la détresse humaine - Très belle prestation de Nicolas Bouchaud, à voir et à revoir. Mon billet conquis <http://www.etoiffedessonges.com/2017/11/maitres-anciens-lamour-haine-de-lart.html>

27/11

Parisdartistes, @parisdartistes

#programmation #souvent #formidable #Allezy #bravo #Thomasbernhard NicolasBouchaud @jmhorde @ThdelaBastille

28/11

Hélène Kuttner, @HeleneKuttner

Nicolas Bouchaud en fusion respiratoire avec Thomas Bernhard pour « Maîtres anciens »@FESTIVALAUTOMNE @ThdelaBastille : grandiose

3/12

Lise Pouthier, @LisePouthier

Nicolas Bouchaud dans les Maîtres anciens de Thomas Bernhard au théâtre de la Bastille... On frôle la perfection...

4/12

Festival d'Automne, @FESTIVALATUMONE

«Ce que Bernhard attaque, c'est le cadre traditionnel de l'art, tel qu'il est symbolisé par les cadres dorés qui entourent les tableaux dans les musées» #NicolasBouchaud in @lemondefr et au @ThdelaBastille dans «Maîtres anciens» <https://t.co/QT5ow7Rw7h>

6/12

Luce Mongo-Mboussa, @Luce6002

1h30 de cruelle pertinence sur la création artistique

Un projet de et avec Nicolas Bouchaud sur un texte de Thomas Bernhard @ThdelaBastille

7/12

gilbert désveaux, @desveauxgilbert

Du grand théâtre @ThdelaBastille avec une des équipes les plus géniales du théâtre français @JulieDeliquet #melancolies #collectifinvitro.

8/12

Axel Ito, @axelit0

Quand t'as envie de lire le texte dans la foulée...

MAÎTRES ANCIENS - COMÉDIE (BERNHARD / BOUCHAUD) @ThdelaBastille @FESTIVALAUTOMNE <https://t.co/Arha1Fs279>

13/12

Paris la douce, @parisladouce

Théâtre : Maîtres anciens, d'après Thomas Bernhard - Avec Nicolas Bouchaud - @ThdelaBastille <http://www.parisladouce.com/2017/12/theatre-maitres-anciens-dapres-thomas.html>

15/12

Nicolas E.Granier, @nicolasegranier

Vivre sans art ?

Non ! Vivre avec l'art, vivre pour l'art, vivre contre l'art, vivre dans l'art : Stifter, Beethoven, Tintoret et toute la cohorte des génies, «Maîtres anciens» (de Thomas Bernhard) indispensables, avec l'extraordinaire Nicolas Bouchaud. @ThdelaBastille

Olivier Galinou, @oliviergalinou

#MAÎTRES ANCIENS : plume acide, drôle...ou tendre de Thomas Bernhard + talent de Nicolas Bouchaud/E.Didry/V.Timsit : #BOMBE @ThdelaBastille



CULTURE

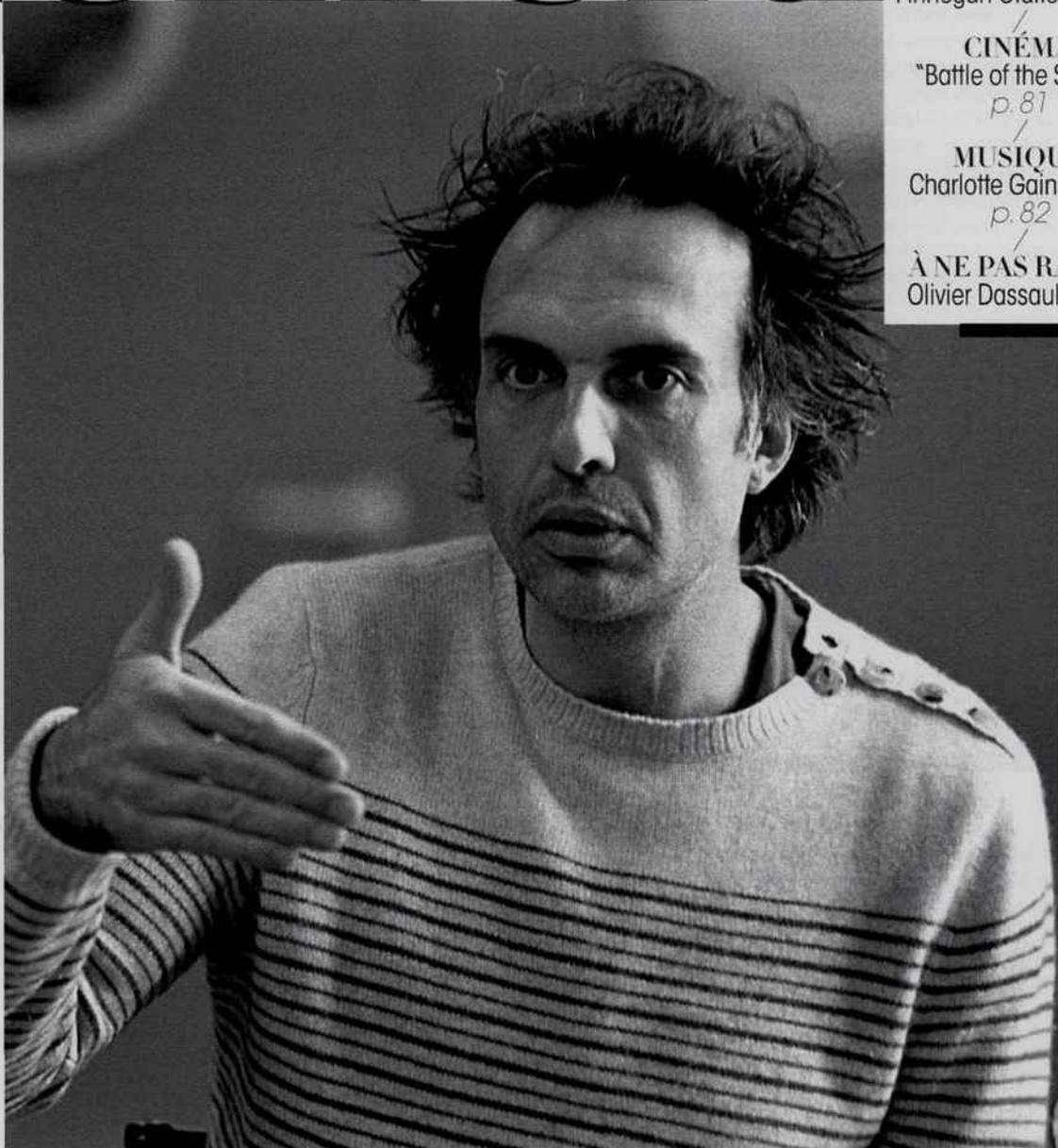
/madame

LE BUZZ DE...
Finnegan Oldfield p. 80

CINÉMA
"Battle of the Sexes"
p. 81

MUSIQUE
Charlotte Gainsbourg
p. 82

À NE PAS RATER
Olivier Dassault p. 83



ACTU

NICOLAS
BOUCHAUD
La mystique
de l'acteur

PHOTO JEAN-LOUIS FERNANDEZ

Silhouette dégingandée et cheveux en bataille, Nicolas Bouchaud signe avec ses complices Éric Didry et Véronique Timsit un nouveau seul-en-scène. Après ses spectacles autour de Serge Daney, John Berger et Paul Celan – qui seront repris courant 2018 au Théâtre du Rond-Point, à Paris –, il s'empare de l'écriture de Thomas Bernhard avec « Maîtres anciens ».



Culture *madame*

« Madame Figaro ». – Pourquoi avoir choisi d'adapter un roman de Thomas Bernhard ?

Nicolas Bouchaud. – Je suis plus attiré par ses romans que par ses pièces de théâtre, à l'exception de « Place des Héros ». En relisant « Maîtres anciens », j'ai trouvé une jubilation dans la destruction, salvatrice et roborative. On peut faire un parallèle avec deux autres de ses romans, « Extinction » et « Le Naufragé ».

Lequel ?

Ils parlent de l'art. « Maîtres anciens » raconte les interfaces entre la vie et l'art. L'argumentaire pourrait être cette phrase de Robert Filliou : « L'art est ce qui rend la vie plus intéressante que l'art. »

Autre fil, le deuil...

Bernhard dit en substance : je n'écris que ce que j'ai sous les yeux. Autrement dit, il y a dans « Maîtres anciens » une interpénétration de la fiction et de la biographie. Bernhard a perdu celle qu'il appelait « l'être humain de sa vie », une femme de 35 ans son aînée, qui l'a aidé, accompagné. Ils formaient un couple

très étrange. De la même façon, le personnage du livre, Reger, qui va tous les deux jours au musée contempler le même tableau, vient de perdre sa femme.

L'art ne sauve-t-il pas ?

Il y a une démolition des classiques, Rembrandt, Vélasquez, Beethoven, Heidegger... Les maîtres anciens ne peuvent pas nous aider. Reger n'a pas pu se raccrocher à l'art, mais un petit peu quand même. La relation amour-haine vis-à-vis de l'art irrigue ce texte. C'est un traité d'esthétique.

Quel est le lien entre vos différents seuls-en-scène ?

En marge de mon travail avec le metteur en scène Jean-François Sivadier, cela me permet d'expérimenter un autre espace. Le fil conducteur est le travail de l'acteur. L'acteur qui entre dans l'écriture avec son corps, l'acteur qui fabrique du temps, l'acteur qui accueille...

Vous dites qu'un acteur n'est jamais indemne d'un texte...

Oui, l'acteur n'est pas celui qui imite la vie, il est dans la vie. J'entre dans la peau du personnage. Je considère l'écriture non pas comme le discours d'un auteur, mais comme le travail de l'acteur. L'écriture est comme un paysage de pensées, et nous, acteurs, l'arpentons avec le spectateur.

Maîtres anciens, du 22 novembre au 22 décembre au Théâtre de la Bastille, à Paris. www.theatre-bastille.com



Nicolas Bouchaud.



Nicolas Bouchaud joue Thomas Bernhard: du grand art

La longue silhouette de Nicolas Bouchaud arpente le plateau et le miracle se fait: la prose virulente de Thomas Bernhard prend corps, s'enroule autour du spectateur et s'embrase comme cette mèche qu'il allume sur la scène du Théâtre de la Bastille.

Il faut un grand comédien pour porter l'écriture éruptive, vociférante, toujours au bord du désespoir de l'écrivain autrichien et... réussir à faire rire.

Thomas Bernhard, écrivain de la détestation, expulse dans "Maîtres anciens" par tous les pores de la peau sa famille - "le trou noir de l'enfance" - et son pays, cette Autriche toujours nazie à ses yeux, au point qu'il avait interdit qu'on y joue ses oeuvres 50 ans après sa mort (en 1989).

Son avant-dernier roman "Maîtres anciens" n'échappe pas à cette détestation. C'est un joyeux massacre, où Heidegger, Beethoven, et même Bach n'échappent pas à l'ire du personnage principal, un certain Reger, dont l'unique raison de vivre semble être de s'asseoir des heures depuis trente ans sur la même banquette devant "L'homme à la barbe blanche" de Tintoret dans un musée de Vienne.

Reger est musicologue. Il abhorre la musique. Reger vitupère "l'art d'Etat". Mais l'art est "ce qui le sauve", "ce qui le tient en vie".

Tendu entre les deux termes d'une contradiction permanente, il survit dans un monde absurde, dévasté par la mort de sa femme.



Et Nicolas Bouchaud, qu'on a vu déchiré dans "Le Misanthrope", libertin en "Don Juan", visionnaire en "Galilée" sous la direction de Jean-François Sivadier, sait parfaitement se glisser dans la peau de ce personnage impossible, et le faire aimer.

A coté des grandes pièces chorales avec Sivadier, le comédien aime endosser ces rôles "seul en scène", dans un décor minimal campé par son complice Eric Didry. En 2013, il était un médecin bouleversant d'humanité dans la campagne anglaise dans "Un métier idéal". En 2015, il créait "Le Méridien" d'après Paul Celan.

Cette fois, la pièce se situe entièrement dans une salle d'un musée, où les toiles sont figurées par de grands rectangles de papier kraft. Dans un coin, une platine vinyle d'où sort une mèche. Fasciné, le public suit la petite flammèche qui dévore le cordon, tandis que le comédien fait exploser en bouche les mots de Thomas Bernhard.

Le regard vif de Nicolas Bouchaud cherche les yeux des spectateurs, les apostrophe, les capte littéralement un à un. Impossible de décrocher pendant une heure trente de ce corps à corps jubilatoire entre un texte et un acteur.

mpf/ial/gf



THÉÂTRE

À l'écoute du souffle de Thomas Bernhard

Pour son quatrième spectacle Nicolas Bouchaud a adapté, avec Éric Didry et Véronique Timsit, le roman *Maîtres anciens* de l'écrivain autrichien.

Reger est un vieux critique musical qui, tous les deux jours depuis trente-six ans, se rend au musée d'Art ancien de Vienne pour contempler *l'Homme à la barbe blanche* de Tintoret. Scruter serait un mot plus approprié tant il a voué sa vie à essayer de faire tomber les maîtres anciens de leur piédestal en traquant le moindre défaut dans leurs tableaux. Dans la pure tradition des personnages bernhardiens, Reger est un atrabilaire qui éructe contre l'art officiel, le bavardage des spécialistes, les hordes de touristes qui déferlent sur les musées.

Écrit en 1985, *Maîtres anciens* est un roman à la construction diabolique, un jeu de poupées russes qui enchâsse les voix de trois personnages. Artzbacher, le narrateur, a rendez-vous avec Reger au musée pour une raison qu'on ignore. Arrivé en avance, il observe son ami déjà assis devant le tableau, ouvrant une brèche temporelle dans laquelle s'engouffrent les voix de Reger et d'Irrsiger, un gardien de musée. Tous les propos sont rapportés au style indirect, donnant au texte un rythme très particulier. Dans ce roman, plus encore que dans les autres, Bernhard mène à son paroxysme la diatribe obsessionnelle et destructrice, mêle des réflexions sur l'art, Heidegger, la famille ou le deuil. Les pensées s'enchaînent sans transition, quitte à se heurter radicalement. C'est drôle et tragique, grotesque et sublime.

Après *la Loi du marcheur*, autour du critique de cinéma Serge Daney, *Un métier idéal*, d'après le livre de John Berger sur un médecin de campagne, et *le Méridien*, une conférence de Paul Celan sur la poésie, Nicolas Bouchaud poursuit,

avec *Maîtres anciens*, sa réflexion sur le métier d'acteur, l'expérience théâtrale, les allers et retours entre l'art et la vie. La vertu de l'adaptation qu'il a signée avec Éric Didry et Véronique Timsit est d'avoir gardé la structure en spirale et l'entrelacs de voix, tout en resserrant le texte sur la figure de Reger. Nicolas Bouchaud, impressionnant, ne joue pas un personnage mais donne à entendre une écriture, un souffle. La scénographie d'Élise Capdenat et Pia de Compiègne fait du musée un espace mental. Un immense rectangle de kraft, surface de projection pour un musée imaginaire, se décroche peu à peu du mur, déboulonnant les maîtres anciens. À deux reprises, le comédien allume la mèche qui fait exploser un pétard presque mouillé. Dans cette grande entreprise de démolition, seule la musique interrompt le flot de paroles, contredisant avec la force de l'évidence la haine que le vieux critique voue aux compositeurs.

Avec *Maîtres anciens-Comédie*, Nicolas Bouchaud parle de lui et s'adresse à chacun de nous. C'est un spectacle sur l'écoute, le fil fragile et privilégié qui se tisse entre l'acteur et le spectateur, sur la transmission d'une œuvre, libérée des discours et des préjugés culturels. Enthousiasmant. ●

SOPHIE JOUBERT

Maîtres anciens-Comédie, mise en scène Éric Didry, un projet de et avec Nicolas Bouchaud. Adaptation : Nicolas Bouchaud, Éric Didry, Véronique Timsit. Au Théâtre de la Bastille, dans le cadre du Festival d'automne à Paris, jusqu'au 22 décembre, puis en tournée.

« HEIDEGGER ÉTAIT EN QUELQUE SORTE UN ESCROC PHILOSOPHIQUE, A DIT REGER. »
THOMAS BERNHARD



Avec *Maîtres anciens-Comédie*, Nicolas Bouchaud parle de lui et s'adresse à chacun de nous. Jean-Louis Fernandez



IDEES & DEBATS

art&culture

Nicolas Bouchaud illumine les « Maîtres anciens »

Philippe Chevilley
@pchevilley

Pour incarner sur scène ce diable de Reger, (anti)héros de « Maîtres anciens », l'avant-dernier roman (publié en 1985) de ce diable de Thomas Bernhard, il fallait un diable d'acteur...

Nicolas Bouchaud est ce comédien capable de tout, à même de porter très haut les grands textes, d'emmener très loin les spectateurs tout en leur tenant la main – un artiste littéralement « sur-humain » qui s'est déjà frotté à des textes au moins aussi périlleux de Serge Daney, Paul Celan ou John Berger. Sa palette de jeu lui permet de saisir toutes les contradictions (apparentes) et les nuances de la prose du maître autrichien.

Dans la logorrhée de ce vieux critique musical, passant le plus clair de son temps sur la banquette d'une salle du musée d'Histoire de l'art de Vienne face à un tableau du Tintoret, s'exprime à la fois toute la détestation du monde et l'amour des hommes, le dégoût et la passion de l'art, la tragédie du deuil (comme Reger, Thomas Bernhard vient de perdre sa femme) et de la solitude. Le tout sur un mode grinçant, exubérant, qui nécessite de la part de l'acteur une constante malice, mêlée de passion désespérée.

THÉÂTRE
Maîtres anciens.
Comédie

de Thomas Bernhard
Mise en scène d'Eric Didry,
théâtre de la Bastille
(01 43 57 42 14). Festival
d'automne, du 22 novembre
au 22 décembre à 19 heures,
1 h 30

On rit franchement lorsque Bouchaud/Reger fait un sort au « kitsch » de Beethoven, fustige la vénalité des peintres, voue aux gémonies les historiens d'art, les profs et bien sûr l'Etat, les politiciens – sans oublier la famille. Nicolas Bouchaud et ses complices Eric Didry et Véronique Timsit ont su parfaitement appréhender la dualité du vieux critique, qui alterne férocité enjouée et appels au secours.

Le public pris à témoin

Sous-titrés « Comédie », ces « Maîtres anciens » sont finement adaptés par notre trio. Dans le roman, Reger s'adresse à son ami philosophe Atzbacher, qui fait office de narrateur. Sur les planches, il prend pour témoin le public, brisant ainsi d'emblée le quatrième mur.

Bouchaud fait du « flow » de Reger un chant lancinant – parfois presque slamé –, transforme ce trop-plein de colère et de mots, en un grand geste clownesque existentiel. La mise en scène, faite de mini-performances explosives en contrepoint, donne une dimension fantasque « arty » au spectacle. Thomas Bernhard réincarné en un violent arc-en-ciel de révoltes et de désespoirs : rarement l'auteur dramatique nous avait paru si vivant, si proche. ■



Le Théâtre

Maîtres anciens

(Bouchaud devant !)

PARFOIS, c'est rare lors d'un spectacle, on sent que la salle est terriblement là, présente, attentive, suspendue à ce qui se passe, et même à ce qui ne se passe pas. Nicolas Bouchaud vient de disparaître derrière le

décor pour se changer, quelques notes de piano s'égrènent légèrement, la scène est vide, et ça dure, et pas un raclement de gorge, pas un éternuement, pas un bruit, toute la salle attend son retour et suspend son souffle, se régale d'avance, goûte l'instant. Il y a dans l'air une sorte de magie, sans doute la perçoit-il aussi, mais ce n'est pas une star ou un monstre sacré qu'on attend, nous ne sommes pas dans la vénération ni dans l'admiration, non, nous attendons juste qu'il revienne et continue de nous parler comme il le fait depuis une heure ou plus...

D'ailleurs : « Rien ne me répugne autant que d'observer des gens qui sont atteints d'une admiration quelconque. Vous allez dans une église, et les gens admirent ; vous allez dans un musée, et les gens admirent. Vous allez à un concert, et les gens admirent. Les gens vont comme avec un sac à dos rempli d'admiration dans toutes les églises et dans

tous les musées, et ils ont toujours ce maintien courbé de l'admirateur. Je n'ai encore jamais vu personne entrer tout à fait normalement dans une église ou dans un musée. » Et de triturer la même idée, et de la ressasser, de la répéter, d'enfoncer le clou, et de poursuivre sur ce ton, le fameux ton de Thomas Bernhard, l'auteur du roman dont est tiré ce texte au rythme allègre, débordant de souffle, d'allant et de méchanceté.

Un homme parle. Il est critique musical. Tous les deux jours depuis trente ans, il vient s'asseoir sur « sa » banquette, face à « L'homme à la barbe blanche », un tableau du Tintoret. Il a donné rendez-vous ici à un ami. Et c'est à cet ami – ici, le public – qu'il s'adresse. C'est tout.

D'où vient qu'on soit fasciné ? Du simple fait que, même si on n'avait jamais entendu parler de Beethoven, du Greco, de Stifter, de Heidegger, tous maîtres en leur art, qu'il assassine et critique

et juge et interroge, on serait captivé, tant il fait preuve d'une liberté féroce, une féroce envie de comprendre, d'aimer et de rire. Intempestive, sa pensée bifurque, zigzague, s'étonne d'elle-même, s'étonne de sa propre mauvaise foi. Il lui lâche la bride pour voir jusqu'où elle ira, en tremble parfois, et transpire et trépigne...

Comment se nourrir de la beauté, de l'art, de la tradition, de toutes ces œuvres qui nous attendent silencieusement aux murs des musées et dans les livres et la musique, tout en restant libres de nos mouvements et de nos humeurs, et de nos goûts ? tout en envoyant balader le sac à dos d'admiration ? C'est ce qu'explore ce texte magnifique que Nicolas Bouchaud, mis en scène par Eric Didry, joue, dit, fait jaillir avec tant de naturel et d'*allegria*, de finesse et d'intelligence qu'on a du mal à se retenir de l'admirer...

Jean-Luc Porquet

● Au Théâtre de la Bastille, à Paris.





THÉÂTRE



JEAN-LOUIS FERNANDEZ

« MAÎTRES ANCIENS »



THÉÂTRE DE LA BASTILLE

76, rue de la Roquette (XI^e).

TÉL. : 01 43 57 42 14.

HORAIRE : lun. et mar. à 19 h.

PLACES : de 17 à 27 €.

DURÉE : 1 h 30.

JUSQU'AU 22 déc.

Un lieu unique, une salle d'un musée classique viennois. C'est la salle de *L'Homme à la barbe blanche* du Tintoret. Dans le livre de Thomas Bernhard, *Maîtres anciens*, qui date de 1985, l'un de ses derniers écrits, il y a trois personnages qui se retrouvent là : le narrateur, Atzbacher, un critique musical, veuf récent, Reger et le gardien du musée, Irrsigler. Dix ans après sa parution, Denis Marleau en avait donné une traduction scénique inoubliable. Nicolas Bouchaud, lui, a eu le projet d'une adaptation pour un seul comédien. Il l'a composée avec son metteur en scène, Éric Didry, et Véronique Timsit. Ils s'appuient sur la traduction de Gilberte Lambrichs (Gallimard). Dans un espace malin - hauts murs et panneau de papier kraft représentant un tableau monumental qui s'effondrera, petit couloir qui permet au comédien de changer de costumes -, Nicolas Bouchaud s'adresse à nous avec la fermeté exaltée d'un esprit obsédé, regard sombre allumé d'une flammèche de folie, élocution rapide, ton persuasif, diatribes haineuses parfois désopilantes - sur Heidegger, notamment - rire jaune, amertume. Nicolas Bouchaud est un acrobate spirituel. ■

ARMELLE HÉLIOT

Profitez de réservations à prix réduits sur www.ticketac.com



SUR LES MAÎTRES ANCIENS

Éric Didry met en scène *Maîtres anciens*, texte romanesque de l'auteur autrichien Thomas Bernhard (1931-1989) qu'interprète l'acteur Nicolas Bouchaud. Ça se passe au Musée d'histoire de l'art de Vienne, où le vieux critique musical Reger a donné rendez-vous à Atzbacher. Ce dernier, arrivé en avance, observe Reger à la dérobée. Sous la forme d'un discours indirect, sans chapitre, sans retour à la ligne, sans même un seul point, viennent se nicher réflexions, supputations et spéculations de l'un sur l'autre. Au cours d'un ressassement vertigineux sont pêle-mêle convoqués Heidegger, le deuil, l'art, l'héritage et la filiation. Bernhard s'en prend à tout et à tous, dans ce formidable jeu de massacre où il s'attaque avant tout à l'Autriche et aux Autrichiens, dont il n'a cessé de flétrir le passé nazi.

• JUSQU'AU 22 DÉCEMBRE AU THÉÂTRE DE LA BASTILLE, 76, RUE DE LA ROQUETTE, PARIS 11^e. WWW.THEATRE-BASTILLE.COM



CULTURE

« Thomas Bernhard est un poseur de bombes »

Au Théâtre de la Bastille, Nicolas Bouchaud joue « Maîtres anciens », du dramaturge autrichien

ENTRETIEN

Au Théâtre de la Bastille, à Paris, dans le cadre du Festival d'automne, Nicolas Bouchaud joue *Maîtres anciens*, de Thomas Bernhard (1931-1989) : un spectacle qu'il a conçu et qu'il joue seul, comme il l'était dans *La Loi du marcheur*, *Un métier idéal* et *Le Méridien*. Dans ces trois solos qui vont être repris un peu partout en France, de janvier à avril 2018, l'acteur mettait au centre les figures du critique de cinéma Serge Daney, d'un médecin de campagne anglais des années 1960, exerçant son métier comme un art, et du poète Paul Celan. En abordant aujourd'hui Thomas Bernhard, Nicolas Bouchaud confirme qu'il invente quelque chose de particulier dans le théâtre français : comme une sorte de bibliothèque vivante, ouvrant sur la question de l'art, de son rôle et de sa transmission.

Avec ce nouveau spectacle, on voit se dessiner une ligne dans votre travail, un rôle de passeur d'art. Était-ce le projet dès le départ ?

Pas du tout. Ces quatre spectacles sont le reflet de ma passion, de mes préoccupations, et la ligne qu'ils ont finie par dessiner, je ne l'ai pas maîtrisée de A à Z. A chaque fois, j'ai abordé une figure qui me semblait passionnante. Avec le recul, je peux constater que cette question-là est au cœur de l'ensemble. Mais l'idée de trans-

mission a toujours été extrêmement importante pour moi.

Comment Thomas Bernhard, avec ses « Maîtres anciens », vient-il se placer dans cet ensemble ?

Maîtres anciens n'est pas un traité d'esthétique, mais un roman, dont le personnage principal, dénommé Reger, ancien critique musical, vient, tous les jours ou presque, au Musée d'art

ancien de Vienne pour contempler un seul tableau, *L'Homme à la barbe blanche*, du Tintoret.

A travers lui, ce que Bernhard interroge, c'est la façon dont on a accès à l'art, comment on nous apprend à y avoir accès. Comment on nous a appris à regarder. Et ce à quoi il s'attaque d'abord, et c'est important pour cette question de la transmission, c'est à la notion de chef-d'œuvre, de perfection. Bernhard dit : quand je m'aperçois que dans les tableaux du Greco les mains sont mal peintes, cela me rassure et me rend heureux. C'est par le défaut de l'art que je peux entrer dedans. Ce que Bernhard attaque, c'est le cadre traditionnel de l'art, tel qu'il est symbolisé par les cadres dorés qui entourent les tableaux dans les musées.

En quoi la notion de chef-d'œuvre peut-elle éloigner le public d'une relation à l'art ?

En ceci qu'elle laisse à penser que l'art est loin de la vie. Pour moi, la question centrale de *Maîtres an-*

ciens, celle qui me touche le plus, c'est vraiment celle des rapports entre la vie et l'art. En travaillant, j'avais en permanence en tête cette phrase du plasticien Robert Filliou : « *L'art, c'est ce qui rend la vie plus intéressante que l'art.* » La première partie du roman se passe dans le musée, le dernier tiers est consacré à la mort de la femme du critique, et cela correspond pour Bernhard au moment où il a perdu sa compagne, qui avait trente-cinq ans de plus que lui. *Maîtres anciens* est à la fois un art poétique et un journal de deuil.

Cette « préoccupation » qui est la vôtre quant à la transmission de l'art est-elle révélatrice d'un certain rapport problématique à la question artistique aujourd'hui, entre démagogie et accusations d'élitisme ?

Le livre de Bernhard est une vraie charge anti-patrimoniale, anti-muséale. Il dit : arrêtez de

me parler de chefs-d'œuvre, du beau dans l'absolu. Rien n'est beau dans l'absolu, il n'y a pas à sacrifier l'art. C'est très intéressant, parce que l'art fait partie du problème, des problèmes que nous connaissons aujourd'hui : il n'en est pas dissocié. Ce n'est pas la cerise sur le gâteau. On sait très bien – et Bernhard, comme Paul Celan, était parmi les premiers à le savoir – qu'il y a eu des périodes atroces de l'Histoire où l'art était au centre, à commencer par



le nazisme. Les nazis étaient très intéressés par l'art, puisqu'il y avait pour eux un art à préserver et un art dégénéré à éliminer.

Comment faites-vous le lien avec aujourd'hui ?

Les accusations d'élitisme dont l'art fait aujourd'hui l'objet, notamment de la part de ceux qui constituent les élites politiques et économiques, c'est une manière de mettre l'art à l'endroit où Bernhard dit qu'il ne faut pas le mettre. Les discours quasi populistes que l'on entend, qui consistent à dire qu'il y aurait un art élitiste qui ne serait pas fait pour le public normal, c'est une équation à casser : en les reconduisant, on reconduit la scission.

En partant de ma propre pratique théâtrale, avec le metteur en scène Jean-François Sivadier ou en solo, je ne peux pas entendre ce discours de séparation : il n'y a pour moi aucune différence de passion, d'engagement, quand je

joue *Un métier idéal* devant les habitants du petit village de Savoie de John Berger, et quand je joue *Dom Juan* à l'Odéon. J'ai toujours en tête cette idée à laquelle je crois, dont parle le philosophe Jacques Rancière : l'égalité des capacités et des intelligences de chacun.

Est-ce que Thomas Bernhard ne peut pas se permettre d'être un « démolisseur » justement parce qu'il a été, lui, nourri par ces œuvres de l'esprit, comme les appelait Jean Vilar ?

Il y a une dimension importante chez Bernhard qui est celle de l'humour, du second degré. Quand le livre est sorti, en 1985, je crois que cette dimension était évidente pour les lecteurs. Et je crois qu'elle ne l'est plus du tout aujourd'hui, parce qu'on est redescendus de plusieurs crans dans notre manière de penser et

notre rapport à la culture. Bernhard, c'est un poseur de bombes, un provocateur, un terroriste de l'art... Il a un côté dada. Et on ne peut pas jouer ce texte comme on l'aurait fait en 1984. En même temps, Bernhard est très sérieux : l'éducation qu'il a reçue en Autriche au sortir de la guerre, c'était la baguette en osier sur les doigts. Donc oui, il est provocateur, ambigu, mais à travers cette idée de l'art comme une chose morte, patrimoniale, il se bat contre l'idée d'un roman national qui passe à travers elle.

Quel rôle joue le théâtre, celui que vous faites, alors, dans la transmission du rôle de l'art comme chose vivante ?

Je fais le pari qu'avec le théâtre on peut toucher des spectateurs qui n'ont jamais entendu parler de Bernhard, de Celan ou des films de Howard Hawks. On ne va pas les toucher forcément par le sens, directement. Mais par le corps, l'engagement, la présence, l'abandon, l'hospitalité... Il y a une manière d'accueillir le spectateur. On en revient à Serge Daney, à son rôle de passeur : ce qu'il faut transmettre, c'est l'expérience des œuvres, pas seulement l'apprentissage d'un savoir. C'est aussi l'intérêt de jouer en solo : ce que je joue, là, c'est mon dialogue avec l'œuvre que j'ai choisie, en espérant que ce dialogue se reproduise chez les spectateurs. Tout l'enjeu, c'est de créer les conditions d'une expérience possible entre le plateau et la salle. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR
FABIENNE DARGE

La Loi du marcheur, Un métier idéal et Le Méridien : en tournée en France de janvier à mars 2018, au Théâtre du Rond-Point, à Paris, du 7 mars au 14 avril 2018.

« A travers le personnage principal, ce que Bernhard interroge, c'est la façon dont on a accès à l'art »



CRITIQUES

C'EST RATÉ

Nicolas Bouchaud se répète

MAÎTRES ANCIENS, DE THOMAS BERNHARD. LA BASTILLE,
PARIS-11^E, 01-43-57-42-14, 19 HEURES. JUSQU'AU 22 DÉCEMBRE.

L'immense talent de Nicolas Bouchaud se vérifie dans tous les spectacles de Jean-François Sivadier. Mais parfois il fait bande à part et jette son dévolu sur des morceaux de bravoure comme « la Loi du marcheur », de Serge Daney, « Un métier idéal », de John Berger, ou ce roman de Thomas Bernhard, grand ressasseur devant l'Éternel. Sans soupçonner l'acteur de ne choisir que des exercices de virtuosité, on déplore de le voir toujours répéter les mêmes effets. En particulier cette façon de se tourner vers tel ou tel spectateur comme un animateur de télévision. Ce qui ne désennuie pas longtemps. **JACQUES NERSON**



CULTURE *spectacles - expos*

La Vie aime : 🐼 pas du tout. 🐼 si vous y tenez. 🐼 un peu. 🐼 beaucoup. 🐼 passionnément.

Maitres anciens

🐼🐼🐼 **THÉÂTRE** Marguerite Duras, Marcel Proust, Piero Della Francesca... Tous ces maitres anciens, Reger les vomit. Tout le monde en prend pour son grade dans sa longue « *logorrhée musico-logique* ». L'art, bien sûr, mais aussi les gens toujours en retard, l'État qui contrôle tout. « *Quand on va voir du théâtre classique, ça nous donne la nausée.* » Depuis toujours, un jour sur deux, le vieux monsieur, critique musical, s'assoit sur sa banquette du musée des arts anciens de Vienne. Seulement, cette habitude a changé dernièrement. Et Reger veut le raconter, se confier au public et surtout à son ami, Atzbacher, le narrateur du récit. Ce texte incisif, bien écrit et très drôle est signé Thomas Bernhard. Nicolas Bouchaud l'adapte au théâtre. Seul en scène dans cette comédie savoureuse, il enchaîne les phrases, haussant parfois le ton, dans une répétition en boucle de ses obsessions. On passe un moment à la fois cynique, hilarant et en même temps très émouvant.

Chapeau ! 🐼 FLORENCE DAULY

Jusqu'au 22 décembre
au Théâtre de la Bastille,
Paris XI^e.

www.theatre-bastille.com



Nicolas Bouchaud,
le 13 novembre à Paris.
PHOTO RICHARD SCHROEDER



Nicolas Bouchaud: «Entrer dans l'esprit de quelqu'un qui fait les cent pas dans sa tête»



Rencontre avec le comédien, qui cosigne avec Eric Didry et Véronique Timsit l'adaptation de «*Maîtres anciens*», un brûlot de Thomas Bernhard sur l'art.

Où est-on ? Devant une salle en chantier façon Palais de Tokyo, sans œuvres figurées, à moins qu'une toile ne se cache derrière l'énorme rectangle de papier kraft. Que fait-on ? On s'est rendu à un rendez-vous, à 19 heures au Théâtre de la Bastille (Paris XI^e). Avec qui ? Nicolas Bouchaud, évidemment, assis parmi nous. L'acteur lance des regards, comme pour vérifier qu'on est bien là. Il grimpe sur la scène, vêtu de ses propres vêtements. Tranquillement ? Comme un diable ? En tout cas, il se met à notre place : *«Vous devez vous demander pourquoi je vous ai convoqué ici, pourquoi je vous ai prié de revenir dès aujourd'hui. Il y a une raison. Mais cette raison, je ne vous la dirai que plus tard.»* C'est difficile d'interrompre Thomas Bernhard, même lorsque les mots sont énoncés calmement, sans vitupération, sans colère, avec netteté, presque avec gentillesse. Nicolas Bouchaud est chez lui, dans *Maîtres anciens*, qui conspu le lien de dévotion poisseuse que chacun entretient avec les chefs-d'œuvre et questionne la notion de perfection. Rencontre chez lui, quelques heures

avant la représentation.

Durant une heure trente environ, vous êtes dans la langue de Thomas Bernhard, son rythme, ses ratiocinations. Est-ce qu'elle cesse d'agir, une fois la représentation terminée ?

Rarement. Je ne parviens pas à la faire taire, elle m'empêche de m'endormir et me réveille au milieu de la nuit, une fois que j'ai trouvé le sommeil. Ce qui est très étonnant et amusant avec Thomas Bernhard, c'est qu'on entre dans l'esprit de quelqu'un qui fait les cent pas dans sa tête. C'est une écriture qui ne commence et ne finit pas. Elle nous laisse juste le choix de baisser ou monter le son. Bernhard le dit lui-même : dès qu'il voit un embryon d'histoire, il le tue. Mais c'est parce que cette logorrhée est permanente, et qu'elle passe du coq à l'âne, qu'elle est une radiographie de la pensée. Parfois, un seul mot suffit à entraîner trois pages de texte. Le mot «Etat», par exemple. Cette structure est extrêmement périlleuse à mémoriser. Elle échappe n'importe où. Il n'y a pas de péripétie qui permette de savoir où l'on en est.

En cas d'oubli, comment vous rattrapez-vous ?

Je retombe un peu mieux chaque soir. Depuis peu, il m'arrive même de sauter un peu de texte, et de m'y retrouver quand même. Chez Bernhard, ce n'est pas le sens qui permet de s'en sortir – *«il poisse à l'homme»*, disait Barthes – mais le rythme des mots. Dès qu'on perd la scansion, on perd la phrase.

Ne pas échapper à ce flux de paroles même la nuit, ça doit attaquer ?

En fait, non. Car il y a dans cette boucle, cette destruction de tout, quelque chose de très roboratif. Il y a le bonheur et l'impudence d'être habité par quelqu'un qui dit ce qu'il pense.

Qui est ce quelqu'un ?

C'est moi, mais avec la musique de Bernhard. A la fin du roman, Reger – mon personnage – dit au narrateur, qui, dans notre adaptation est le public : *«Je vais vous dire pourquoi je vous ai demandé de venir. J'ai pris deux places pour la Cruche cassée de Kleist au Burgtheatre.»* J'aime beaucoup l'idée que la représentation de *Maîtres anciens* n'en est pas une, que c'est une prise d'otage, et qu'après elle, tout le monde va pouvoir aller vraiment au théâtre, pour y voir de l'art, ce qui est, selon les mots de Bernhard, ce qu'il y a de plus *«beau et de plus répugnant»*.

Comment avez-vous travaillé sur le roman de Bernhard, avec Eric Didry et Véronique Timsit, vos complices habituels ?

On a pris le texte dans tous les sens, on a joué au petit chimiste, sans respecter l'ordre du récit. Car il y a une progression narrative romanesque, qui ne fonctionne pas au théâtre. L'option la plus simple, puisqu'il y a trois personnages, aurait été d'être trois sur scène. C'est ce qu'on a écarté en premier, pour ne pas être dans l'illustration. Dans chacun des monologues qu'on a construits ensemble, on enlève le quatrième



mur, on s'adresse au public, mais l'expérience n'est jamais la même. Dans *Maîtres anciens*, je dois saisir dès les cinq premières minutes quelle est la note du soir, si les spectateurs sont plutôt sensibles à l'humour de Bernhard ou s'il l'écoutent avec vénération en le prenant pour un maître ancien. Selon le cas, je passerai par des chemins complètement différents.

Y a-t-il des fonctions délimitées entre Eric Didry, Véronique Timsit et vous ?

Ça circule, chacun s'occupe de tout, y compris de la mise en scène. Ensuite, quand on passe au plateau, de la régie à l'éclairage, tout le monde donne ses idées, on se connaît bien, on travaille toujours ensemble. Avec la restriction que je suis le seul acteur. Si bien qu'il y a eu une période des répétitions où j'ai eu l'impression de devenir le réceptacle des délires des autres. Car personne ne voyait le même spectacle. C'est très étrange de répéter tous les jours devant les mêmes gens, dont aucun ne voit ni n'entend la même chose. Contrairement aux trois autres monologues, *Maîtres anciens* est une vraie fiction, mais qui permet de montrer comment l'écriture s'invente, comment elle se construit, et pas seulement son sens. Et à travers

cette fiction, Thomas Bernhard n'a jamais autant parlé de lui. Il l'a écrit tout de suite après la mort de sa femme, Hedwig Stavianiczek, de trente-cinq ans son aînée, qu'il a rencontrée au sanatorium à 19 ans. Elle fut la relation de sa vie, celle qui l'a épaulé constamment. Donc, au milieu du roman, coule un journal de deuil. On n'entend plus les vituperations sur l'art de la même manière, après ses pages sur le deuil. «*L'art, c'est ce qui rend la vie plus intéressante que l'art*» : Véronique Timsit a repéré cette phrase de Robert Filliou, qui a été notre torche. L'autre grande référence provient de l'artiste suisse Roman Singer qui organise des performances explosives en pleine nature. On peut aussi considérer que mon personnage, qui vient s'asseoir tous les deux jours à heure fixe devant la toile de Tintoret, finit par faire œuvre lui-même. Il est une installation d'art moderne parmi les maîtres anciens, autant honnis que vénérés.

Recueilli par **ANNE DIATKINE**

MAÎTRES ANCIENS
de THOMAS BERNHARD
conception Eric Didry,
Véronique Timsit
et Nicolas Bouchaud.
Théâtre de la Bastille, 75011.
Jusqu'au 22 décembre.
Dans le cadre du festival
d'Automne à Paris.



L'AGENDA UTILE

par
Élisabeth Quin



VENDREDI 8

Démètre les maîtres

« Les peintres, tous ces maîtres anciens qui, la plupart du temps, me dégoûtent plus que tout » : vitriol et térébenthine dans « Maîtres anciens », adaptation de Thomas Bernhard par le génial Nicolas Bouchaud.

« Maîtres anciens, comédie »,
jusqu'au 22 décembre,
au Théâtre de la Bastille, à Paris.
www.theatre-bastille.com

DIMANCHE 10

QUE VIVA LA PASTONARIA !

LES AMOUREUX DE FRIDA KAHLO, L'ARTISTE AUX SOURCILS EN AILES DE CORBEAU, IRONT À LYON S'ÉMERVEILLER DEVANT L'« **AUTO-PORTRAIT À LA FRONTIÈRE** ENTRE LE MEXIQUE ET LES ÉTATS-UNIS » (1932), JOYAU ANTICAPITALISTE ET CAPITEUX DE L'EXPO « LOS MODERNOS », AU MUSÉE DES BEAUX-ARTS.

« Los modernos », jusqu'au 5 mars. www.mba-lyon.fr

LUNDI 11



CHASSE aux trésors

Colliers signés Catherine Noll (ci-contre), pendentif de César... Bijoux d'artistes et bijoux anonymes des XIX^e et XX^e siècles sont réunis par la fantasque Isabelle Subra dans sa boutique.

51, rue de Seine, Paris 75006.

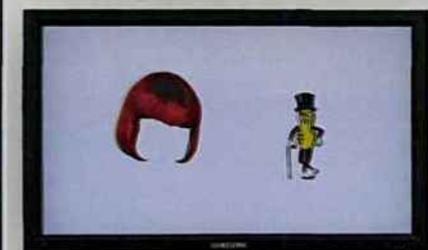
SAMEDI 9

L'ESSENCE DE ROSE

PANTOPON ROSE,
EST-CE UNE
FEMME OU
UNE DROGUE

CHEZ WILLIAM BURROUGHS ? ENQUÊTE SOUS FORME DE PORTRAIT POLYMORPHE PAR L'ARTISTE VIDÉASTE JULIE BÉNA. « HAVE YOU SEEN PANTOPON ROSE ? », AU CENTRE D'ART CONTEMPORAIN PASSERELLE, À BREST.

Jusqu'au 30 décembre,
à Brest. www.cac-passerelle.com



MARDI 12

SACRÉS ECHANGES

Une église désacralisée du XVI^e siècle accueille devant l'ancien autel un court de tennis

éphémère. Jouerez-vous de la même manière ? Un match a-t-il un enjeu spirituel ? Stimulant.

Jusqu'au 12 décembre.
Eglise San Paolo Converso,
piazza Sant'Eufemia, à Milan.



MERCREDI 13

Bouchées DOUBLES

Ainsi, Philippe Caubère zigouille son double Ferdinand Faure ! Mise à mort théâtrale en deux soirées : « Clémence »

et « le Casino de Namur », qui réjouiront les fous et folles de Caubère... « Adieu Ferdinand ! »*, à l'Athénée, Théâtre Louis-Jouvet, à Paris.

* Jusqu'au 14 janvier.
www.athenee-theatre.com

JEUDI 14

CLASSE de neige

À dix en dortoir ou à deux dans une chambre cosy, un week-end avec vista sur la mer de Glace s'impose, car le mieux dans les sports d'hiver, c'est la contemplation en chaussons fourrés...

Terminal Neige, Refuge du Montanvers, à Chamonix. 300 €
pour deux. Rens. au 04 50 53 87 70.





Foto: Jean-Louis Fernandez

L'imparable entretien

CRITIQUE D'ART Thomas Bernhard et ses „Maîtres anciens“ visitent Paris

Clothilde Escalle

Au moment d'une gestion de masse du loisir, de la culture, de nos vies, au moment du puritanisme, du danger de la pensée unique, au moment de nos résignations et de nos maigres révoltes, lorsque l'art disparaît au profit d'un goût commun et consensuel, s'interroger sur celui-ci, censé nous élever, ouvrir les yeux, passer le moindre fait, le moindre geste, la moindre parole au crible de la pensée, est un acte salutaire, une façon jubilatoire d'entrer en résistance.

C'est chose faite avec „Maîtres anciens“, un texte de Thomas Bernhard, et le magnifique projet de Nicolas Bouchaud, mis en scène par Eric Didry. Nicolas Bouchaud nous accueille et nous mène avec la simplicité de celui qui s'adresse véritablement à

hard, des mots qui fustigent l'im-bécillité, la convention de l'art, jusqu'à notre admiration sans bornes, qui nous fait aimer de grands maîtres sans ciller – Giotto, Beethoven, Bruckner, et nous en passons, tant l'art compte de figures sacrées, à l'ombre desquelles tomber en béatitude.

Une joie féroce

C'est l'histoire d'un homme, le vieux Reger, un critique musical qui, tous les deux jours, va au musée s'asseoir devant une œuvre de Tintoret, „L'Homme à la barbe blanche“. Il a rendez-vous avec le narrateur, Atzbacher, tandis que le gardien du musée, présent dans le discours de l'un et de l'autre, garde le silence.

Nicolas Bouchaud seul sur scène pendant une heure et demie prend le spectateur à partie, doucement, efficacement. Il nous oblige à nous questionner sur une époque, avec cet humour grinçant de Thomas Bernhard qui dé-

monte, par exemple, la figure de Heidegger. Nous assistons à cette mise en pièces avec une joie féroce. Tout y passera, jusqu'à la littérature et ses pâles écrivains qui, lors de fêtes et de festivals, montent sur scène lire leurs médiocres textes.

Dans cette envie d'absolu, que nous serions tentés de porter en nous, l'art est un idéal par avance perdu. Et de critiquer les tics de certains peintres, qui ne savent pas peindre un genou, des mains, tous ces défauts de nous ne voyons pas, tant notre sens critique est éteint, tant nous avons besoin de porter aux nues une œuvre, un être, parfois même un Etat. Ce manque de sens critique pourrait s'avérer fâcheux, c'est une litote, l'histoire de l'Autriche, Thomas Bernhard nous le rappelle, est là pour en témoigner. Que peut donc la parole face à l'innommable? Que peut l'art?

Thomas Bernhard est un phare dans la nuit, il nous oblige à la vigilance. Et comme le dit si bien Nicolas Bouchaud dans sa note

d'intention: „Ce que Bernhard interroge avec l'énergie d'un combattant, c'est la notion d'héritage. Et le défi qu'il nous lance, c'est de chercher une issue pour sortir du chemin tracé et balisé de notre histoire officielle.“ Tout cela avec un sens de la persuasion qui nous emporte.

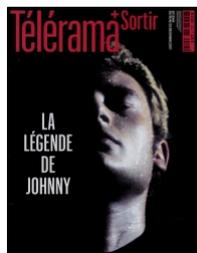
La parole est gouffre, manifestation explosive. Elle nous emporte dans son désir de vérité. Qui se voue à l'admiration n'est finalement qu'un Tartuffe qui aura vite fait de s'endormir. En même temps, comment vivre sans art? C'est ce paradoxe qui nous fait nous tenir vivants. Avons-nous tant besoin que cela de figures iconiques pour mieux supporter notre quotidien sans rechigner? Lisez mais pas trop, aimez l'art mais pas trop. Finalement ne vous désertez pas vous-mêmes. Les phrases de Bernhard s'enroulent avec efficacité, la parole cherche son issue. Qu'est-ce donc que la vénération, sinon le renoncement à soi?

La force de ce spectacle, si simple, de cette parole donnée d'égal

à égal, est celle de nous faire entrer dans un monologue intérieur, non pas par effraction mais par persuasion.

L'art de Nicolas Bouchaud est de soutenir ces propos jusqu'à l'identification, notre identification à cette radicalité qui s'énonce. Le personnage, dans ce paradoxe qui nous concerne tous, peu ou prou, dit qu'il ne peut pas vivre sans art, sans ces maîtres anciens, mais il dit aussi ne pouvoir vivre que contre eux, dans un état de rébellion. Notre rapport à la culture est interrogé là. Voilà la puissance de ce moment rare, celle de la nécessité d'une parole qui ne s'éprend pas d'elle-même mais s'évertue à dénoncer le monde, afin de mieux le reconstruire.

Dans le cadre du Festival d'Automne à Paris, Maîtres anciens
Jusqu'au 22 décembre
Théâtre de la Bastille
76, rue de la Roquette
75011 Paris
www.theatre-bastille.com



LA CHRONIQUE DE FABIENNE PASCAUD

Probablement les Bahamas

Comédie noire
Martin Crimp
| 1h30 | Mise en scène Anne-Marie Lazarini. Jusqu'au 16 janvier, Artistic Théâtre, Paris 11^e.
Tél. : 01 43 56 38 32.

Maîtres anciens

Monologue drolatique
Thomas Bernhard
| 1h30 | Adaptation Eric Didry, Nicolas Bouchaud, Véronique Timsit. Mise en scène E. Didry. Théâtre de la Bastille, Paris 11^e.
Tél. : 01 43 57 42 14.

Dix Histoires au milieu de nulle part

Oratorio théâtral
Svetlana Alexievitch
| 1h50 | Adaptation et mise en scène Stéphanie Loïk. Jusqu'au 22 décembre, L'Atalante, Paris 18^e.
Tél. : 01 46 06 11 90.

Il y a horreur et horreur. Celle, assassine, des dictatures que décrit le prix Nobel de littérature 2015, Svetlana Alexievitch, dans *La Fin de l'homme rouge* et qu'adapte, dans *Dix Histoires au milieu de nulle part*, la toujours engagée et passionnée Stéphanie Loïk. Il y a l'horreur feutrée, non moins terrible, d'un cottage anglais où s'ennuie un couple de retraités sans histoire. C'est *Probablement les Bahamas*, comédie noire du contemporain britannique Martin Crimp, héritier de Harold Pinter et de ses énigmatiques non-dits. Il y a l'horreur de la solitude enfin, de la haine de soi, puis de l'autre, qu'a si bien traduites l'Autrichien Thomas Bernhard (1931-1989) et qu'incarne avec un humour rageur le singulier Nicolas Bouchaud... L'horreur publique, l'horreur privée. L'une mène-t-elle à l'autre, et réciproquement? On sait le dégoût qu'inspira à Thomas Bernhard la conversion au nazisme de ses pères. Elle est le fil rouge de ses écrits, et de sa détestation de son pays, de son peuple, de son monde. Dans *Maîtres anciens* (1985), roman que met en scène Eric Didry pour le virtuose Bouchaud, quantité de vivants et de morts, d'être aimés et haïs s'affrontent dans la tête d'un vieux critique musical passionné d'art et veuf inconsolé. Il vient tous les deux jours dans ce musée viennois pour y admirer *L'Homme à la barbe blanche* du Tintoret et se livrer à ses ratiocinations amères sur les compositeurs, les artistes, l'horreur de la famille et de l'enfance, l'absence et le vide. Qu'il magnifie pourtant dans une langue d'une drôlerie et d'une méchanceté extrêmes, ciselée par un Bouchaud maîtrisant si magistralement sa voix, son corps qu'il en fait des instruments de musique. Quand il ne s'avise pas de jouer même au plasticien dans l'espace blanc, conceptuel et quasi mental du musée représenté sur le

plateau. La traversée de cet esprit dévasté, des épouvantes et violences qu'il charrie et a le courage de nommer dans des harmonies verbales fracassées est revigorante odyssée.

Comme le travail chorégraphique, et lui aussi musical, que réussit Stéphanie Loïk dans son adaptation de *La Fin de l'homme rouge*. C'est la deuxième fois qu'elle s'attaque à ce texte aux multiples voix, aux milliers de cris où se hurle et se murmure à la fois la terreur de vivre aujourd'hui dans certains territoires de la Russie d'aujourd'hui. La violence d'Etat y nourrit la violence privée. Tout de noir vêtus, les six jeunes comédiens menés à la baguette par Loïk chantent, dansent, interprètent sans pathos ce requiem de notre temps où s'inscrivent tant témoignage de sang et de larmes. Entrelacé d'histoires individuelles terribles, le spectacle parvient pourtant à l'infinie tendresse et compassion par la grâce même des acteurs via la direction très cadrée de Loïk. Sa mise en scène au carré est devenue ici métaphore même du pouvoir...

C'est plus subrepticement, entre deux tasses de thé, que le couple de *Probablement les Bahamas* livre les cruautés qu'il commet, ou voit et laisse commettre, au gré d'une existence apparemment si tranquille. De ce qui arrive à leur fils, belle-fille ou à cette étrange jeune fille au pair vivant avec eux, on n'aura jamais aucune certitude. Et c'est justement ce qui fait régner l'angoisse dans l'étonnant espace concocté par François Cabanat et Dominique Bourde : un appartement redessiné sur le plateau, mais sans cloisons, ouvert à tous les viols et violations. Jacques Bondoux, Catherine Salviat, Heidi-Eva Clavier distillent leurs conversations anodines avec une singulière étrangeté. A la fois transparents et opaques. Et l'horreur soudain est là. Tout est possible dans le paisible cottage anglais où les deux retraités discutent avec un interlocuteur à jamais invisible. Tout. Alors la pièce devient thriller dans la tête du spectateur. Il s'en fait un drôle de film, transforme l'horreur, joue avec elle. Manière de la dépasser? De la nier? De laisser faire? C'est toute l'inconfortable ambiguïté du théâtre de Martin Crimp, monté ici avec une élégance bien inquiétante... ●

Probablement les Bahamas, une comédie grinçante et inquiétante de Martin Crimp.





LE DOSSIER

TOUS EN SALLES!

Programmes inventifs, médiation culturelle, tarifs préférentiels... Théâtres et cinémas s'emploient à faire baisser la moyenne d'âge de leur public. Mais que faut-il montrer aux jeunes spectateurs?

Par Aurélien Ferenczi

La scène se passe au Théâtre de la Bastille, à Paris. Ce soir-là, le spectacle, remarqué au Festival d'Avignon, est tiré de *L'Illiade*, d'Homère. Jeune metteuse en scène, jeune distribution... En attendant l'ouverture des portes, les spectateurs s'entassent dans le hall. Il y a tous les âges : en gros, les uns portent des cheveux blancs, les autres des cartables bourrés de manuels scolaires. Logiquement, un senior grommelle parce qu'un petit groupe de lycéens chahute. Soudain s'élèvent des voix autoritaires qui font taire les conversations : disséminés dans la foule, les comédiens s'interpellent, entament le spectacle hors la salle. Miracle, il y a comme un émerveillement palpable chez les plus jeunes spectateurs, tout à coup saisis : les héros grecs – Achille en rogne sévère contre Agamemnon – ont presque leur âge et sont parmi eux... L'abolition du rapport scène-salle n'est pas une nouveauté, mais tout le monde n'a pas connu le Living Theatre de la fin des années 60 ou vu les spectacles de Vincent Macaigne aujourd'hui, et ça fait toujours son petit effet, de surprise et d'immersion. De fait, après avoir rejoint leurs sièges, les gamins, bouche bée, n'ont plus moufté.



Pourquoi se sent-on ragaillard par cette union sacrée devant le siège de Troie, l'Antiquité comme rabibocheuse des générations ? Parce qu'elle contredit un constat effectué en allant dans certaines salles de cinéma, tendance art et essai, ou dans les théâtres, souvent en matinée : se sentir, peut-être à tort, le plus jeune dans l'assistance, observer l'uniformité de la classe d'âge, tendance troisième âge (et demi), « senior », comme on dit aujourd'hui. Attention, ici, pas de jeunisme. Admettons qu'on se sentirait davantage déplacé dans une salle remplie d'adolescent(e)s acclamant un youtubeur inconnu de nous. Mais, tout de même, une inquiétude : où sont passés les nouveaux spectateurs ? Ce film ou cette pièce n'intéressent-ils qu'une classe d'âge ? Le goût d'un certain cinéma et d'un certain théâtre est-il en passe de disparaître ?

Comment s'assurer que se renouvelle le public de la culture ? L'interrogation est légitime, y apporter des réponses est nécessaire : le maintien d'une offre culturelle diversifiée est un combat perdu d'avance si les générations à venir se montrent moins curieuses, moins assidues que leurs aînées. Et la nécessité de la culture dans la construction de l'individu – et notamment de son libre arbitre – n'est plus à prouver. Elle a été bien comprise par les pouvoirs publics : l'éducation artistique et la démocratisation culturelle sont désormais au cœur de la politique du ministère de la Culture. On cherche des solutions, comme ce Pass Culture – 500 euros à dépenser en biens culturels offerts le jour des 18 ans – inspiré de l'exemple italien et annoncé pour l'automne 2018, et dont il faudra mesurer l'efficacité et la pertinence...

On a donc commencé notre enquête par le Théâtre de la Bastille, haut lieu de la jeune création théâtrale, contre-exemple de notre observation, puisque les générations s'y mélangent. On sait que les données chiffrées seront rares. « On ne connaît l'âge moyen de nos salles que de façon empirique », explique Jean-Marie Hordé, lui-même dandy pas tout jeune, qui dirige le lieu (un théâtre de gestion privée fortement subventionné) depuis 1982. *Mais je pense qu'il est très en dessous de 50 ans. Ce sont les œuvres proposées qui provoquent cela : comme me le répète souvent Géraldine Chaillou, qui programme désormais le théâtre, il n'y a rien de magique : si vous voulez des jeunes dans la salle, il faut de jeunes artistes sur le plateau.* Et dans le hall, donc.

Au théâtre, selon lui, il ne s'agit pas de « recevoir un savoir, mais d'élargir sa sensibilité. A nos quarante mille spectateurs annuels, on ne propose pas l'accès à la culture, mais des expériences. Le mot est banalisé, mais il est juste. J'y vois une analogie avec l'expérience amoureuse : elle vous modifie, mais ce n'est pas du savoir. Sur l'amour, vous n'en savez jamais beaucoup plus qu'avant... C'est une transformation du métabolisme sensible ». Parfois, il y a beaucoup moins de jeunes dans la salle : en programmant *Maîtres anciens*, le patron du



Pages précédentes : la Philharmonie de Paris, qui mêle concerts et cinéma. Ci-dessus : à la Comédie-Française, des ateliers accueillent collégiens et lycéens.

Théâtre de la Bastille a constaté que l'austère Autrichien Thomas Bernhard n'était pas du tout un auteur transgénérationnel. On ne gagne pas à tous les coups...

La culture plaît aux seniors, c'est vrai. Ils ont du temps, un meilleur état de santé qu'autrefois, pour certains un pouvoir d'achat plus que correct – la dernière génération des « bonnes retraites ». Au cinéma, selon les études du CNC, trois phénomènes s'additionnent : le vieillissement global de la population, la hausse du nombre des plus de 50 ans allant au cinéma, l'accroissement du nombre de fois où chacun d'entre eux s'y rend. En 2016, seuls les 15-19 ans sont allés plus souvent au cinéma dans l'année (sept fois en moyenne) que les plus de 50 ans (6,2 séances). On se doutait que la rénovation du parc de salles, qui a permis la hausse pérenne des entrées, avait ramené au cinéma des personnes âgées, soucieuses de leur confort, mais les chiffres montrent qu'elles y prennent de plus en plus goût... « Je ne



COMMENT RENOUVELER LE PUBLIC DES SPECTACLES ?

LE DOSSIER

« Si vous voulez des jeunes dans la salle, il faut de jeunes artistes sur le plateau. »

Jean-Marie Hordé, directeur du Théâtre de la Bastille

vois pas pourquoi ce serait différent au théâtre, explique le sociologue Jean-Michel Guy, au ministère de la Culture (où se prépare activement pour 2019 la grande enquête décennale sur les « Pratiques culturelles des Français »). *Ce type de sortie est fortement corrélé au niveau d'instruction : la génération du baby-boom comme la suivante sont plus instruites et plus fournies que celle qui les précède. Il y a de fortes chances que la part des seniors continue à augmenter. Ce qui ne veut pas dire que les jeunes n'y vont pas : le grand trou, ce sont les 30-50 ans, les parents avec des enfants encore en bas âge...*

Même analyse, faite de façon plus empirique, pour Claude-Eric Poiroux, le propriétaire des 400 Coups, complexe d'art et d'essai (sept salles, trois cent mille spectateurs par an) à Angers : « *Ce n'est pas parce qu'il y a plus de seniors qu'il y a moins de jeunes...* » Si les plus âgés constituent le public cible d'une programmation dominée par le cinéma d'auteur, les jeunes sont attirés par différents dispositifs : des réductions tarifaires – grand succès des « 4 euros pour les moins de 14 ans », formule imposée il y a quatre ans par les pouvoirs publics en « échange » de la baisse de la TVA sur le billet de cinéma – ; des animations en tous genres, à l'initiative du cinéma ou des enseignants.

Le patron de la salle a imaginé une synergie qui fonctionne avec le festival Premiers Plans, qu'il a créé il y a presque trente ans : « *J'y programme des premiers films venus des quatre coins de l'Europe, qu'aucun de ces jeunes n'irait voir à une séance normale. Ils viennent à Premiers Plans parce qu'il y a un encadrement efficace : on les emmène, ils sont généralement contents – quel serait le malheur de voir un film ? La première fois, pour un enfant, ça marque : je sais qu'il y en a pour qui le cinéma va devenir un prisme possible pour se définir et regarder le monde.* » De fait, le goût de la sortie culturelle s'acquiert jeune, et même si la pratique peut s'espacer, voire s'interrompre pour une durée plus ou moins longue, tous les sociologues constatent qu'elle finit par revenir...

Se rendre la première fois dans des lieux symboliques qui programment du théâtre classique ou de l'opéra, c'est plus compliqué. Cela demande pas mal de « médiation culturelle » : la tâche des services de relations avec le public qui se sont multipliés et professionnalisés depuis une dizaine d'années, dans le sillage de nouvelles formations universitaires. Mais pour accueillir les jeunes, encore faut-il leur faire de la place. A la Comédie-Française, la transformation des abonnements en une carte annuelle, disponible en nombre limité, a fait pas mal rouspéter les habitués plus âgés. « *Nous pourrions remplir 80 % de nos salles avec des abonnements*, explique l'administrateur, Eric Ruf. *Mais notre mission est de nous ouvrir à tous les publics.* »

Il y a plus de vingt-cinq ans, les comédiens du Français accueillaient en tenue de soirée – avant de se changer dare-dare pour monter sur scène – les abonnés des Soirées de

gala : toujours les mêmes visages, toujours aux mêmes places... On vise aujourd'hui des salles plus mixtes, parce qu'il faut équilibrer les classes d'âge des spectateurs pour que chacun trouve sa place et se sente légitime. Etre le seul « jeune » n'incite pas à revenir... A la Comédie-Française, un dynamique service éducatif se charge de passer des conventions avec collèges et lycées, d'offrir des ateliers aux élèves, et même des formations aux professeurs (lire ci-contre). Un partenariat récent avec la Caisse d'Épargne d'Île-de-France offre même des places gratuites tous les lundis aux moins de 28 ans. « *Attention, les jeunes spectateurs constituent un vrai public*, insiste Eric Ruf. *Ce sont les spectateurs d'aujourd'hui : ils continueront ou non d'aller au théâtre, mais ne voir en eux que le public de demain, ce serait mal les considérer...* »

A l'Opéra-Comique, le directeur, Olivier Mantei, s'est heurté au même problème : « *Les salles d'opéra sont pleines. Pour les remplir de jeunes, il faut d'abord les vider... Mais on ne peut pas avoir uniquement des politiques de réduction tarifaire – qui nous coûtent cher –, une médiation efficace ou une offre de spectacles jeune public. Il faut poser la question du projet artistique, il faut qu'il se passe quelque chose pour que ce nouveau public ait envie de revenir : le langage proposé doit correspondre à l'époque, lui parler.* » Les chiffres sont en hausse : +120 % de 18-35 ans depuis la réouverture, en 2017. Aux côtés d'une cinématographique *Flûte enchantée*, donnée par le collectif londonien 1927, c'est, contre toute attente, la création de Philippe Manoury sur l'apocalypse nucléaire, *Kein Licht*, sur des textes d'Elfriede Jelinek, qui a le plus attiré les jeunes. « *Peut-être parce qu'ils ont davantage en tête de la musique électronique...* » Ou qu'on est plus égaux face à un omni musical que devant le très codé bel canto rossinien.

La grande expérience in vivo de renouvellement des publics se situe plus à l'est, à la lisière de la périphérie, Porte

La Comédie-Française a remplacé ses abonnements par des cartes annuelles et offre des places aux moins de 28 ans.





LE DOSSIER COMMENT RENOUVELER LE PUBLIC DES SPECTACLES ?



de Pantin. On connaît l'histoire de la Philharmonie, dernière et plus importante pierre d'un complexe musical qui réunit désormais le Conservatoire national supérieur de musique et de danse, la Cité de la musique et, finalement, le nouveau bâtiment, signé Jean Nouvel, ouvert début 2015. A la tête de l'ensemble, Laurent Bayle, dont le pari est de substituer au public très homogène (riche, âgé, cultivé) de la salle Pleyel, l'ancien lieu de résidence de l'Orchestre de Paris, un ensemble plus vaste et plus varié de mélomanes d'aujourd'hui et de demain. « Il a fallu créer un nouveau modèle d'offre, où se mêlent expositions temporaires, pratiques collectives, éducation des publics jeunes et adultes, ouverture aux musiques actuelles mais aussi, pour garder le cœur de cible, une offre de concerts classiques haut de gamme. » Ces différentes pistes, il les a cherchées aussi bien au Venezuela, pionnier dans l'éducation musicale proposée aux défavorisés, que du côté du Met de New York et de la Philharmonie de Berlin, précurseurs en action numérique. D'ici à quelques semaines, une étude montrera si les nouveaux publics s'ignorent ou se mélangent, et comment s'organise le cumul des activités. Franchement, on n'est pas très inquiet.

Longtemps, le chemin de vie d'une personne intéressée par la culture était théoriquement tout tracé. Il partait des œuvres destinées à la jeunesse, s'autorisait une embarquée vers des émotions populaires (de Funès et Elvis Presley) pour atteindre un graal de « haute culture » : exit le rock, bienvenue au classique, adieu les BD, bonjour la Pléiade. La sociologie nous a déjà montré que la vérité était plus complexe et que, pour faire court, cohabitaient en chacun le goût du divertissement et le goût de l'enrichissement – y compris par des objets culturels très différents. Puisque le public du cinéma et du spectacle vivant se renouvelle, il faut accepter que sa pratique soit différente de celle des générations précédentes. Qu'il ne cherche pas dans les œuvres vues et aimées les qualités classiquement attendues – par exemple, l'expression personnelle d'un auteur où un regard engagé sur le monde –, mais davantage, on y revient, une expérience qui le transforme intimement.

Dans ses spectacles, Vincent Macaigne surprend en abolissant la frontière entre scène et salle.

« Edification, empathie, galvanisation, écrit le sociologue des publics Emmanuel Ethis ¹, constituent les fondations émotionnelles et conceptuelles des quelques œuvres majeures qui vont nous permettre d'architecturer notre relation aux représentations artistiques, et jeter les bases de notre personnalité culturelle. Et c'est doté de cette personnalité que nous nous apercevons que telle histoire, tel livre, tel film, telle musique semblent entrer en résonance avec notre identité profonde pour nous aider à mieux comprendre qui nous sommes. » L'essentiel, alors, ne serait plus de savoir distinguer les chefs-d'œuvre et de réciter les classiques, mais de chercher à voir ce que les œuvres produisent profondément dans la vie de chacun, par exemple « s'interroger, poursuit Ethis, sur ce que font les spectateurs de cinéma avec le cinéma ». Cette nouvelle pratique pourra être contradictoire et anarchique. Mais elle garantit une appropriation plus forte des œuvres, un compagnonnage plus profond avec elles. Alors non seulement le public de demain, jeunes et vieux mêlés, sera plus nombreux, mais il jouira davantage de l'art ●

¹ Dans *Sociologie du cinéma et de ses publics*, éd. Armand Colin, 216 p., 16,90 €.

ÇA SE JOUE DÈS L'ÉCOLE

« Non, là, vous fabriquez, je ne crois pas au personnage... » Comme pour se venger de ses années d'école, la metteuse en scène Chloé Dabert sourit, mais ne plaisante pas. Elle corrige les petits maîtres, comme dirait Marivaux. Ils sont dix-sept enseignants, quinze femmes et deux hommes, réunis dans le foyer Pierre Dux de la Comédie-Française, qui bûchent – comme, bientôt, leurs élèves – sur les premières pages de *J'étais dans ma maison et j'attendais que la pluie vienne*, la pièce de Jean-Luc Lagarce, à l'affiche du Théâtre du Vieux-Colombier. Il s'agit de respecter la ponctuation singulière de l'auteur, puis, c'est plus compliqué, de « changer d'adresse à chaque virgule » : respirer, chercher du regard un autre interlocuteur. Certains se débrouillent mieux que d'autres...

Tous les mercredis, Marine Jubin, qui dirige le service éducatif du Français, offre aux profs volontaires une rencontre puis un atelier autour d'un spectacle auquel ils ont emmené leur classe. « Je reproduirai sans doute l'exercice pendant les heures d'accompagnement personnalisé, c'est une bonne préparation à l'oral, une manière de montrer qu'il y a plusieurs façons de lire un texte », explique l'une d'entre eux, Stéphanie Matter, qui enseigne l'anglais à deux classes de première, au lycée d'Alembert,

dans le XIX^e arrondissement, à Paris. Sachant que la Comédie-Française était « en recherche de publics qui ne vont pas trop au théâtre », elle a mis en place une convention avec son établissement. « Je suis prof d'anglais, ce qui peut paraître étrange, mais cela fait partie de ma mission d'ouverture culturelle. » Sans elle, la plupart de ses élèves, majoritairement des filles, en filière STSS (sciences et technologies de la santé et du social), futurs aides-soignants ou infirmiers, n'auraient jamais mis les pieds dans un endroit « qu'ils trouvent un peu surréaliste. Ils sont sans filtres et sans codes : le Lagarce les a happés ; ils ont vécu intensément et bruyamment la mise en scène de *Vania*, il y a quelques mois au Vieux-Colombier. Vous savez, c'est toujours une très grande angoisse d'emmener des élèves au théâtre, c'est l'enfer, mais je ne peux pas me résoudre à ne pas le faire. » Elle se souvient de cette élève, en France depuis deux ans, qui maîtrisait encore mal la langue, et qui est sortie émerveillée de *Vingt mille lieues sous les mers*. « J'étais contente, elle n'aura pas peur d'y retourner. Et même si, pour d'autres, cela se passe beaucoup plus tard, le souvenir est là. J'ai peut-être inscrit quelque chose dans leur inconscient. » Merci pour eux. Sincèrement.

ALLEGRO THÉÂTRE

VENDREDI 24 NOVEMBRE 2017

Maîtres anciens de Thomas Bernhard

Dans *Maîtres anciens*, l'avant dernier de ses romans Thomas Bernhard donne la parole à un critique musical, personnage évidemment à sa ressemblance. Parvenu à un grand âge il n'hésite plus à y aller de tout son mépris pour les grands noms du patrimoine culturel germanique. Beethoven, Stifter, Mahler et bien d'autres en prennent pour leur grade. Ses paroles deviennent plus furibondes encore quand il évoque Heidegger dont l'engagement national socialiste et une pensée qu'il prétend faite d'emprunts à des philosophes d'une envergure infiniment plus grande que la sienne le fait vomir. Il n'épargne pas davantage ses propres ascendants qui se vantaient d'avoir des liens familiaux avec des hommes illustres mais firent de son enfance un enfer. Il semble n'avoir d'estime que pour Schopenhauer dont il ne peut qu'apprécier le pessimisme radical. Comme l'écrivain, son double, le critique musical vient de perdre sa femme. Elle sut, on le comprend, le consoler de vivre dans un monde qui lui faisait horreur. Seul en scène, ce qui lui convient on ne peut mieux, Nicolas Bouchaud (que met en scène Eric Didry) apparaît, tant par sa manière de dire le texte (qu'il a à merveille adapté pour la scène avec son metteur en scène et Véronique Timsit) que par sa gestuelle, comme l'un des comédiens de théâtre les plus adroits et doués du moment. Si l'œuvre de Thomas Bernhard est d'une véhémence noire elle apparaît aussi, tant sont nombreuses ses outrances verbales, d'un comique achevé. On sort de ce fait de la représentation le sourire aux lèvres.

Jusqu'au 22 Décembre Théâtre de la Bastille tél 01 43 57 42 14

PUBLIÉ PAR JOSHKA SCHIDLOW

Maîtres Anciens : l'amour-haine de l'Art révélateur de la détresse humaine



Allez-y si vous aimez :

- Les grands textes servis par de grands acteurs
- Les pièces de réflexion

N'y allez pas si vous n'aimez pas :

- Les monologues
- Les pièces autocentrées

En marge d'une carrière de comédien classique, jouant Dom Juan, Le Misanthrope voire Galilée, Nicolas Bouchaud s'est construit un parcours personnel, où il fait vivre les textes philosophiques qu'il aime sur scène. La présence de l'acteur est telle qu'elle éclaire les récits les plus complexes, suscite la réflexion active des spectateurs et force l'admiration devant le prof de philo idéal. Maîtres Anciens est le dernier opus du genre, après *La loi du marcheur*, *Un métier idéal*, *Le méridien*. **S'appuyant sur un roman de Thomas Bernhard dans lequel l'écrivain autrichien ne mâche pas ses mots contre les grands artistes européens, la famille, l'état, Nicolas Bouchaud met en relief la comédie cachée, la détresse de l'homme veuf et la nécessité de tracer son chemin hors des sentiers balisés par notre histoire héritée. Un texte vibrant à écouter encore et encore.**

Tous les jours, le critique musical Reger vient au musée d'art ancien, s'assoit à une place que le gardien Irrsigler veut bien lui laisser, devant la même toile de Tintoret représentant un vieil homme barbu. Aujourd'hui, il a convoqué Atzbacher pour une raison inconnue qu'il ne révélera qu'à la fin, après de longues envolées contre les maîtres anciens et les institutions.

L'ambiance du musée est à peine suggérée. Le décor est réduit au minimum, tout est dans le

personnage campé par Nicolas Bouchaud, qui s'adresse directement au public et fait de lui son invité. Les mots sont simples, les phrases ont leur rythme propre et captivant. L'entrée en matière déroute. Le critique musical paraît empêtré dans ses diatribes contre Beethoven. Mais très vite il est question d'autre chose. Sa rage est trop entière, trop absolue pour être sérieuse, et elle laisse place alors au rire, ou au sourire tout du moins. Reger est outré de voir un musée d'art ancien sans même un tableau de Goya, perplexe devant un visiteur ukrainien qui fait du tableau du Suffolk de Gainsborough l'apogée de son voyage en Europe, furieux que le Greco ne sache pas peindre les mains. **Il abhorre les maîtres anciens autant qu'il les adore, et les défauts qu'il leur trouve témoignent à la fois de son amour absolu pour l'Art, et de la volonté d'y trouver une voie propre sans être écrasé par l'héritage de génies.** De l'Art, il glisse vers sa famille qui compte de belles références artistiques, tout aussi critiquées. L'Etat y passe aussi, incapable d'ailleurs de saler la route qui mène au musée, entraînant la mort de sa femme après une mauvaise fracture suite à une glissade. **Nicolas Bouchaud est à la fois colère et détresse de cet homme qui rejette le monde autant qu'il le recherche**, qui blâme Beethoven mais donne à entendre de magnifiques notes de piano. Le dénouement révèle toute la fragilité de Reger qui a finalement besoin de compagnie humaine quoi qu'il en dise.

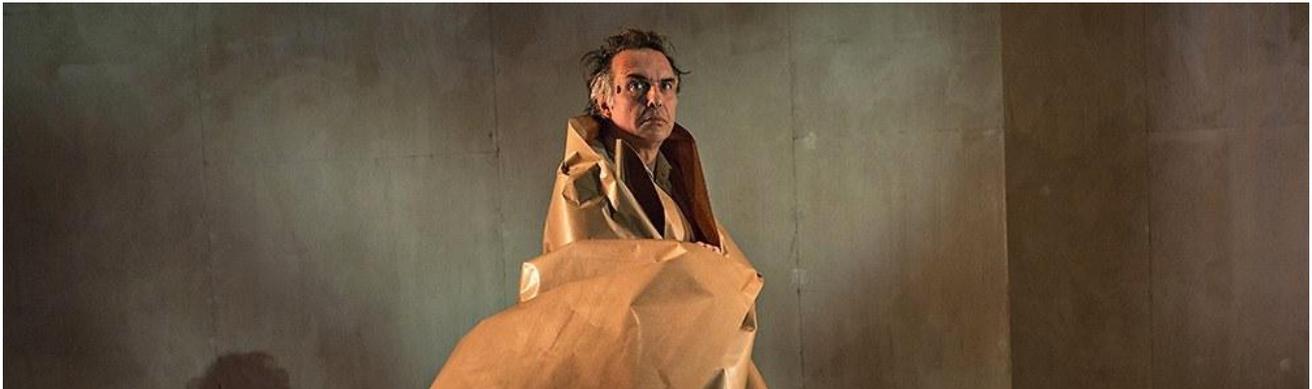
Maître Anciens est un spectacle intelligent qui élève, transporte, à voir et revoir sans modération.

Maitres anciens, un projet de et avec Nicolas Bouchaud, d'après Thomas Bernhard au Théâtre de la Bastille du 22 novembre au 22 décembre 2017.

24/11/2017



Nicolas Bouchaud illumine les « Maîtres anciens »



Des « Maîtres Anciens » portés par un Nicolas Bouchaud « sur-humain » au théâtre de la Bastille. - © Jean-Louis Fernandez Le comédien, seul en scène au théâtre de la Bastille, transforme le roman de Thomas Bernhard en un grand geste clownesque existentiel. Son incarnation flamboyante du vieux critique féroce et désespéré Reger fera date.

Pour incarner sur scène ce diable de Reger, (anti)héros de « Maîtres anciens », l'avant-dernier roman (publié en 1985) de ce diable de Thomas Bernhard, il fallait un diable d'acteur... Nicolas Bouchaud est ce comédien capable de tout, à même de porter très haut les grands textes, d'emmener très loin les spectateurs tout en leur tenant la main - un artiste littéralement « sur-humain » qui s'est déjà frotté à des textes au moins aussi périlleux de Serge Daney, Paul Celan ou John Berger. Sa palette de jeu lui permet de saisir toutes les contradictions (apparentes) et les nuances de la prose du maître autrichien.

Dans la logorrhée de ce vieux critique musical, passant le plus clair de son temps sur la banquette d'une salle du musée d'Histoire de l'art de Vienne face à un tableau du Tintoret, s'exprime à la fois toute la détestation du monde et l'amour des hommes, le dégoût et la passion de l'art, la tragédie du deuil (comme Reger, Thomas Bernhard vient de perdre sa femme) et de la solitude. Le tout sur un mode grinçant, exubérant, qui nécessite de la part de l'acteur une constante malice, mêlée de passion désespérée.

On rit franchement lorsque Bouchaud/Reger fait un sort au « kitsch » de Beethoven, fustige la vénalité des peintres, voue aux gémonies les historiens d'art, les profs et bien sûr l'Etat, les politiciens - sans oublier la famille. Nicolas Bouchaud et ses complices Eric Didry et Véronique Timsit ont su parfaitement appréhender la dualité du vieux critique, qui alterne férocité enjouée et appels au secours. Sa façon d'exprimer les failles du personnage est remarquable.

Le public pris à témoin

Sous-titrés « Comédie », ces « Maîtres anciens » sont finement adaptés par notre trio. Dans le roman, Reger s'adresse à son ami philosophe Atzbacher, qui fait office de narrateur. Sur les planches, il prend pour témoin le public, brisant ainsi d'emblée le quatrième mur.

Bouchaud fait du « flow » de Reger un chant lancinant - parfois presque slamé -, transforme ce trop-plein de colère et de mots, en un grand geste clownesque existentiel. La mise en scène, faite de mini-performances explosives en contrepoint, donne une dimension fantasque « arty » au spectacle. Thomas Bernhard réincarné en un violent arc-en-ciel de révoltes et de désespoirs : rarement l'auteur dramatique nous avait paru si vivant, si proche.



Danse(s) au bord d'un volcan

Deux pièces à ne pas rater : « Probablement les Bahamas », de l'auteur britannique Martin Crimp, mis en scène par Anne-Marie Lazarini, à l'Artistic Théâtre, et « Maîtres anciens », de Thomas Bernhard, un projet de et avec Nicolas Bouchaud au Théâtre de la Bastille, dans une mise en scène signée Eric Didry.

Les pièces les plus sombres commencent parfois sur le ton du badinage. A preuve *Probablement les Bahamas*, de l'auteur britannique Martin Crimp, mis en scène par Anne-Marie Lazarini. Dans un cadre sentant bon le pavillon cossu et les cocotiers, on découvre un couple tout à fait ordinaire, lui occupé à tailler les rosiers, elle taillant la bavette avec un invité planté de l'autre côté de la table, dos tourné aux spectateurs et qui ne moufte pas. Dans une pièce du fond, la jeune fille au pair (Heidi-Eva Clavier) est allongée sur son lit.

Puis Franck (Jacques Bondoux) se lance avec son épouse Milly (Catherine Salviat) dans une conversation surréaliste, où les discours se croisent sans pratiquement jamais se rencontrer. On parle de tout et de rien (et vice versa) sur un ton comminatoire (surtout elle, d'ailleurs). On enfile les perles sans avoir l'air d'y toucher, comme on cause au bar d'un café de bon aloi (on n'est pas dans le lumpenprolétariat), ou dans un salon mondain. On étale des certitudes considérées comme avérées et gonflées comme des baudruches, des jugements ex-cathedra assénées telles des vérités d'évidence. On croise le fer sur tel ou tel détail insignifiant, comme le voyage aux Bahamas (d'où le titre) à propos duquel Franck n'est pas sûr qu'il ait eu lieu tandis que Milly, si, elle en est persuadé.

Bref, c'est léger, décalé, primesautier, drôle. On est entre gens de bonne famille, fiers de leur progéniture, on professe des valeurs enracinées comme des chênes millénaires. Mais c'est trop beau pour sonner vrai, on le sent, cela se devine, il y a quelque chose qui cloche, il y a un non dit quelque part, le dérapage est inévitable, le choc assuré, mais quand va-t-il venir ?

Il arrivera à l'improviste, par effraction, aussitôt refoulé, car il est des choses dont on ne doit pas parler, qu'il faut dissimuler sous le tapis de la convenance au plus vite, car ce n'est pas bien. Derrière ce couple bon chic, bon genre, apparaissent soudain des personnages assumant un racisme avéré, des histoires scabreuses renvoyant à des comportements sexuels dignes d'un Harvey Weinstein, des allusions sordides, des signes extérieurs d'un mépris de classe décomplexé dont la fille au pair sera la victime désignée, avec une Heidi-Eva Clavier impressionnante dans le récit monocorde, froid, de son agression conté tout en effeuillant une marguerite artificielle.

Telle est la magie Crimp, superbement mise en scène par Anne-Marie Lazarini, qui choisit ses pièces comme on choisit ses bijoux. Tout est dit l'air de rien, comme ça, en passant, au milieu d'une conversation sur la pluie et le beau temps, mais c'est dit, et cela fait la force d'une tragédie maquillée en comédie. Dans cet univers à la Edward Bond, la magie de l'humour en plus, Martin Crimp fait exploser les faux semblants, les bons sentiments, pour mettre à nu des relations où suinte la haine de Milly et Franck, dont la personnalité profonde n'est pas sans rappeler le mot de Napoléon à propos de Talleyrand : de la merde dans un bas de soie. Catherine Salviat et Jacques Bondoux étant parfaits dans l'interprétation, on serait prêt à leur donner le bon Dieu sans confession, alors qu'ils devraient faire pénitence pour le reste de leur vie, fut-ce sur une plage ensoleillée, aux Bahamas ou ailleurs.

D'une comédie l'autre, on saute au Théâtre de la Bastille où Nicolas Bouchaud plonge dans *Maîtres anciens*, l'avant dernier roman de Thomas Bernhard, publié en 1985, dans une mise en scène signée Eric Didry. Chez



Logorrhée libératrice

Critique - Théâtre - Paris
Maîtres anciens

Nicolas Bouchaud adapte et joue au [Théâtre de la Bastille](#) « Maîtres anciens », roman de [Thomas Bernhard](#). Il relève toute l'énergie et la drôlerie de la virulente diatribe de l'auteur autrichien contre les monstres sacrés qui composent notre héritage culturel.

Drôle de projet et projet drôle que celui de Nicolas Bouchaud. L'acteur – dont le physique n'est pas sans rappeler celui de Thomas Bernhard – adapte et interprète l'avant-dernier roman de l'auteur autrichien publié en 1985, quatre ans avant sa mort. Ses complices Eric Didry et Véronique Timsit, avec lesquels il avait déjà adapté Serge Daney, John Berger et Paul Celan, sont de la partie.

Nicolas Bouchaud incarne seul sur scène deux des trois personnages du roman : Atzbacher, le narrateur, qui a rendez-vous avec un certain Reger, vieux critique musical atrabilaire (auquel il s'adresse et qui est n'importe qui parmi le public dans les gradins de la petite salle du [Théâtre de la Bastille](#)). Reger a une drôle d'habitude, plutôt une manie : il vient tous les deux jours dans une salle précise du Musée d'art ancien de Vienne devant un grand tableau, « L'homme à la Barbe blanche », de Tintoret, dont il ne parle absolument pas (figuré sur scène par un grand morceau de papier kraft). Et cela avec la complicité du gardien du musée, Irrsigler, troisième personnage du roman, qui n'intervient jamais mais qui est présent dans le discours de deux autres.

Atzbacher ne sait pas pourquoi Reger l'a convoqué précisément dans cette salle du musée. Il (et on) ne le saura qu'à la fin du spectacle, et c'est une drôle de surprise pour le public. Entretemps, il se livre pendant une heure et demie à un vrai jeu de massacre contre les « maîtres anciens » qui font le titre de la pièce. Ce monologue prend la forme de ce qu'il nomme lui-même « une Logorrhée », pour laquelle il avoue avoir besoin « d'un auditeur, d'une victime », qu'il trouve... parmi le public. Clamant sa haine des artistes et encore plus des critiques d'art, il s'en prend aux monstres sacrés de la culture officielle, par exemple Beethoven, en particulier sa sonate « La Tempête » dont il dénonce le côté « kitsch ». Mais sa cible favorite, c'est Heidegger, un vrai punching ball sur lequel il s'en donne à cœur joie.

Peu à peu, la diatribe se trouve de notations personnelles. Reger y parle de sa femme, aujourd'hui disparue et à jamais irremplaçable. Et de raconter que, malgré sa résistance, il avait réussi à l'entraîner dans sa manie de s'asseoir tous les deux jours dans la même salle du Musée d'art ancien de Vienne devant le même tableau de Tintoret. Très émouvants, ces passages autobiographiques semblent échappés d'un douloureux journal de deuil. Renseignement pris, il s'agit de la compagne de toute la vie de Thomas Bernhard, Hedwig Stavianicek, décédée cinq ans avant lui.

Sous-titré « comédie », le monologue corrosif se déroule sur le mode très rythmé de la dénonciation virulente de l'héritage culturel de tout un chacun. Dans ce qu'il nomme « un enchaînement radicalement impudent de pensées », Nicolas Bouchaud veut voir un appel d'air, un espace de liberté. L'acteur relève toute l'énergie à l'œuvre dans cette « expérience », ce « geste singulier à partager avec les spectateurs ». Ceux-ci, dont nous sommes, apprécient.



Nicolas Bouchaud s'invite dans un tableau tardif de Thomas Bernhard

On ne change pas une équipe qui gagne ; celle réunie autour de l'acteur Nicolas Bouchaud fait encore mouche en adaptant « Maîtres anciens », récit presque ultime et étonnement intime de Thomas Bernhard, où tous les arts sont invités au parloir.



Scène de "Maîtres anciens" © jean-Louis Fernandez

Comme un diabolin de sa boîte, il surgit dans la salle, tout de suite il nous parle en nous regardant un à un, nous les spectateurs, puis il descend les marches pour arpenter la scène de long en large. Il ne cessera pas ou presque de nous regarder, allant même jusqu'à prendre place à côté de nous et parler de choses et d'autres, comme ces inconnus avec lesquels on converse dans un square sur un banc avant de passer son chemin.

La bande à Bouchaud

Qui, « il » ? C'est tout le charme, toute la merveilleuse ambiguïté des spectacles « adressés » que nous offre l'acteur Nicolas Bouchaud avec sa garde rapprochée, Eric Didry (mise en scène) et Véronique Timsit

[Visualiser l'article](#)

(collaboration artistique) depuis le spectacle à partir des écrits de Serge Daney (*La loi du marcheur* , lire ici), puis d'un récit de John Berger (*Un métier idéal* , lire ici) et enfin d'une conférence de Paul Celan (*Le Méridien* , lire ici). C'est ensemble, tous les trois, qu'ils signent l'adaptation scénique de *Maîtres anciens* de Thomas Bernard, l'un des derniers disons récits plutôt que romans (ce mot lui convient mal) sous-titré « Comédie ». Bouchaud est à la fois le porte-parole de ces auteurs et à côté d'eux, il les escorte, les accompagne mi-porte-voix, mi-garde-du-corps, il est chez lui dans ce théâtre de l'entre-deux.

Comme souvent dans les récits de l'irremplaçable Autrichien, c'est une voix qui parle, ou plutôt ici une superposition de voix. Celle d'Atzbacher, le narrateur qui écrit et nous raconte être arrivé en avance à son rendez-vous avec son ami le critique musical Reger, pour l'observer. Son ami vient en effet tous les deux jours s'asseoir sur la même banquette dans la salle Bordone du Musée d'art ancien (le Kunsthistorisches Museum de Vienne), face à *L'Homme à la barbe blanche* de Tintoret. Celle du gardien de la salle, Irrsigler, que Reger connaît de puis plus de trente ans, qui d'une part fait comme si le narrateur n'était pas là et d'autre part parle en reprenant « à son compte de nombreuses phrases de Reger, sinon toutes, mot pour mot », écrit Bernhard qui insiste (il adore insister) : « Irrsigler est le porte-parole de Reger. » Enfin, Reger lui-même. Seul sur scène, Nicolas Bouchaud ne fait qu'une bouche de ces trois voix, la sienne, tout en restant le citoyen acteur Bouchaud.

Le récit fait 210 pages (éditions Gallimard) sans retour à la ligne, le spectacle tourne autour de 82 minutes. Si l'on compte une minute par page, force est de constater que la notion d'adaptation n'est pas un vain mot et qu'ils n'étaient pas trop de trois pour cisailer la bête. Ce n'est pas une adaptation feignasse qui taille en gros dans le texte pour ne pas dépasser sur la balance les 1h30 réglementaires (au-delà, cela donne trop souvent de l'eczéma aux directeurs de théâtre qui ont deux salles à gérer). C'est du commerce de détail, du dentelé, c'est fait main avec des ciseaux fins, au cutter, à la lame de rasoir.

Cela commence par une introduction réécrite pour nous spectateurs, reprenant la carotte qui fait avancer le récit : Reger a donné rendez-vous à son ami pour une raison qu'il ne nous dira qu'à la fin du livre et c'est exactement ce qui nous attend avec Bouchaud à la fin du spectacle ; n'en disons donc rien.

Une respiration haletante

Mais tout de suite après cette entrée en matière qui dans son pendant final prendra en compte le théâtre où se joue le spectacle, on file bille en tête au milieu du livre (page 131) puis on repart en arrière, on saute en avant, on coupaille au scalpel, et ainsi de suite. Souvent le texte est raccommoqué en petits morceaux. Et on prend soin de biffer les « a-t-il dit » et compagnie. Pourquoi avoir laissé tant de suées sur le burnous ?

L'explication me semble se situer dans une volonté du *team* d'aller vers un rendement maximum de l'oralité de l'écriture bernhardienne qui a le souffle court, se retourne dans son lit, insomniaque, obsédée par un mot qui passe mal, là où Proust allongé en robe de chambre sur son lit s'endort dans ses phrases infinies et se berce de points virgules, là où Flaubert debout et postillonnant dans son gueuloir provoque en duel des adjectifs. Bernhard est toujours aux aguets, la respiration haletante comme s'il venait de monter à toute vitesse les escaliers de la forteresse assiégée. Tout d'un coup un ennemi lance un boulet, « Etat » par exemple, un scud, une connaissance de longue date qui veut encore en découdre, et c'est reparti pour la castagne, le jeu de massacre, l'hallali. On rit comme à Guignol au moment des coups de bâton. Mais pas seulement.

Ce qui est détonnant dans *Maîtres anciens* , c'est son côté bouquet final, ce moment où vers la fin d'un feu d'artifice, l'artificier prépare l'apothéose étoilée, le clou du spectacle. Il y a de cela dans ce livre presque ultime où Bernhard embrasse tous les arts : la musique (Beethoven, Bach, Mahler, etc.), la littérature (Stifter, etc.),



[Visualiser l'article](#)

la philosophie (Kant, Schopenhauer, etc.), la peinture (Goya, Greco, etc.) et, in fine, le théâtre. Homme de paroles, il jubile dans l'excessif, la transgression des idées et réputations reçues, Bernhard écrit en homme libre, et c'est contaminant. Homme de parti pris et non de compromis, il aurait haï le « en même temps » faux-derche du macronisme. Il parle d'un « art catholique d'Etat » qu'il dégomme à tout va, de Dürer comme d'un « précurseur et prédécesseur du nazisme ». Stifter lui fait tout le temps penser à Heidegger « ridicule petit-bourgeois national-socialiste en culotte de golf », « un camelot philosophique » qui, dit Reger-Bernhard, « est un épisode repoussant de l'histoire de la philosophie allemande (...) auquel tous les Allemands savants ont participé et participent encore » et, balancier bernhardien, Reger dit être « parent de Stifter du côté maternel » et de « Heidegger du côté paternel », bref tout cela « est proprement grotesque ».

Un homme libre

La jubilation de Bernhard à écrire de telles phrases n'a d'égale que celle de Nicolas Bouchaud à les dire et à les tortiller dans son corps élastique. Des mots, des noms comme *Heidegger*, *Etat*, *Catholique* sont pour Bernhard des explosifs dont il aime allumer la mèche, et le spectacle file cette métaphore.

L'adaptation, qui est un art du sacrifice, laisse de côté ce qui concerne « les gens du Burgenland » au début du récit, ceux qui fréquentent « l'Ambassador » (excepté Reger), les touristes qui viennent au musée dont l'« Anglais du pays de Galles » disant avoir le même tableau du Tintoret accroché au-dessus de son lit et concluant : « L'un des deux doit être un faux. »

L'adaptation, qui est aussi un art d'ordonner, choisit de faire monter en puissance tout ce qui concerne la mort de la femme de Reger, laquelle n'est pas sans rapport avec celle de Thomas Bernhard, récente lorsqu'il écrit *Maîtres anciens*. Reger et elle se sont rencontrés sur la banquette devant le Tintoret. Bernhard parle de la disparition de l'être cher comme une perte sans retour, aucune consolation possible, même dans l'art, seul Schopenhauer peut sembler « un médicament de survie, ce qu'il n'est pas en réalité ». Mais Reger-Bernhard devenu libre, « entièrement libre », peut, ose écrire : « La mort de l'être aimé est tout de même aussi la monstrueuse délivrance de tout notre système. A présent, je peux tout laisser venir à moi, vraiment tout, sans avoir besoin de me défendre, je ne me défends plus, c'est ça ». Etonnant, non, comme disait Desproges. Et Bouchaud, grand équilibriste, n'a plus alors qu'à préparer sa pirouette, cacahuète finale.

Théâtre de la Bastille, 19h sf dim, jusqu'au 22 déc ;

Théâtre de Chelles, les 16 et 17 janv ;

Théâtre Garonne, Toulouse, du 15 au 17 fév, et avant *La Loi du marcheur* les 6 et 7 fév, *Le Méridien*, du 8 au 10 fév.

CARNET D/ART

MAITRES ANCIENS



Maitres Anciens © Jean-Louis Fernandez.

Une énergie vitale transmise par Nicolas Bouchaud.

EC'est peu de dire qu'il est excellent acteur, ce Nicolas Bouchaud. Il n'est d'ailleurs jamais aussi bien que quand on lui peaufine un terrain de jeu et qu'on lui laisse la bride sur le col – clin d'œil personnel au geste inoubliable du relevé de col qui présidait dans *La mort de Danton*, au passage dans le monde et les mots de Büchner portés par les deux acolytes – Jean-François Sivadier et Nicolas Bouchaud – pour transmettre les propos les plus graves.

C'est bien ce que lui concocte la mise en scène d'Éric Didry sur ce montage subtil et fluide extrait de *Maitres Anciens* de Thomas Bernhard. Une scénographie, un décor papier-kraft et « pétards », trappe-chatière et déguisement folklorique entre autres, pour créer un musée imaginaire. Tout est là pour faire exister l'univers de l'enfance si prégnant dans le texte du « manifeste » règlement de compte de l'auteur autrichien.

L'enfance capricieuse, insolente, incisive, assujettie aux pires formatages mais encore porteuse d'un espoir de libération. Mais attention, rien de puéril ni de simpliste derrière ce côté « bon-enfant ». Rien non plus de mimétique. Tout est fortement évocateur sur ce plateau, prétexte à libre interprétation. Clins d'œil à l'art conceptuel non figuratif. « Musée des Arts Anciens » de Vienne, tableau de Tintoret « L'homme à la barbe blanche », la bonne blague ! Pas de représentation réaliste, mais tout un ensemble de signes organisés en « symphonie » qui associe effets « prévus » et accidents aléatoires. Où le tableau réalisé sur scène (tâche noire sur feuille blanche) par l'acteur sous l'effet d'explosion (saluons Richard Signer) fait la nique à toutes les œuvres accrochées à nos mémoriaux culturels. Où le papier d'emballage à la Christo danse avec une « composition suprématiste : jaune sur jaune » à la Malevitch. 43

Toutes propositions déployant un espace dynamique, humoristique, à la fois persistant et éphémère dans lequel l'acteur se meut avec la grâce, l'animalité et la magie qui lui sont propres. Il se ballade sur le plateau, comme dans les mots de Thomas Bernhard, ses phrases, qui tissent les phrases de la « saine colère » de Reger, le locuteur de Maitres Anciens.

La haine, chez cet auteur, c'est le moteur habituel de sa vindicte qui lui fait passer à la moulinette les comportements d'un pays, le sien, avec lequel il règle ses comptes et dont il renie le passé (et peut-être les menaces du présent). Cette colère, cette haine ne sont cependant pas une fin en soi, ni le but de l'écriture – il n'écrit pas pour simplement exhaler son dégoût – mais elles en sont le principe créatif. Derrière le ressassement, la répétition obsessionnelle, une pensée avance sur la transmission, le rapport paradoxal à l'héritage de ces « maitres anciens » contre lesquels Reger s'élève au mépris des bienséances élémentaires, mais dont il ne peut se défaire.

Avec intelligence et une grande subtilité, Nicolas Bouchaud rentre dans ces mots qui tirent à boulets rouges non seulement sur l'art, la culture tels que nous les enfermons, dans des admirations « aveugles et stupides », mais aussi sur ceux qui les véhiculent, du moins qui véhiculent les injonctions prescrites par une société repliée sur ses certitudes et préjugés appauvrissants et coupables. Et dans le face à face qu'il installe entre lui et nous, s'adressant directement au public, l'invitant sur le plateau en partenaire occasionnel et authentique, l'acteur nous amène sur le terrain d'une savoureuse jubilation. Avec lui, nous entrons dans les petites choses et méfaits qui nous renvoient à nos propres faiblesses et mièvreries.

Avec une grande maîtrise dans la prise en charge d'une des figures privilégiées pour combattre les usages en cours en Autriche, comme ailleurs, à commencer par ici et maintenant chez nous : le sarcasme et son premier médium ; la caricature pour « dézinguer » les figures tutélaires de notre culture et de sa transmission – enseignants, guides de groupes, philosophes, compositeurs, peintres...

Chez Nicolas Bouchaud, une colère contenue, quelques éclats çà et là, très vite « réprimés ». Comme pour ne pas faire ombre à la force aiguisée des mots de Thomas Bernhard. Il va à son allure et tricote les fils qui le relient à nous et nous à lui. Pour nous faire entendre une autre musique qui n'est pas si souvent agitée sur scène, sauf chez les grands : l'émancipation contre l'étatisme, l'estime contre l'admiration, l'authentique contre le ridicule et le formaté, l'humanisme contre l'immonde. Il pose ses propres silences sur le flux logorrhéique de l'auteur. Ce qui n'est pas une mince affaire et nous rappelle qu'intime et collectif se rencontrent et se tutoient.

À l'heure des marchés aux esclaves en Libye et ses manifestations anti-migrants de Pologne ou du procès de Ratko Mladić de sinistre mémoire, il est des temps de rencontres chaleureuses, sans concession ni complaisance mais avec beaucoup d'humanité et d'énergie vitale qu'il soit absolument nécessaires.

Dominique Oriol.

« Maîtres anciens - Comédie » de Thomas Bernhard

Du 22 novembre au 22 décembre 2017



NOTRE AVIS : **MI FIGUE, MI FIGUE**

Pour être amoureux de l'art, il faut apprendre à le détester. Thomas Bernhard convoque le spectateur avec un texte féroce et drôle à la mise en scène perturbante.

“

J'ai besoin d'un auditeur,
d'une victime en quelque
sorte pour ma logorrhée
musicologique.



La pièce en bref

Parfois, il faut être en forme pour aller au théâtre. *Maîtres anciens - Comédie* de Thomas Bernhard impose d'avoir une santé solide. D'ailleurs, Reger, son personnage principal, nous attend de pied ferme. Pourquoi ? On le découvrira à la fin de la pièce. Enfin si, il a envie de parler. De nous parler de musique, d'art, de famille, de son pays et de deuil. De nous dire à quel point il les déteste. Tout un programme. Dès qu'il ouvre la bouche, la pensée de Reger entame une course erratique avec elle-même pour savoir sur qui elle tapera en premier. Son pays, l'Autriche, les artistes, en particulier Beethoven qu'il plombe avec férocité et même le tableau de l'Homme à la barbe blanche du Tintoret qu'il vient pourtant voir chaque jour depuis 30 ans. Cette

logorrhée de détestation est savoureuse de justesse et d'intelligence, l'accumulation des banderilles ayant le mérite de nous faire bien marrer.

Mais voilà, la déambulation mentale du texte peine à nous captiver. Ce n'est pas la densité qui provoque le décrochage, mais plutôt les effets de style qui tombent à plat. Un acteur principal enroulé dans un papier kraft, la venue d'une spectatrice sur scène pour jouer la femme de Reger, des pétards à mèche lentes et un dénouement étrange : malaise et pétard mouillé. Cette mise en scène perturbe la véhémence et l'humour du texte de Bernhard que Nicolas Bouchaud parvient tout de même, parfois, à transmettre.

Guillaume Pellerin
27/11

Nicolas Bouchaud, prodige moderne pour *Maîtres anciens*

27 novembre 2017 par Anaïs Heluin



Nicolas Bouchaud photo Jean-Louis Fernandez

Mis en scène par son complice **Éric Didry**, Nicolas Bouchaud poursuit son passionnant théâtre de la pensée en s'emparant de *Maîtres anciens* de Thomas Bernhard. Une performance tragi-comique d'une rare intensité.

Depuis *La loi du marcheur* (2010) consacré au critique de cinéma Serge Daney, **Nicolas Bouchaud déploie une trajectoire personnelle dont les étapes sont devenues des événements attendus**. Autant que les spectacles de **Jean-François Sivadier**, où l'on a depuis longtemps l'habitude d'admirer ses interprétations de personnages majeurs du répertoire européen classique et moderne. Accompagné dans sa démarche par le metteur en scène **Éric Didry** et **Véronique Timsit**, le comédien aime en effet à mettre sa silhouette longiligne et sa figure d'enfant rêveur au service de textes non théâtraux. De pensées brillantes et tourmentées, intranquilles, qui interrogent sa discipline et l'art en général autant que la société dans laquelle il s'inscrit.

« *Je me suis esquivé dans la musique, tout à fait secrètement* », dit le comédien dès les premières minutes du spectacle, dans une adresse directe au public qui sera la sienne jusqu'à la fin. Nous voilà face au vieux Reger, personnage principal de *Maîtres anciens*, l'avant-dernier roman de Thomas Bernhard (1931-1989). Après *Un métier idéal* (2013) adapté de John Berger et *Le Méridien* (2015) de Paul Celan – spectacles que l'on pourra revoir en mars et avril 2018 au Théâtre du Rond-Point, avec *La loi du marcheur* – c'est en effet à cette autre grande figure de la littérature que se confronte Nicolas Bouchaud. Ce qui lui permet d'endosser un nouveau rôle de critique d'art. De musique précisément. Métier que le vieux Reger vit comme un drame qui le « *rend pourtant heureux* ». Ce n'est pas la seule contradiction ni l'unique bizarrerie de ce type torturé dont le comédien a choisi de porter la parole débordante. Loin de là. Veuf depuis peu, fréquentant tous les deux jours, depuis plus de trente ans, le Musée d'histoire de l'art de Vienne dans le seul but de s'asseoir sur une banquette en face de *L'homme à la barbe blanche* de Tintoret qu'il déteste autant que tous les autres tableaux exposés, ce grincheux érudit est un des grands spécimens de folie et d'intelligence de l'œuvre bernhardienne. Un esprit torturé que Nicolas Bouchaud met en mouvement avec l'intensité tragico-comique qu'on lui connaît.

À l'opposé des mises en scène quasi-naturalistes de **Krystian Lupa**, un des plus grands passeurs actuels de Thomas Bernhard à être régulièrement invités sur nos scènes, ces *Maîtres anciens* brillent par leur dépouillement. Deux pans de murs accolés – dessus, une trace rectangulaire et une bâche en papier évoquent un espace d'art abandonné – un tourne-disque et une caisse suffisent à Nicolas Bouchaud pour habiter pleinement l'espace. Tout en ruptures et en répétitions, le génial monologue qui égratigne tout un pan du patrimoine culturel européen – Beethoven, par exemple, est décrit en « *artiste crispé, monotone, doublé d'un être brutal* », Greco en peintre dont les mains « *ont toujours l'air de lavettes sales et mouillées* » et Heidegger en « *épisode repoussant de la philosophie allemande – se fait ainsi invitation à habiter et à penser le présent. À s'emparer de beautés comme de ses violences. Librement.*

Aussi drôle que désespéré, le brillant coq-à-l'âne fait penser à ces mots du critique **Bernard Dort** dans son avant-propos de *Théâtres* (1966) : « *écrire sur le théâtre est une entreprise peut-être désespérée* ». Car dans la musique qui occupe le protagoniste du roman et dans les différents champs de l'art et de la pensée qu'il massacre tout au long de sa crise de logorrhée, c'est aussi ses propres gestes et sa discipline qu'interroge Nicolas Bouchaud. Son rôle dans un contexte social et politique tendu. Comme l'était celui de l'Autriche d'après-guerre de Thomas Bernhard.

Anaïs Heluin – www.sceneweb.fr



hottello critiques de théâtre par véronique hotte



Maîtres anciens, comédie de Thomas Bernhard, un projet de et avec Nicolas Bouchaud, traduit de l'allemand par Gilberte Lambrichs (Editions Gallimard), mise en scène de Eric Didry -Festival d'Automne à Paris

Crédit photo : Jean-Louis Fernandez



Maîtres anciens , comédie de **Thomas Bernhard** , un projet de et avec **Nicolas Bouchaud** , traduit de l'allemand par **Gilberte Lambrichs** (Editions Gallimard), mise en scène de **Eric Didry**

En exergue à l'analyse de Chantal Thomas (*Thomas Bernhard, Le Briseur de silence* – Editions du Seuil), qui caractérise la logorrhée particulièrement infernale de l'écriture de *Maîtres Anciens* de l'auteur autrichien – romancier et dramaturge -, la phrase extraite de *Watten* , in *Amras et autres récits* , s'annonce plutôt éloquente :

« *Oui, dis-je au voiturier, une antenne sur le toit pour pouvoir capter le diable.* »

Joueuse, la scénographie ludique des *Maîtres anciens* par Nicolas Bouchaud dans la mise en scène d'Eric Didry, laisse apparaître boîtes à magie et mèches allumées par l'interprète qui laisse courir l'étincelle jusqu'à son cheminement ultime : l'explosion pétaradante. Manquer d'air, c'est une manière de tutoyer les espaces infernaux – terre et ciel. Et quand le souffle revient : parler, parler, sinon chuter et disparaître.

A l'excès d'angoisse, correspond l'excès de paroles : le critique musical Reger met en scène sa logorrhée musicologique, torrentielle et désespérée, tournant à vide.

Une parole de discours intérieur rapportée par l'auditeur-narrateur Atzbacher, arrivé une heure en avance à son rendez-vous avec Reger, précisément pour observer ce dernier dans la salle Bordone, face à *L'Homme à la barbe blanche* du Tintoret qu'il contemple depuis quelques décennies, tous les après-midi, à la même heure.

Sa narration n'est qu'une longue suite de citations de Reger, vieux musicologue, que ses articles dans le *Times* ont rendu célèbre en Europe, sauf en Autriche. A onze heures et demie précises, arrive Reger : « *Le manque de ponctualité est une maladie qui entraîne la mort de celui qui n'est pas ponctuel.* » Le locuteur s'assied près de lui.

La diatribe furieuse et allègre charrie des thèmes multiples, selon un art de la fugue qui est « le mode continu de l'art de Thomas Bernhard » : le mauvais goût des Habsbourg, l'institution des musées, l'autorité des maîtres anciens, l'étatisme, l'enfance, Beethoven, le ridicule kitsch du pape ou de Heidegger...

Nulle image, mais des mots à n'en plus finir qui déversent leur haine sur tous les académismes. Beethoven, Goethe, Shakespeare, Voltaire et même Duras ; l'adaptation réactualisée revient à Nicolas Bouchaud, Eric Didry et Véronique Timsit.

Nicolas Bouchaud incarne cette voix solitaire, à la fois sombre et jubilatoire, qui ne supporte nulle réplique, asociale et discordante, avec d'un côté, le discoureur, et de l'autre, sa victime : l'interlocuteur, l'auditeur, le lecteur, le public. L'interprète se lève, s'assoit, sautille, laissant s'égrainer la brutalité des à-coups, soubresauts et heurts.

Il consomme avec gourmandise, exalte et fait exulter une langue libératrice, au plus près de la saisie de l'énergie et de l'élan à vouloir porter l'espace du monde en soi.

Sur le plateau, la salle de musée destinée au regard est aveugle, sans la moindre image, qui serait du « kitch sentimental » à la manière de la peinture de Stifter (1805-1868) que le critique « démolit » : « *Stifter n'est autre qu'un fermier littéraire d'occasion, dont la plume sans art fige la nature et par conséquent le lecteur.* »

Cette diatribe contre Stifter pourrait être, selon Chantal Thomas encore, une attaque contre Peter Handke et *La Leçon de Sainte-Victoire* (1980). La leçon des maîtres enseigne la sagesse du silence, ce savoir muet entre le silence et le regard. L'hommage de Peter Handke à Cézanne est dédié au « silence des tableaux ».

Or, Thomas Bernhard ressent la mort dans ce silence pictural. Nicolas Bouchaud n'en porte pas moins « le manteau des manteaux », une grande feuille de papier, métaphore de la toile vierge du peintre, sans boutonnage ni coutures – métaphore des problèmes de l'écrivain dont le récit doit glisser sans rupture avec les transitions.

Il pourrait être, malgré lui, un Joseph au large et long manteau brun or de la série des nativités – une des fresques de Fra Angelico du Couvent San Marco à Florence.

Reger est veuf depuis peu : « *Tout à coup vous savez ce que c'est, le vide, lorsque vous êtes là, parmi des milliers et des milliers de livres et d'écrits... voilà ce qu'a dit Reger.... Et vous reconnaissez que ce ne sont pas ces grands esprits et pas ces maîtres anciens qui vous ont maintenu en vie pendant des décennies, mais que ce n'a été que ce seul être que vous avez aimé plus que tout autre...* »

Une performance fascinante d'acteur habité par ce que parler veut dire, un art en soi.

« Maîtres anciens »

Jusqu'au 22 décembre au Théâtre de la Bastille

On connaît l'art de Thomas Bernhard pour dire sa haine de l'État catholique autrichien et des Autrichiens. Dans son roman *Maîtres anciens*, qu'adapte et joue seul en scène Nicolas Bouchaud, un narrateur a rendez-vous avec un vieux critique musical au Musée d'art ancien de Vienne, où ce dernier vient tous les deux jours s'asseoir devant un tableau du Tintoret. C'est Reger, le critique qui a la parole et il se lance dans une logorrhée tumultueuse. Il arrive par la salle déclarant : « J'ai fait de vous la victime de mes délires musicologiques » et il ne s'en prive pas, se lançant dans une diatribe furieuse. Ses cibles préférées sont le critique Stifter et Heidegger - « prototype du penseur à la traîne »-, mais il y a aussi Beethoven, Mahler, Dürer et Velázquez qui ne font que de l'art d'État, tout l'art contemporain, les conservateurs de musée (« il n'y a même pas un Goya dans ce musée ») et les visiteurs qui « traînent leur admiration à travers les salles des musées » ! Son rapport d'amour/haine pour les artistes éclate quand il dit « Les maîtres anciens me rebutent et pourtant je les étudie sans cesse ». De toutes façons, il n'y a pas d'artiste, « même Bach », chez qui il n'y ait quelque défaut. De cette accumulation de mises au pilori ressort le rejet viscéral d'un art patrimonial et identitaire, ce qui le ramène à son exécution de l'État, qui instrumentalise l'art, et du catholicisme associé à cet État. Comme il passe d'un sujet à l'autre, on en arrive au deuil. Tout comme Thomas Bernhard qui a perdu sa compagne peu avant d'écrire ce roman, Reger vient de perdre la sienne et de ce malheur il accuse l'incompétence de la ville de Vienne, de l'État autrichien et le catholicisme !

Il fallait un acteur exceptionnel pour se lancer dans ce flot tumultueux de paroles, où chaque phrase en entraîne une autre sans laisser au spectateur le temps de respirer, où la pensée vagabonde, se laissant emporter dans une exécution passionnée, furieuse, exaspérée, qui frise le grotesque. Thomas Bernhard se voyait comme un « perturbateur universel » et dans ce texte il frôle le sublime. On ne peut s'empêcher de penser à Dada et au lettrisme car Nicolas Bouchaud réussit très bien à faire passer la musicalité et le rythme du texte. Le comique naît tout naturellement de l'excès d'énervement et d'agacement passionné de Reger. Le comédien dit vite, comme dans l'urgence, mais il sait aussi varier le ton, passant de l'invective caricaturale à l'expression d'un chagrin qui n'est pas apitoiement mais colère. L'émotion côtoie le rire quand il dit « on se raccroche à Shakespeare et Kant et quand on aurait besoin d'eux, ils ne nous sont d'aucune utilité ». De même que Reger clame sa haine des artistes, de la famille, des gens, et en même temps l'impossibilité de vivre sans eux, Nicolas Bouchaud, dans son adaptation, proclame que le comédien a besoin des spectateurs pour l'écouter délirer.

Thomas Bernhard est un génial imprécateur, un satiriste qui nous entraîne du côté de la comédie, mais c'est aussi un poète et Nicolas Bouchaud réussit à merveille à faire ressortir tous ces aspects.

Micheline Rousselet

Tous les soirs à 19h, relâche le dimanche
Théâtre de la Bastille
76 rue de la Roquette, 75011 Paris

PRESSÉCRAN DE L'IVRESSE

MAÎTRES ANCIENS NICOLAS BOUCHAUD

L'ENFER DE LUI M'AIME, EXULTE SUR UN AUTRE DÉMAQUILLÉ.

Nicolas Bouchaud Accueille d'être séparé d'une virgule autour d'un texte fragmenté de Thomas Bernhard. Il dévisage l'insurrection d'un état d'effondrement sur l'itinérance immobile d'un Seul en scène orchestrée par Eric Didry. Le théâtre de la Bastille, salle d'un musée, perdu, accroché et scotché de papier kraft sur un mur défraîchi, flétri, fané. Interfère au fil de cette écoute, Nicolas Bouchaud qui arpente de sentir la terre prendre un peu de liberté au ventre de ce texte. Le plateau se déborde d'abriter la réalité avec la sécurité de confirmer cette liberté. Et en même temps... Cette conscience pose sur le texte cette qualité de présence qui s'ouvre de percevoir la différence entre le mutisme impossible du corps et le silence de l'ombre qu'il distribue, d'un embrasement virulent proche de l'enfer. Explosif, falsifié d'une apostrophe, de capter, les yeux dans la salle qui jubilent, exultent, se délectent de cet outrage sacrilège. Plus loin l'enfance atrophiée continue de respirer. L'inspire serait de ne pas laisser la rigidité s'installer à l'horizon sans remplir l'air du dehors... Et de transpercer l'illusion de ce trou noir de l'enfance consacrée. D'embraser, et de re-dessiner l'espace d'un champ libre d'un écart. Écarté. Désespéré d'espérer le citait Didier Georges Gabily. Sentir comme cela prend tout... Comme cela se défroisse, se déploie tranquillement sur une autre énergie qui se révèle ... D'être éruptive, vociférant, sur le bord précipité de tenter d'effacer les peurs... Jusqu'aux rires... De collectionner les enchevêtrements de destins célestes éperdus, presque enfouis. Nicolas Bouchaud porte l'écriture vers ce temps de rentrer lentement encore plus lentement vers une expulsion, d'exil. Qui se scinde d'accumuler la cohérence d'une œuvre d'excès politique qui se dévide d'abriter l'effroi ou l'enfer enchaîné d'un lieu idéal a vie d'habiter le désert d'une vacuité née effaçable... In-effaçable. D'émettre et de garder cette liberté de rester vivant. D'un vivant échappé d'absurdité. Comme rester sur la même banquette devant "L'homme à la barbe blanche" du Tintoret dans un musée de Vienne. "Ce qui le sauve", "ce qui le tient en vie" ce qui le suspend, d'une survie dans un monde d'une folie incohérente, d'impuissance, " mortellement touchant, de toujours tout regarder totalement, toujours tout regarder ». Toujours étranger et immortel, toujours abandonner dans ce vide "tout est vide, et cela, pour toujours " vers une tentative persistante de pérennité. D'un désir plus immortel d'être dévasté par la mort de sa femme. "L'art est l'expression impuissante de l'homme " anéanti, "mortellement touchante... Ne le pénétrer pas totalement... Toujours tout, totalement. C'est un art de ne pas contempler totalement, je ne possède pas encore entièrement cet art. Je n'attends plus la mort... La mort de l'être aimé. Est tout de même la délivrance de tout notre système ". En déshérence, le phono vinyle déraille et incendie L'art D'Applaudir et de laisser Triompher ce "Faiseur de théâtre".. Et tout son contraire l'indiquait Marguerite Duras. Avec Nicolas Bouchaud. A propos de MAITRES ANCIENS. Un texte de Thomas Bernhard mise en scène par Eric Didry - Véronique Timsit. C.R le 26 Novembre 2017 A propos de MAITRES ANCIENS. Un texte de Thomas Bernhard mise en scène par Eric Didry - Véronique Timsit. C.R le 26 Novembre 2017 . Citation de Wikipédia La carrière de Thomas Bernhard est émaillée de scandales, certains délibérément provoqués par l'auteur, et parfois liés aux nombreux prix littéraires que l'Allemagne et l'Autriche s'acharnaient à lui remettre. Thomas Bernhard fait une ultime provocation dans son testament. Comme une "émigration littéraire posthume ", il interdit dans des termes d'une extrême agressivité la diffusion et la représentation de ses œuvres en Autriche. Ses héritiers ne respecteront pas cette clause testamentaire, et lèveront cette interdiction à la fin des années 1990.

Camille Rochweg le 29 Novembre 2017



"Maîtres anciens" : un texte féroce et prodigieusement drôle de Thomas Bernhard mis en scène au Théâtre de la Bastille

L'humeur vagabonde
samedi 2 décembre 2017

Audio:<https://www.franceinter.fr/emissions/l-humeur-vagabonde/l-humeur-vagabonde-02-decembre-2017>

Après avoir adapté "La Loi du marcheur" d'après "Itinéraire d'un ciné-fils" de Serge Daney, "Un métier idéal" de John Berger et "Le Méridien" de Paul Celan, revoilà Nicolas Bouchaud seul en scène. Avec ses complices Éric Didry et Véronique Timsit, il s'empare cette fois de l'avant-dernier roman de Thomas Bernhard.



"Maîtres anciens" mis en scène par Nicolas Bouchaud au Théâtre de la Bastille © Jean-Louis Fernandez

Juste avant sa mort, en 1989, **Thomas Bernhard** n'avait –on vient de l'entendre- pas perdu une once de sa hargne, de sa drôlerie, ni la pertinence de sa pensée, toujours délivrée sur le mode de la provocation. Détesté dans son pays, l'Autriche, dont il n'a jamais cessé de dénoncer l'hypocrisie petite bourgeoise catholique et les



[Visualiser l'article](#)

restes de l'idéologie nazie embrassée avec enthousiasme dans les années 30, Bernhard n'a pourtant jamais voulu en partir. Son œuvre, romans et théâtre, est ainsi habitée par les contradictions qui étaient les siennes, celles d'un *misanthrope passionné par le genre humain*.

Après avoir interprété des textes de Serge Daney, John Berger et Paul Celan, **Nicolas Bouchaud** est de retour, seul en scène, au **Théâtre de la Bastille**, avec l'adaptation de *Maitres Anciens* de **Thomas Bernhard**, réalisée avec ses habituels complices, Véronique Timsit et Eric Didry. Un homme vieillissant, Reger, soliloque à haute voix dans la salle du musée d'art ancien de Vienne où il se rend tous les deux jours depuis trente ans s'asseoir devant un tableau de Tintoret qu'il n'apprécie pas plus que ça. Et comme d'habitude avec Thomas Bernhard, c'est un joyeux jeu de massacre...

Un spectacle qui se joue dans le cadre du Festival d'automne , et que l'on pourra voir en 2018:

Les 16 et 17 janvier au Théâtre de Chelles ; les 15, 16 et 17 février à Toulouse au Théâtre Garonne Scène européenne

La programmation musicale :

Diana KRALL *Just one of those things*

La voix de Thomas Bernhard est extraite d'un entretien avec Krista Fleischmann diffusé dans UNE VIE, UNE OEUVRE. Thomas BERNHARD par lui-même Le 20/06/2009

L'Humeur vagabonde vous recommande également vivement le documentaire *La bande des français* d'Aurélié CHARON et Amélie Bonnin qui sera diffusé le 4 décembre sur France 3 Centre Val de Loire, et visible pendant un mois en replay sur le site de France Televisions.

L'intelligence , l'humour et l'énergie de ces 4 jeunes français venus d'horizons bien différents nous font un bien fou .

Retour sur la playlist du mois de novembre concoctée avec notre programmateur Djubaka:

Gregory PORTER Pick up yourself

Youn-Sun NAH : *India song*

Denis Cuniot: The Golem on the Moon

L'équipe

Kathleen EvinProductrice

Simone DepouxRéalisateur (trice)

Claire TeisseireAttachée de Production

DjubakaProgrammateur musical



« Maîtres anciens – Comédie », de Thomas Bernhard, Théâtre de la Bastille à Paris

Affreux, drôle et touchant
 Par Laura Plas
 Les Trois Coups

Tous les soirs au Théâtre de la Bastille, Nicolas Bouchaud nous attend (vraiment) pour se livrer à un jeu de massacre jubilatoire inspiré du roman de Thomas Bernhard : « Maîtres anciens ». Et à ce jeu, le bouffon est ici roi.

Belle année à la Bastille pour redécouvrir les maîtres conteurs : Flaubert en mars, Homère en janvier, et, en ce moment à l'occasion du Festival d'automne : Thomas Bernhard. *Maîtres anciens – Comédie*, l'une de ses dernières œuvres, met en scène trois individus dans une salle de musée à Vienne. L'un d'eux, Reger, est un musicologue atrabilaire à la logorrhée vitriolée. C'est à ce veuf exploré mais féroce que Nicolas Bouchaud donne vie et voix durant une heure et demie, avec un souffle et une conviction impressionnants.

Rien d'étonnant, disons-le : l'acteur n'en est pas à son coup d'essai dans le domaine. Il a déjà porté à la scène, avec ses comparses, les écrits de Serge Daney, Paul Celan ou John Berger. On ne boude donc pas son plaisir et l'on retrouve même avec bonheur le dépouillement du plateau, la réflexion sur le rapport avec le public, le travail sur la musicalité de l'écriture. Ces éléments, qui ont fait le succès des productions précédentes, conviennent parfaitement à cette adaptation.

« Maîtres anciens-Comédie » de Thomas Bernhard avec Nicolas Bouchaud © Jean-Louis Fernandez

Tirez sur le pianiste (et tous les artistes) !

Tout d'abord, à l'image du roman, le spectacle ne cesse de surprendre : Nicolas Bouchaud est mis en scène par Éric Didry comme un diable sorti de sa boîte. Il joue le jeu de la gêne et du hasard avec les spectateurs. Par ailleurs, tout comme la malicieuse bande-son, il crée des décalages étonnants. Ensuite, texte et adaptation sont comme des bâtons de dynamite. Tous aux abris ! L'État, les enseignants, les parents, l'Église catholique en prennent pour leur grade. En réalité, rien n'échappe à ce jeu de massacre, et surtout pas les maîtres anciens. Bach, Giotto, Shakespeare ou Kant sont des vendus. Voici Heidegger présenté comme un nazillon en culotte et idées courtes, Velázquez et Dürer en suppôts du pouvoir catholique, Stifter est coupable de niaiseries bucoliques pour nonnettes. Un fond de vérité, une bonne dose d'outrance sont la recette de cet humour cathartique. La satire de Bernhard n'a, de fait, rien perdu de son actualité, et l'on rit de ce miroir grotesque que nous tend Reger, grand admirateur de Goya.

Mais si aucun artiste ne résiste à la critique, c'est que l'art ne console pas : la plus belle partition de Bach ne remplace pas l'être aimé. Finalement, la force du texte de Bernhard est peut-être dans ce secret mélancolique du texte. Derrière le rire, on perçoit les larmes rentrées. Dans la « tête chercheuse de l'échec », comme se définit Reger, se cache un homme esseulé. Et le rire prend alors une autre dimension. Il devient une planche de salut sur laquelle nous nous engageons nous aussi. On peut s'amuser ou s'agacer des diatribes de Reger, mais on pourrait tous venir s'asseoir sur un banc cinq minutes avec lui pour lui parler du bon temps qui est mort ou qui reviendra. Nicolas Bouchaud excelle plutôt en satiriste qu'en veuf exploré : grâce à lui, la pièce mérite bien son sous-titre de comédie. Mais la mise en scène établit, elle, un autre niveau de lecture : elle redonne une place au silence ainsi qu'à la beauté de l'art, légués par les maîtres anciens.

C'est pourquoi, à la sortie du spectacle, on peut songer, paraphrasant une phrase de Reger, que tantôt on s'est trouvé face à un artiste de la parole et tantôt face à des artistes du silence

***Maîtres anciens*, de Thomas Bernhard**

Nicolas Bouchaud, double de Thomas Bernhard, l'« imprécateur »

Didier Méreuze , le 04/12/2017 à 15h15

THÉÂTRE

S'emparant de l'avant-dernier roman de l'auteur autrichien, l'acteur, prodigieux, en fait entendre toutes les résonances, les révoltes, les contradictions. L'humanité. Magnifique.



La pièce « Maîtres anciens », de Thomas Bernhard / © Jean-Louis Fernandez

Maîtres anciens, de Thomas Bernhard

Théâtre de la Bastille à Paris, dans le cadre du festival d'Automne

Vienne. Années 1980. Comme tous les deux jours, depuis plus de trente ans, le vieux critique musical Reger – 82 ans – se rend au Musée d'Art Ancien. Toujours dans la même salle. Toujours assis sur la même banquette. Toujours, face au même tableau : L'Homme à la barbe blanche du Tintoret.

Seul, sous le regard du gardien, en attente d'un ami (qui, déjà arrivé, l'observe à la dérobée), il parle, il parle... De la peinture, de la musique, des écrivains des philosophes. Très vite, son propos vire à une entreprise logorrhéique de destruction des idées reçues, des valeurs admises, des « maîtres anciens ».

Emporté par son élan, il s'en prend, encore, à la famille, aux enseignants, – « petits bourgeois » « aux têtes stupides » à la religion, à l'Autriche, à l'État « complètement rabougri moralement et intellectuellement »... Rien ne semble pouvoir interrompre ses philippiques. Sinon le souvenir de son épouse aimée, décédée il y a peu, et qui l'accompagnait, jadis, dans ce musée.

Nicolas Bouchaud, maître de la parole et du verbe bernhardien

C'est *Maîtres Anciens*, de Thomas Bernhard, avant dernier roman publié par l'auteur autrichien en 1985, quatre ans avant son décès. Une « comédie », précisait le sous-titre, adaptée aujourd'hui pour le théâtre, sous forme de monologue, par un trio : Véronique Timsit, Éric Didry – qui signe aussi la mise en scène – et Nicolas Bouchaud, qui l'interprète, et s'y révèle prodigieux, tout autant que dans ses précédents spectacles, seul sur scène, tel *Le Méridien* de Paul Celan en 2015.

Sur le plateau quasiment vide – la salle Bordone, tapissée de feuilles vierges de papier kraft censées représenter des tableaux, dont le fameux *Homme à la barbe blanche* –, Nicolas Bouchaud s'impose plus que jamais en maître de la parole et du verbe. Jouant des mots sans jamais les surjouer.

Ne faisant qu'un avec eux, comme s'ils sortaient du plus profond de lui-même, comme s'il leur donnait vie au fil d'une pensée en construction permanente, en développement spontané. Comme si les envolées, les vociférations, les imprécations de Bernhard, étaient siennes. Comme s'il en épousait intimement les colères, les révoltes, jusque dans ses contradictions.

Vitupérant, moquant, conspuant...

Il faut le voir, il faut l'entendre passer avec une agilité stupéfiante, d'une idée, d'un thème à l'autre, sarcastique, drôle, cruel, caustique, s'amusant, en adresse directe au public qu'il prend à témoin.

Vitupérant Vélasquez et Giotto qui n'ont produit que de « l'art d'État », le Greco qui « n'a jamais su peindre ne serait-ce qu'une seule main », Dürer « précurseur du nazisme »... Moquant le « malheur » Malher, le Beethoven « crispé » et « monotone » de la sonate *La Tempête*...

Conspuant Heidegger, cet « épisode repoussant de l'histoire de la philosophie allemande ». Évoquant, sans souci de logique apparente, l'achat d'une pelisse en Pologne, enfance auprès de parents qui « ne m'aimaient pas et moi je ne les aimais pas non plus »...

Quand l'armure se fend

Parfois, il s'interrompt, le temps de la description en voix off d'un des tableaux invisibles sur les feuilles de papier qui, bientôt, tombent au sol. Parfois, il s'assoit pour écouter, recueilli, les notes d'une fugue de Bach. Parfois, il passe dans le public, en quête de la spectatrice qu'il entraînera avec lui sur le plateau, pour y évoquer le souvenir de sa femme morte – son amour, la complice de sa vie.

À cet instant, l'armure se fend. Le tragique fait place à la douleur inconsolable. Celle d'un homme aux prises avec le deuil impossible. Celle d'un homme, aussi, qui, pour se faire une trop haute idée du monde, ne pouvait en accepter les mensonges, les bassesses, les faiblesses, les trahisons.

Un homme qui n'est autre que Thomas Bernhard lui-même, et dans lequel se fonde Nicolas Bouchaud, jusqu'au plus profond de sa vérité, de son humanité blessée. Magnifique. Au-delà de toute mesure.



« Thomas Bernhard est un poseur de bombes »

Au **Théâtre** de la **Bastille**, Nicolas Bouchaud joue « Maîtres anciens », du dramaturge autrichien.

Au **Théâtre** de la **Bastille**, à Paris, dans le cadre du Festival d'automne, Nicolas Bouchaud joue *Maîtres anciens*, de Thomas Bernhard (1931-1989) : un spectacle qu'il a conçu et qu'il joue seul, comme il l'était dans *La Loi du marcheur*, *Un métier idéal* et *Le Méridien*. Dans ces trois solos qui vont être repris un peu partout en France, de janvier à avril 2018, l'acteur mettait au centre les figures du critique de cinéma Serge Daney, d'un médecin de campagne anglais des années 1960, exerçant son métier comme un art, et du poète Paul Celan. En abordant aujourd'hui Thomas Bernhard, Nicolas Bouchaud confirme qu'il invente quelque chose de particulier dans le théâtre français : comme une sorte de bibliothèque vivante, ouvrant sur la question de l'art, de son rôle et de sa transmission.

Avec ce nouveau spectacle, on voit se dessiner une ligne dans votre travail, un rôle de passeur d'art. Etait-ce le projet dès le départ ?

Pas du tout. Ces quatre spectacles sont le reflet de ma passion, de mes préoccupations, et la ligne qu'ils ont finie par dessiner, je ne l'ai pas maîtrisée de A à Z. A chaque fois, j'ai abordé une figure qui me semblait passionnante. Avec le recul, je peux constater que cette question-là est au cœur de l'ensemble. Mais l'idée de transmission a toujours été extrêmement importante pour moi.

Comment Thomas Bernhard, avec ses « Maîtres anciens », vient-il se placer dans cet ensemble ?

Maîtres anciens n'est pas un traité d'esthétique, mais un roman, dont le personnage principal, dénommé Reger, ancien critique musical, vient, tous les jours ou presque, au Musée d'art ancien de Vienne pour contempler un seul tableau, *L'Homme à la barbe blanche*, du Tintoret.

A travers lui, ce que Bernhard interroge, c'est la façon dont on a accès à l'art, comment on nous apprend à y avoir accès. Comment on nous a appris à regarder. Et ce à quoi il s'attaque d'abord, et c'est important pour cette question de la transmission, c'est à la notion de chef-d'œuvre, de perfection. Bernhard dit : quand je m'aperçois que dans les tableaux du Greco les mains sont mal peintes, cela me rassure et me rend heureux. C'est par le défaut de l'art que je peux entrer dedans. Ce que Bernhard attaque, c'est le cadre traditionnel de l'art, tel qu'il est symbolisé par les cadres dorés qui entourent les tableaux dans les musées.

En quoi la notion de chef-d'œuvre peut-elle éloigner le public d'une relation à l'art ?

En ceci qu'elle laisse à penser que l'art est loin de la vie. Pour moi, la question centrale de *Maîtres anciens*, celle qui me touche le plus, c'est vraiment celle des rapports entre la vie et l'art. En travaillant, j'avais en permanence en tête cette phrase du plasticien Robert Filliou : « *L'art, c'est ce qui rend la vie plus intéressante que l'art.* » La première partie du roman se passe dans le musée, le dernier tiers est consacré à la mort de la femme du critique, et cela correspond pour Bernhard au moment où il a perdu sa compagne, qui avait trente-cinq ans de plus que lui. *Maîtres anciens* est à la fois un art poétique et un journal de deuil.

Cette « préoccupation » qui est la vôtre quant à la transmission de l'art est-elle révélatrice d'un certain rapport problématique à la question artistique aujourd'hui, entre démagogie et accusations d'élitisme ?



[Visualiser l'article](#)

Le livre de Bernhard est une vraie charge anti-patrimoniale, anti-muséale. Il dit : arrêtez de me parler de chefs-d'œuvre, du beau dans l'absolu. Rien n'est beau dans l'absolu, il n'y a pas à sacraliser l'art. C'est très intéressant, parce que l'art fait partie du problème, des problèmes que nous connaissons aujourd'hui : il n'en est pas dissocié. Ce n'est pas la cerise sur le gâteau. On sait très bien – et Bernhard, comme Paul Celan, était parmi les premiers à le savoir – qu'il y a eu des périodes atroces de l'Histoire où l'art était au centre, à commencer par le nazisme. Les nazis étaient très intéressés par l'art, puisqu'il y avait pour eux un art à préserver et un art dégénéré à éliminer.

Comment faites-vous le lien avec aujourd'hui ?

Les accusations d'élitisme dont l'art fait aujourd'hui l'objet, notamment de la part de ceux qui constituent les élites politiques et économiques, c'est une manière de mettre l'art à l'endroit où Bernhard dit qu'il ne faut pas le mettre. Les discours quasi populistes que l'on entend, qui consistent à dire qu'il y aurait un art élitiste qui ne serait pas fait pour le public normal, c'est une équation à casser : en les reconduisant, on reconduit la scission.

En partant de ma propre pratique théâtrale, avec le metteur en scène Jean-François Sivadier ou en solo, je ne peux pas entendre ce discours de séparation : il n'y a pour moi aucune différence de passion, d'engagement, quand je joue *Un métier idéal* devant les habitants du petit village de Savoie de John Berger, et quand je joue *Dom Juan* à l'Odéon. J'ai toujours en tête cette idée à laquelle je crois, dont parle le philosophe Jacques Rancière : l'égalité des capacités et des intelligences de chacun.

Est-ce que Thomas Bernhard ne peut pas se permettre d'être un « démolisseur » justement parce qu'il a été, lui, nourri par ces œuvres de l'esprit, comme les appelait Jean Vilar ?

Il y a une dimension importante chez Bernhard qui est celle de l'humour, du deuxième degré. Quand le livre est sorti, en 1985, je crois que cette dimension était évidente pour les lecteurs. Et je crois qu'elle ne l'est plus du tout aujourd'hui, parce qu'on est redescendus de plusieurs crans dans notre manière de penser et notre rapport à la culture. Bernhard, c'est un poseur de bombes, un provocateur, un terroriste de l'art... Il a un côté dada. Et on ne peut pas jouer ce texte comme on l'aurait fait en 1985. En même temps, Bernhard est très sérieux : l'éducation qu'il a reçue en Autriche au sortir de la guerre, c'était la baguette en osier sur les doigts. Donc oui, il est provocateur, ambigu, mais à travers cette idée de l'art comme une chose morte, patrimoniale, il se bat contre l'idée d'un roman national qui passe à travers elle.

Quel rôle joue le théâtre, celui que vous faites, alors, dans la transmission du rôle de l'art comme chose vivante ?

Je fais le pari qu'avec le théâtre on peut toucher des spectateurs qui n'ont jamais entendu parler de Bernhard, de Celan ou des films de Howard Hawks. On ne va pas les toucher forcément par le sens, directement. Mais par le corps, l'engagement, la présence, l'abandon, l'hospitalité... Il y a une manière d'accueillir le spectateur. On en revient à Serge Daney, à son rôle de passeur : ce qu'il faut transmettre, c'est l'expérience des œuvres, pas seulement l'apprentissage d'un savoir. C'est aussi l'intérêt de jouer en solo : ce que je joue, là, c'est mon dialogue avec l'œuvre que j'ai choisie, en espérant que ce dialogue se reproduise chez les spectateurs. Tout l'enjeu, c'est de créer les conditions d'une expérience possible entre le plateau et la salle.

Maîtres anciens, de Thomas Bernhard, par Nicolas Bouchaud, au Théâtre de la Bastille, jusqu'au 22 décembre. La Loi du marcheur, Un métier idéal et Le Méridien : en tournée en France de janvier à mars 2018, puis au Théâtre du Rond-Point, à Paris, du 7 mars au 14 avril 2018.



Un corps-à-corps jouissif et joyeux, entre l'art et la vie

En interprétant seul « Maîtres anciens », de Thomas Bernhard au Théâtre de la Bastille, Nicolas Bouchaud fait entendre sa voix.



Nicolas Bouchaud dans « Maîtres anciens », de Thomas Bernhard, un spectacle qu'il a conçu et qu'il interprète seul. JEAN-LOUIS FERNANDEZ

La rencontre entre Thomas Bernhard et Nicolas Bouchaud promettait d'être jouissive. Elle l'est. Entre le génial imprécateur autrichien et le comédien français, devenu le champion d'un jeu intense et organique, le courant passe. Et il passe avec les spectateurs : le comédien semble s'adresser à chacun d'entre eux singulièrement.

C'est d'ailleurs parmi les spectateurs que Nicolas Bouchaud s'installe subrepticement, au début du spectacle. Dans la petite salle du Théâtre de la Bastille, on est vraiment avec lui, tel qu'il entre dans la pensée, le souffle, la langue obsessionnelle de Bernhard, qu'il porte avec virtuosité, mais surtout avec une vitalité joyeuse et joueuse.

« L'art, c'est ce qu'il y a de plus grand et en même temps de plus répugnant »



C'est un homme d'aujourd'hui, en tee-shirt et pantalon noir, qui ne cherche pas à ressembler au « personnage » de Bernhard, qui n'en est pas un, mais plutôt une voix : celle du vieux Reger, critique musical, tel qu'il s'adresse à un narrateur invisible, Atzbacher.

Et cette voix est bien sûr celle de Bernhard lui-même, dans son rapport d'amour-haine avec l'art, les artistes et les milieux artistiques. L'art sans lequel il ne peut pas vivre, l'art qui s'éloigne si souvent de son cœur le plus existentiel. « *L'art, c'est ce qu'il y a de plus grand et en même temps de plus répugnant* », résume à un moment le vieux Reger.

Alors le roman de Bernhard prend d'abord le tour d'une démolition en règle des « *maîtres anciens* » – Beethoven, Adalbert Stifter, Klimt, Véronèse... Ce qui donne lieu à des morceaux de bravoure terriblement drôles, comme celui consacré au philosophe Martin Heidegger, « *ridicule petit-bourgeois en culottes de golf* », enfilant chaque matin les chaussettes tricotées par sa femme.

Une langue, un univers

Mais peu à peu, comme toujours chez Bernhard, le souffle imprécateur libère une autre respiration en mineur, plus libre, plus sensible. Au départ, « *je me suis faufilé dans l'art pour échapper à la vie* », dit Reger. Puis l'art et la vie se sont noués de manière indissociable, jusqu'à ce que le vieil homme perde sa femme et sombre dans un désespoir dont il ne sortira que pour aller contempler pendant des heures *L'Homme à la barbe blanche* du Tintoret.

A cette voix, à ces voix de Bernhard, Nicolas Bouchaud donne du corps, c'est le moins que l'on puisse dire. Comme toujours, ce qu'il incarne de manière extrêmement charnelle, c'est une langue, un univers, le rapport qu'il entretient avec eux, et pas un personnage. Le décor sobre et sensible de *Maîtres anciens*, d'ailleurs, ne cherche pas à illustrer de manière réaliste celui d'un musée, qu'il soit de Vienne ou d'ailleurs.

La toile ou les toiles sont représentées par un grand rectangle de papier kraft, comme pour permettre au spectateur de projeter son propre musée imaginaire, surface de papier qui se fera couverture protectrice, quand il s'agira de parler de deuil. Ainsi Nicolas Bouchaud sème-t-il une pierre de plus sur ce chemin qu'il trace, celui d'un comédien qui ne cesse d'inventer un nouveau type de rapports, à la fois passionnés et libres, aux « *maîtres anciens* ».

Maîtres anciens, de Thomas Bernhard. Un projet de et avec Nicolas Bouchaud. Mise en scène : Eric Didry. Festival d'automne, Théâtre de la Bastille, 76, rue de la Roquette, Paris 11^e. Du lundi au samedi à 19 heures, jusqu'au 22 décembre. De 17 à 27 €. Durée : 1 h 30. www.theatre-bastille.com



Maîtres anciens-comédie de Thomas Bernhard

Nicolas Bouchaud, seul



Le metteur en scène Eric Didry et le comédien Nicolas Bouchaud proposent un quatrième solo aussi exceptionnel que les trois précédents. Après Serge Daney, Paul Celan et John Berger, voici l'irascible Thomas Bernhard et ses *Maîtres anciens*. Des choix extrêmement différents, des textes peu connus pour des spectacles à chaque fois originaux, d'une grande liberté et d'une facture rigoureuse, avec une bonne d'humour à la clé de la mise en scène et du jeu de l'acteur.

Maîtres anciens c'est le monologue d'un critique musical, Reger, à travers la voix d'un narrateur en position d'observateur ; un critique qui ressemble beaucoup à l'auteur. Dans son habituel style logorrhéique (Bernhard ne va jamais à la ligne), il se livre à son jeu de massacre préféré, à ceci près qu'ici transparaît quelque chose de plus personnel, un véritable désarroi masqué par un certain sens de l'autodérision. Bernhard était convaincu d'écrire des textes drôles et ne comprenait pas pourquoi ils ne faisaient pas rire le public. Eric Didry et Nicolas Bouchaud ont bien capté ce mélange de cynisme et d'humour. L'auteur dégomme tout ensemble les historiens de l'art, les professeurs incapables de transmettre quoi que ce soit, les peintres passés, tous artistes d'état exécutant des œuvres de commande, l'art contemporain, le mauvais goût des Habsbourg, et puis la détestation de l'Autriche petite-bourgeoise et trop catholique et de son passé nazi (pourtant il n'a jamais quitté le pays). Reger n'a trouvé qu'une manière de s'apaiser ; il vient chaque jour au musée d'Art ancien s'asseoir sur une banquette dans la salle Borlone devant le même tableau du Tintoret qui ne l'intéresse pas plus que ça. Une manière de s'extraire du réel qui l'agresse. Veuf depuis peu, (comme l'auteur) il n'hésite pas à porter de sérieuses accusations dans un discours typique de son style : « si la Ville de Vienne, à laquelle appartient le



[Visualiser l'article](#)

chemin du musée d'art ancien, avait sablé le chemin du musée d'Art ancien, ma femme ne serait pas tombée, et si le musée d'Art ancien, qui appartient à l'Etat, avait prévenu police-secours tout de suite et pas seulement une demi-heure après, ma femme ne serait pas arrivée une heure seulement après sa chute, à l'hôpital des Frères de la charité, et les chirurgiens de l'hôpital des Frères de la charité, qui appartient à l'Eglise catholique, n'auraient pas bousillé l'opération, voilà ce qu'a dit Reger, ce jour-là, à l'Ambassador. La Ville de Vienne et l'Etat autrichien et l'Eglise catholique sont coupables de la mort de ma femme, a dit Reger, à l'Ambassador ... ». Ailleurs, se justifiant exceptionnellement : « J'ai besoin de discours, peu importe ce que je dis ».



La mise en scène de Didry traduit avec humour les excès et les contradictions de Bernhard ; un grand pan de papier d'emballage froissé est accroché à une cimaise ; il finira par tomber et le comédien, assis sur son banc, s'en couvrira comme un SDF se couvrirait d'un tissu de fortune. Reger, un homme sans domicile fixe dans le monde. Didry met le feu aux poudres avec une ou deux petites explosions amusantes, signes de la destruction de l'art aimé et abhorré. Dans ce contexte de comédie (sous-titre du texte), le comédien joue comme un funambule sur le fil de la vie de son personnage, clown triste, tragiquement divertie par ses propres errances. Nicolas Bouchaud, mine de rien, exprime la force et la vulnérabilité de Reger, fait rire et nous touche tout ensemble, toujours attentif au public qu'il embarque à ses côtés, sans aucune complaisance, il introduit son grain de sel ça et là avec une distance amusée.

Maîtres anciens (comédie) de Thomas Bernhard, traduction Gilberte Lambrichs, adaptation Véronique Timsit, Eric Didry, Nicolas Bouchaud ; un projet de et avec Nicolas Bouchaud. Scénographie et costumes, Elise



Priorité au texte !

Ivresse(s) de Falk Richter par Jean-Claude Fall à la Tempête, Maîtres anciens d'après Thomas Bernhard, un projet de et par Nicolas Bouchaud, mis en scène par Éric Didry à la Bastille, dans le cadre du Festival d'Automne à Paris : différemment, ces deux spectacles sont représentatifs d'une priorité donnée au texte, qui persiste, résiste, malgré les écritures de plateau, les actualisations du répertoire, les jeux entre cinéma et théâtre, dominant dans les programmations du moment. Falk Richter, *Ivresse(s)*. Mise en scène de Jean-Claude Fall. Théâtre de la Tempête. Jusqu'au 17 décembre. Thomas Bernhard, *Maîtres anciens*. Projet de et par Nicolas Bouchaud. Mise en scène d'Éric Didry. Théâtre de la Bastille. Jusqu'au 22 décembre

« On regardera le passé en pensant : comment on pouvait vivre comme ça, ça n'a pas de sens, pourquoi on agissait ainsi, aucun homme n'agirait ainsi, et on dira tout simplement ; ben oui, c'était comme ça à l'époque, ils faisaient tous ça et... c'était comme ça à l'époque, c'est tout. » Cette déclaration aux accents tchekhoviens, répétée dans le spectacle de Jean-Claude Fall, ne relève pas d'une adaptation ou d'une réécriture d' *Oncle Vanja* ou de *La cerisaie*, mais est due à Falk Richter. Elle est reprise dans le bref essai de Hans-Thies Lehmann intitulé « On pouvait vivre ainsi. Pouvait-on vraiment ? », publié en postface d' *Ivresse* et *Play loud* (L'Arche, 2013), dans la traduction d'Anne Montfort. Le théoricien du théâtre post-dramatique l'a écrit lors de la création en 2013 de *Rausch* (terme à l'acception plus large qu' *ivresse*) par l'auteur et la chorégraphe Anouk Van Dijk, au Schauspielhaus de Düsseldorf. Il y met en lumière la contamination de l'intime par le règne du capitalisme financier dérégulé ; il étudie précisément la dramaturgie du texte, indépendant d'une répartition entre des personnages.

Jean-Claude Fall avait eu la révélation, comme beaucoup de spectateurs français, de Falk Richter, au Festival d'Avignon 2004, grâce à *Das System*, mis en scène par Stanislas Nordey ; il a déjà monté *Hôtel Palestine* en 2011. Cette fois, il a procédé à un collage ; il intègre à *Ivresse(s)* des extraits de *Protect me* et de *Play loud*, toujours traduits par Anne Montfort, avec l'accord et les conseils de l'auteur. Il ajoute ainsi à des textes variés quant à leur écriture, mais tous dépourvus d'indications de locuteurs (à l'exception de « Thérapie de couple »), des dialogues attribués. Ce sont des échanges de brèves répliques entre un père et sa fille, entre un couple au téléphone en négociation sur le lieu où passer, ou pas, ensemble la nuit, entre un autre couple au bord de la rupture ou peut-être en partance pour le pôle Nord. Ce choix de séquences supplémentaires, virtuellement comiques, pourrait apparaître comme le recours ponctuel à une théâtralité plus attendue. Mais le travail scénique témoigne d'une grande adéquation entre le propos politique et sa mise en œuvre.

www.en-attendant-nadeau.fr

Pays : France

Dynamisme : 0



[Visualiser l'article](#)

Jean-Claude Fall est un familier de l'institution : il a créé le Théâtre de la Bastille, dirigé le Théâtre Gérard Philipe de Saint-Denis, le Centre dramatique national des Treize Vents à Montpellier jusqu'en 2009. Mais, avec sa compagnie, La Manufacture, il choisit un dispositif sans dépense autre que celle des interprètes. Tous présents sur le plateau, ils sont huit, cités par ordre alphabétique dans le programme : Roxane Borgna, Jean-Marie Deboffe (le directeur technique), Jean-Claude Fall (le metteur en scène), Isabelle Fürst, Paul-Fédéric Manolis, Nolwenn Peterschmitt, Laurent Rojol (le créateur de la vidéo), Alex Selmane. En tenue de répétition, ils entrent sur l'aire de jeu vide ; ils jettent en l'air des feuilles de papier blanc, à suspendre par des épingles à linge ou à réunir sous forme de collages, supports de projection, comme les bâches translucides progressivement déployées. Ils vont aussi recourir à ces objets du quotidien que sont devenus les téléphones pour se photographier, transmettre leur image en gros plan. Ce procédé devient parfois envahissant et, ajouté à l'utilisation de la vidéo, menace par moments le spectacle de perdre de sa singularité. Mais ce qu'il a de rare se réaffirme pleinement quand l'un ou l'autre porte le texte face au public, dans la proximité de la petite salle à la Tempête. Ainsi, la représentation se clôt sur une douce adresse, un instant de fragile espoir : « *ce lieu ici, cette région, ce territoire entre toi et moi est une zone non-commerciale, est un lieu où on ne spéculé pas, où on ne négocie pas, où on ne fait pas de business, où toutes les lois et les non-lois du libre-échange ne sont plus en vigueur pendant une fraction de seconde, une nuit peut-être...* »

Qui connaît le trio formé par Nicolas Bouchaud, Éric Didry et Véronique Timsit sait la priorité qu'ils donnent au texte. Tous les trois ont déjà collaboré sur des œuvres de Serge Daney, John Berger, Paul Celan, pour que finalement le premier apparaisse seul en scène. Cette fois, ils ont travaillé à l'adaptation de *Maîtres anciens*, un récit de Thomas Bernhard, sous-titré « Comédie », qui met en jeu trois personnages au Kunsthistorisches Museum de Vienne, « Musée d'art ancien » dans la traduction de Gilberte Lambrichs (Gallimard, 1988). La complexité du texte ne peut être complètement rendue, mais elle est servie au mieux. Dès la première phrase, le narrateur, Atzbacher, apparaît comme celui qui écrit. Il rejoint le vieux critique musical Reger, son « père spirituel », qui lui a donné rendez-vous dans la salle Bordone, face au portrait de Tintoret, « l'homme à la barbe blanche », son lieu de prédilection, fréquenté depuis trente-six ans, un jour sur deux, sauf le lundi, sur un banc réservé pour lui par le gardien Irrsigler. Ainsi se répondent des phrases telles que : « *J'entends Reger parler à travers Irrsigler* » ; « *Voici ce que dit Irrsigler, d'après Reger* », jusqu'à une formulation typiquement bernhardienne telle que : « *Partagez avec moi le plaisir de cette folie perverse, mon cher Atzbacher a dit Reger, écrit Atzbacher* » quasiment impossible à restituer par l'interprète.



Maîtres anciens © Jean-Louis Fernandez

Nicolas Bouchaud suggère néanmoins la présence des trois personnages. Vêtu à son entrée d'un complet marron, il dépose bientôt son veston sur le dossier d'une chaise, en mettant bien en vue l'insigne professionnel de gardien. Mais il n'incarne pas les deux autres par la différence des costumes : chemise et culotte de peau brodée typiquement autrichienne, autre chemise et pantalon sobre. Les adresses de Reger à Atzbacher sont parfois dirigées vers tel ou tel spectateur : « *vous portiez une pelisse de peau de mouton si bien coupée* » ; ou « *savez-vous que ma femme vous aimait beaucoup ?* » La transposition finale de l'invitation à voir *La cruche cassée* au Burgtheater, actualisée par une magnifique trouvaille, met aussi en jeu un membre du public. Ce qui pourrait être une sollicitation à une participation convenue devient un moment émouvant, quand une spectatrice est appelée sur le plateau. Nicolas Bouchaud la fait asseoir à ses côtés, lui parle avec une grande douceur, un léger sourire, évoquant la rencontre de Reger et de sa femme au Musée ancien. Il communique, à travers le veuvage du protagoniste, une tonalité rare chez Thomas Bernhard, inspirée par la mort récente de son « être vital », Hedwig Stavianicek, de trente-sept ans son aînée, par la fin d'une relation partagée pendant trente-cinq années.

Le plus souvent, Nicolas Bouchaud parcourt nu le plateau, où la salle du musée est suggérée par une paroi recouverte d'un immense rectangle en papier d'emballage, puis par une légère découpe de lumière. Il prend comme appui de sa déambulation de petits bancs qu'il déplace. Il se réfugie parfois derrière cette paroi pour reprendre haleine, peut-être se désaltérer ou s'éponger. Il se livre à une véritable dépense physique, tant

www.en-attendant-nadeau.fr
Pays : France
Dynamisme : 0



[Visualiser l'article](#)

il s'investit dans les moments les plus exaltés de la diatribe bernhardienne. Mais il fait entendre aussi les revirements, les contradictions, la musicalité des temps forts et des temps faibles. Il maîtrise admirablement toutes les nuances d'un texte dont il parle si bien dans un entretien, partiellement repris dans le programme, dont il commente, au-delà des invectives, toute la réflexion sur l'héritage et la transmission, avec cette conclusion : « *Comment penser notre présent de façon intempestive contre les règles rigides et les convictions générales* ». Pendant une heure trente, Thomas Bernhard et Nicolas Bouchaud se suffisent pleinement à eux-mêmes, rendant presque superflues les installations, sous forme d'explosion d'une caisse ou de destruction d'un disque par la chute d'une masse sableuse.

Thomas Bernhard, version réduite

par **René Solis**
6 DÉCEMBRE 2017

« Une traduction est un autre livre, disait Thomas Bernhard. Et celui-ci n'a plus rien à voir avec l'original. C'est un livre de celui qui l'a traduit. » [1] La remarque pourrait s'appliquer tout autant à l'adaptation de ses romans au théâtre, démarche qui aurait très certainement déclenché les foudres de l'écrivain autrichien disparu en 1989. Ces dernières années, on a pu voir en France au moins deux versions scéniques de *Des arbres à abattre*, signées Claude Duparfait et Cécile Pauthe, et Krystian Lupa. Deux tentatives fort différentes et toutes deux réussies.

Nicolas Bouchaud a pour sa part jeté son dévolu sur *Maîtres anciens*, autre roman, paru en 1985. Même s'il serait exagéré de prétendre que le résultat « n'a plus rien à voir avec l'original », il s'en éloigne considérablement.



Acteur et grand lecteur, Nicolas Bouchaud affectionne les monologues hors des sentiers battus. Il a déjà adapté et interprété seul des propos ou des textes de Serge Daney (*La loi du marcheur*), John Berger (*Un métier idéal*), Paul Celan (*Le Méridien*). Avec humour, finesse et générosité. Clown lettré, intello au physique de

gardien de but, Bouchaud a un don de connivence, une façon d'interpeller les spectateurs qui met aussitôt en confiance. Toutes qualités présentes dans son adaptation de *Maîtres anciens*. Il a le coffre et la tête pour interpréter les monstres chers à Thomas Bernhard : ici le vieux Reger, critique musical à la retraite, qui depuis trente ans passe plusieurs heures par semaine au musée d'histoire de l'art de Vienne, dans la salle Bordone, devant *L'Homme à la barbe blanche*, une toile du Tintoret.

Comme tout héros bernhardien qui se respecte, Reger dézingue de façon obsessionnelle : le corps enseignant, le gouvernement autrichien, l'Église catholique, le genre humain, mais aussi et surtout Beethoven, Heidegger, Stifter – il a une dent particulière contre Adalbert Stifter, figure de la littérature autrichienne du XIXe siècle – Véronèse, Klimt et autres artistes majeurs, les « maîtres anciens » évoqués par le titre. Et Bouchaud s'y entend pour faire entendre l'excès, le rire, le vertige libérateur, et même l'émotion -Reger ne s'est jamais remis de la mort de sa femme.

Quelque chose pourtant ne fonctionne pas tout à fait, qui a peut-être à voir avec la structure du roman. Dans *Des arbres à abattre*, la transposition au théâtre semble assez évidente : le texte est un monologue ; le narrateur parle de lui à la première personne, ou observe et rapporte les propos des invités au dîner. Pour *Maîtres anciens*, c'est plus compliqué ; la construction tient du jeu de billard à trois personnages, outre Reger, Irssigler, le gardien du musée, et Atzbacher, l'ami plus jeune, qui est le narrateur et rapporte les propos de Reger. Tout au long du livre une même formule revient en leitmotiv : « *a dit Reger* ». Atzbacher, qui observe le vieil homme en cachette, se rappelle ce que celui-ci lui « a dit » deux jours plus tôt, ou durant l'une de leurs nombreuses conversations. Quant au troisième personnage, le gardien presque muet, il fonctionne comme un point d'ancrage, un motif discret mais essentiel auquel le texte revient régulièrement.

Cette triangulation – ou cette construction musicale – on ne la retrouve guère dans le spectacle, où c'est Reger qui, seul en scène, parle « en direct ». Au besoin en interpellant les spectateurs. « *L'oralité*, explique Nicolas Bouchaud dans un entretien à lire sur le site du Théâtre de la Bastille, *pose la question de l'adresse. J'ai toujours été plus attiré par les romans de Bernhard que par son théâtre, même s'il y a des pièces que j'aime beaucoup. Il y a dans ses romans une adresse au lecteur très puissante. Cette prise à partie du lecteur, je la vois d'abord comme la promesse d'une expérience que Bernhard nous invite à partager avec lui.* »

Or c'est peut-être précisément cette assimilation du lecteur au spectateur qui ne va pas de soi. Pas sûr que l'on soit « pris à partie » de la même façon dans un livre et dans une salle de théâtre. Dans le roman, Reger utilise souvent le pronom personnel « vous ». Qui désigne soit Atzbacher à qui il parle, soit un objet indirect fictif – « *Vous parcourez tout Vienne, en long et en large, et tout Vienne vous semble tout à coup ridicule* » –, et peut bien sûr être lu aussi comme une adresse au lecteur, mais certainement pas de façon automatique. Dans le spectacle, le « vous » semble s'adresser exclusivement aux spectateurs. Cela contribue à donner à la soirée une forme de chaleur, de familiarité agréable. Mais cela vide aussi le texte d'une part de sa complexité, de sa violence.

René Solis

[1] Dans un entretien avec Werner Wöherbauer, cité dans ces colonnes par Olivier Mannoni.



Nicolas Bouchaud : «Entrer dans l'esprit de quelqu'un qui fait les cent pas dans sa tête»

Rencontre avec le comédien, qui cosigne avec Eric Didry et Véronique Timsit l'adaptation de «Maîtres anciens», un brûlot de Thomas Bernhard sur l'art.





Nicolas Bouchaud, le 13 novembre à Paris. Photo Richard Schroeder

Où est-on ? Devant une salle en chantier façon Palais de Tokyo, sans œuvres figurées, à moins qu'une toile ne se cache derrière l'énorme rectangle de papier kraft. Que fait-on ? On s'est rendu à un rendez-vous, à 19 heures au **Théâtre de la Bastille** (Paris XIe). Avec qui ? Nicolas Bouchaud, évidemment, assis parmi nous. L'acteur lance des regards, comme pour vérifier qu'on est bien là. Il grimpe sur la scène, vêtu de ses propres vêtements. Tranquillement ? Comme un diable ? En tout cas, il se met à notre place : *«Vous devez vous demander pourquoi je vous ai convoqué ici, pourquoi je vous ai prié de revenir dès aujourd'hui. Il y a une raison. Mais cette raison, je ne vous la dirai que plus tard.»* C'est difficile d'interrompre Thomas Bernhard, même lorsque les mots sont énoncés calmement, sans vitupération, sans colère, avec netteté, presque avec gentillesse. Nicolas Bouchaud est chez lui, dans *Maîtres anciens*, qui conspue le lien de dévotion poisseuse que chacun entretient avec les chefs-d'œuvre et questionne la notion de perfection. Rencontre chez lui, quelques heures avant la représentation.

Durant une heure trente environ, vous êtes dans la langue de Thomas Bernhard, son rythme, ses ratiocinations. Est-ce qu'elle cesse d'agir, une fois la représentation terminée ?

Rarement. Je ne parviens pas à la faire taire, elle m'empêche de m'endormir et me réveille au milieu de la nuit, une fois que j'ai trouvé le sommeil. Ce qui est très étonnant et amusant avec Thomas Bernhard, c'est qu'on entre dans l'esprit de quelqu'un qui fait les cent pas dans sa tête. C'est une écriture qui ne commence et ne finit pas. Elle nous laisse juste le choix de baisser ou monter le son. Bernhard le dit lui-même : dès qu'il voit un embryon d'histoire, il le tue. Mais c'est parce que cette logorrhée est permanente, et qu'elle passe du coq à l'âne, qu'elle est une radiographie de la pensée. Parfois, un seul mot suffit à entraîner trois pages de texte. Le mot «Etat», par exemple. Cette structure est extrêmement périlleuse à mémoriser. Elle échappe n'importe où. Il n'y a pas de péripétie qui permette de savoir où l'on en est.

En cas d'oubli, comment vous rattrapez-vous ?

Je retombe un peu mieux chaque soir. Depuis peu, il m'arrive même de sauter un peu de texte, et de m'y retrouver quand même. Chez Bernhard, ce n'est pas le sens qui permet de s'en sortir - *«il poisse à l'homme»*, disait Barthes - mais le rythme des mots. Dès qu'on perd la scansion, on perd la phrase.

Ne pas échapper à ce flux de paroles même la nuit, ça doit attaquer ?

En fait, non. Car il y a dans cette boucle, cette destruction de tout, quelque chose de très roboratif. Il y a le bonheur et l'impudence d'être habité par quelqu'un qui dit ce qu'il pense.

Qui est ce quelqu'un ?

C'est moi, mais avec la musique de Bernhard. A la fin du roman, Reger - mon personnage - dit au narrateur, qui, dans notre adaptation est le public : *«Je vais vous dire pourquoi je vous ai demandé de venir. J'ai pris deux places pour la Cruche cassée de Kleist au Burgtheatre.»* J'aime beaucoup l'idée que la représentation de *Maîtres anciens* n'en est pas une, que c'est une prise d'otage, et qu'après elle, tout le monde va pouvoir aller vraiment au théâtre, pour y voir de l'art, ce qui est, selon les mots de Bernhard, ce qu'il y a de plus *«beau et de plus répugnant»*.

Comment avez-vous travaillé sur le roman de Bernhard, avec Eric Didry et Véronique Timsit, vos complices habituels ?

On a pris le texte dans tous les sens, on a joué au petit chimiste, sans respecter l'ordre du récit. Car il y a une progression narrative romanesque, qui ne fonctionne pas au théâtre. L'option la plus simple, puisqu'il y



[Visualiser l'article](#)

a trois personnages, aurait été d'être trois sur scène. C'est ce qu'on a écarté en premier, pour ne pas être dans l'illustration. Dans chacun des monologues qu'on a construits ensemble, on enlève le quatrième mur, on s'adresse au public, mais l'expérience n'est jamais la même. Dans *Maîtres anciens*, je dois saisir dès les cinq premières minutes quelle est la note du soir, si les spectateurs sont plutôt sensibles à l'humour de Bernhard ou s'il l'écourent avec vénération en le prenant pour un maître ancien. Selon le cas, je passerai par des chemins complètement différents.

Y a-t-il des fonctions délimitées entre Eric Didry, Véronique Timsit et vous ?

Ça circule, chacun s'occupe de tout, y compris de la mise en scène. Ensuite, quand on passe au plateau, de la régie à l'éclairage, tout le monde donne ses idées, on se connaît bien, on travaille toujours ensemble. Avec la restriction que je suis le seul acteur. Si bien qu'il y a eu une période des répétitions où j'ai eu l'impression de devenir le réceptacle des délires des autres. Car personne ne voyait le même spectacle. C'est très étrange de répéter tous les jours devant les mêmes gens, dont aucun ne voit ni n'entend la même chose. Contrairement aux trois autres monologues, *Maîtres anciens* est une vraie fiction, mais qui permet de montrer comment l'écriture s'invente, comment elle se construit, et pas seulement son sens. Et à travers cette fiction, Thomas Bernhard n'a jamais autant parlé de lui. Il l'a écrit tout de suite après la mort de sa femme, Hedwig Stavianiczek, de trente-cinq ans son aînée, qu'il a rencontrée au sanatorium à 19 ans. Elle fut la relation de sa vie, celle qui l'a épaulé constamment. Donc, au milieu du roman, coule un journal de deuil. On n'entend plus les vitupérations sur l'art de la même manière, après ses pages sur le deuil. «*L'art, c'est ce qui rend la vie plus intéressante que l'art*» : Véronique Timsit a repéré cette phrase de Robert Filliou, qui a été notre torche. L'autre grande référence provient de l'artiste suisse Roman Singer qui organise des performances explosives en pleine nature. On peut aussi considérer que mon personnage, qui vient s'asseoir tous les deux jours à heure fixe devant la toile de Tintoret, finit par faire œuvre lui-même. Il est une installation d'art moderne parmi les maîtres anciens, autant honnis que vénérés.

Maîtres anciens de **Thomas Bernhard** conception Eric Didry, Véronique Timsit et Nicolas Bouchaud. Théâtre de la Bastille, 75011. Jusqu'au 22 décembre. Dans le cadre du festival d'Automne à Paris.

(ceci n'est) Pas une critique

Blog Axel Decanis

Maîtres Anciens - Comédie (Thomas Bernhard / Nicolas Bouchaud / Théâtre de la Bastille)

8 DÉCEMBRE 2017 *Publié dans* THÉÂTRE, PARIS, FESTIVAL *Tagué* FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS, NICOLAS BOUCHAUD, THÉÂTRE DE LA BASTILLE, THOMAS BERNHARD



(quand on ne lit pas la bible)

Pièce de science fiction comique dans laquelle des enseignants sont réveillés après avoir été cryogénisés pendant cent ans. Leur objectif : Sauver la grammaire française. Une pièce au même ADN que le film de Mike Judge « Idiocracy ».

(de quoi ça parle en vrai)

Sous-titré « Comédie » – car ce grand maître de la férocité qu'est Bernhard est aussi prodigieusement drôle – Maîtres anciens se déroule intégralement au Musée d'histoire de l'art de Vienne où le vieux Reger, critique musical, a donné rendez-vous à Atzbacher pour un motif qu'on ne découvrira qu'à la toute fin.

Atzbacher est là, en avance, et observe Reger à la dérobée. Dans cette attente d'un rendez-vous, viennent se nicher réflexions, supputations, spéculations de l'un sur l'autre. Sous la forme d'un discours indirect, sans chapitre, sans retour à la ligne, sans même de point, le texte piétine, répète, ressasse et passe sans transition d'un sujet à un autre : sont convoqués pêle-mêle Heidegger, le deuil, l'art, l'héritage, la filiation. (*site du théâtre de la Bastille*)



Crédits photos : Jean-Louis Fernandez

(ceci n'est pas une critique, mais...)

Oui, je suis un incondicional de Nicolas Bouchaud en solo comme en équipe. J'étais quelque peu circonspect devant son choix d'adapter pour la scène un roman de Thomas Bernhard, qui n'est pas mon auteur préféré : j'ai un souvenir pénible de celui-ci avec la pièce « La société de chasse » (que je n'ai d'ailleurs jamais vue adaptée, ça doit être un signe), sur laquelle j'avais travaillé dans une autre vie avec une metteuse en scène qui me passa l'envie de faire du théâtre pendant deux ans. Bref... Je passai l'heure et demie de la représentation à regretter de ne pas avoir pris mon carnet noir pour noter les nombreuses pensées de Thomas Bernhard que Nicolas Bouchaud a si bien transmises à nous autres spectateurs. (note pour plus tard : prendre une leçon d'écriture inclusive car je ne sais point où placer le point)

Le processus est toujours le même : Nicolas Bouchaud s'adresse directement au public, lui demande parfois sa participation, sans le mettre mal à l'aise et cela fonctionne toujours (ou presque : son adaptation de Paul Celan « Le Méridien » m'avait moins emballé à cause du texte pas évident du tout).

Et là où j'ai été surpris en tant que non-spécialiste de Thomas Bernhard, c'est qu'hormis la critique de la société autrichienne dont il est, lui, le spécialiste,

Bernhard, par l'intermédiaire de Bouchaud, parvient à nous émouvoir quant à la véritable raison de la présence du vieux Reger dans ce musée d'histoire de l'art. Nicolas Bouchaud est un conteur exceptionnel qui, à l'aide de ses partenaires Eric Didry et Véronique Timsit, parvient à nous passionner et à nous donner envie de lire/voir, etc. tout ce qu'ils touchent.

*vu le mercredi 6 décembre 2017 au théâtre de la Bastille
Prix de la place : 13€ / mois (Pass Bastille)*

MAÎTRES ANCIENS – COMÉDIE

Un projet de et avec Nicolas Bouchaud

Texte Thomas Bernhard

Adaptation Nicolas Bouchaud, Éric Didry et Véronique Timsit – Mise en scène Éric Didry –

Collaboration artistique Véronique Timsit – Scénographie Élise Capdenat et Pia de

Compiègne – Lumières Philippe Berthomé – Son Manuel Coursin – Régie générale Ronan

Cahoreau-Gallier – Traduction française de Gilberte Lambrichs

Jusqu'au 22 décembre 2017 dans le cadre du Festival d'Automne au théâtre de la Bastille (Paris)

et les 16 et 17 janvier 2018 au théâtre de Chelles ainsi que du 15 au 17 février 2018 au théâtre Garonne (Toulouse)

(une autre histoire)

Non, mais tu comprends, je vais pas voir l'expo Moma à la fondation Louis Vuitton. Déjà c'est trop loin de chez moi. Je suis désolé, je ne vais pas me taper plus d'une heure de métro pour aller là-bas. Si c'est pour voyager loin, autant aller au vrai Moma à New York. Oh, suis-je bête, j'y suis déjà allé. Oui le vrai Moma. Regarde, j'ai ce carnet Moleskine siglé Moma. J'y ai inscrit mes poèmes les plus inspirés, que je ne peux pas te lire, non, ça remue trop de souvenirs. Non, tu n'as pas le droit de regarder à l'intérieur, n'enlève pas l'élastique, arrête ! Non mais c'est vrai quoi, respecte un peu la vie privée, je te prie.

Puis y a trop de monde dans ces expos. Tu peux pas profiter. Tout le monde veut y aller, de la confiture pour les cochons. J'avais ce rêve, quand y avait l'expo Hopper au Grand Palais : voir ses toiles de nuit. J'avais pris un de ces fameux tickets à 1h du matin. Trop de monde. On piétine, on apprécie pas et tout était sur-éclairé. Déception. Je suis rentré chez moi. Pas à pied, c'est trop loin de chez moi. En Uber. J'ai honte, mais c'est tellement pratique. Arrivé à la maison, un suppo et au lit. Je dors pas assez. 6h30 plus tard, j'étais réveillé j'ai cette manie de regarder mon téléphone et après impossible de me rendormir.

Tu vois, je pourrais aimer aller au théâtre à 19h, comme pour le Bouchaud. À 20h30 tu es sorti, tu rentres chez toi, tu commandes chez UberEat. J'ai honte, mais c'est tellement pratique. Le Libanais en bas de chez moi est exquis, mais je suis tellement mieux chez moi à écouter NPR. 22h je suis couché. Je pensais rattraper mon sommeil en retard, j'étais réveillé à 5h. Impossible de me rendormir. J'ai repensé à Johnny... Y a pas à dire, sa période Berger Goldman, c'est la meilleure. En attendant que mon réveil ne me réveille pas, j'ai regardé son concert de Johnny au Parc des Princes en 1993 en replay. Je ne vais jamais au stade, trop loin de chez moi. Et ce monde...

Au théâtre cette semaine : "Maîtres anciens", "Probablement les Bahamas" et "Après la pluie"

La sélection théâtre du *JDD* cette semaine : "Maîtres anciens", "Probablement les Bahamas" et "Après la pluie".



Nicolas Bouchaud joue "Maîtres anciens" (Jean-Louis Fernandez)

Maîtres anciens ***

Théâtre de la Bastille, 76 rue de la Roquette, Paris 11e.

Tél. 01 43 57 42 14. www.theatre-bastille.com

Jusqu'au 22 décembre. Les 16 et 17 janvier au Théâtre de Chelles, 15, 16 et 17 février au Théâtre Garonne, à Toulouse.

Après *La loi du marcheur*, *Un métier idéal* et *Le Méridien*, revoici Nicolas Bouchaud dans un de ses Seul en scène où il excelle, écrit avec ses complices Eric Didry et Véronique Timsit. Seul, mais en compagnie et en connivence littéraires avec Thomas Bernhard. Du roman *Maîtres anciens*, le comédien s'attache au sous-titre : comédie, fil tenu tout au long de ce monologue intérieur. "Je suis par nature un détestateur de musée", et pourtant le vieux critique musical Reger vient chaque jour s'asseoir sur une banquette face au tableau du Tintoret, *L'homme à la barbe blanche*. Et de se lancer dans une anti-conférence sur l'art, "rien que fausseté et mensonge", assène-t-il. La logorrhée tient du jeu de massacre envers les intellectuels et les artistes. Sarcastique, il tire à vue sur les écrivains, les philosophes et les artistes, s'en prend aux maîtres anciens - Beethoven, Véronèse, Bach, Heidegger,... - qui pourtant "nous tiennent en vie". Eloge de l'imperfection et du défaut dans le tableau, traité d'une esthétique propre à l'auteur, de coq-à-l'âne en diatribes, le texte ressasse et se renouvelle : "Je pense donc je vis." Dans une mise en scène qui laisse place à l'imaginaire - pas de tableaux, du simple papier kraft tendu, deux tabourets en bois -, Nicolas Bouchaud ne dit pas simplement le texte, il l'empoigne, le vit, roule et déroule son écriture musicale, en joue et s'adresse à chacun des spectateurs. En lien avec la salle, il lui transmet ce travail de démolition du prêt-à-penser, l'engage à le suivre. Libérateur et formidablement vivifiant.



Maîtres anciens, de Thomas Bernhard, mise en scène d'Éric Didry, Théâtre de la Bastille / Festival d'Automne à Paris



© Jean-Louis Fernandez

fff article de *Denis Sanglard*

Jubilatoire performance de Nicolas Bouchaud ! Dans **Maîtres anciens** de Thomas Bernhard toute la démesure de l'acteur éclate magistralement. Reger, vieux critique musical assis sur une banquette du musée de L'Histoire de l'Art de Vienne devant une toile de Tintoret, tous les deux jours depuis trente ans, attend son ami philosophe Atzbacher. Pourquoi, on le saura à la fin et là on ne dira rien, la surprise étant de taille. En attendant c'est à nous qu'il s'adresse, directement. Et c'est un exercice de détestations grandiose, de misanthropie absolue. Reger voue aux gémonies la musique, particulièrement le « kitch » de Beethoven, la peinture et la vénalité des peintres de commande dont il souligne les défauts des tableaux, les professeurs qui vous dégoutent à jamais de l'art, les philosophe dont Heidegger particulièrement et dont la description est au vitriol, la littérature avec Stifter en tête de turc, l'état, les politiciens, la religion catholique qui envahit tout, la famille... L'Autriche jamais vraiment dénazifiée. Rien n'échappe à son dégoût, tout est « répugnant ». Et au milieu de tout ça, l'évocation douloureuse d'un deuil, d'un unique amour, comme une bouffée d'air dans cette



[Visualiser l'article](#)

acrimonie. Une pensée paradoxale pour le moins ; malgré tout on ne peut se passer malgré tout de l'objet de sa haine... Un humour grinçant, crissant comme une craie sur de l'ardoise, franchement hilarant (le roman est sous-titré « Comédie »), c'est un jeu de massacre de haute volée, d'une liberté totale. Thomas Bernhard explose de rage, une rage obsessionnelle, martelée. Reger dispense sa parole, exécute sans sommation, véritable logorrhée, flot continu où les idées atrabilaires se chevauchent au galop, porté par Nicolas Bouchaud avec une intelligence et un souffle impressionnant. Pas de colère mais une assurance, un calme trompeur, juste quelques éclats de voix aussitôt maîtrisés et jamais attendues, du moins certes pas là où on l'aurait cru. Nicolas Bouchaud soliloque en virtuose, prend le texte à bras le corps, en extrait toute la saveur, les pleins et les déliés, en révèle sa dynamique, ses tensions contradictoires, loin de l'invective stérile. Du grand art mené tambour battant. Car le roman de Thomas Bernhard ne se réduit pas à ça, une diatribe véhémante. Et Nicolas Bouchaud évite avec justesse le piège de l'imprécation, de la haine recuite. Evitant le contre-sens. Il y a quelque chose de très physique dans l'appréhension de cette parole tranchante et vive. Nous ne sommes pas très loin du burlesque, de la farce... Mais tout au bord avec ce qu'il faut de distance, voire d'ironie, pour ne pas y sombrer. Avec ça quelque trouvailles scéniques explosives. Après tout Thomas Bernhard dynamite le monde de l'art, autant le prendre à la lettre... Le tour de force de Nicolas Bouchaud est de ne pas se laisser enfermer dans ce discours volontairement provocateur, un faux-nez à vrai dire, et de laisser, ici et là, des ouvertures, de sacrés appels d'air où la parole prend alors un tout autre sens, à rebours de ce qui est énoncé si vertement. C'est toute l'ambiguïté de Reger, et de Thomas Bernhard, de dénoncer et de ne pas pouvoir faire autrement que de vivre avec cet héritage donné. Après tout Reger est aussi un critique musical. Et de cet héritage culturel, politique si vilipendé, il en a aussi sa part. Et cette part là il ne l'exclue pas. Sa liberté est de l'accepter, de la refuser, de la dénoncer. Et c'est donc cette liberté frondeuse en filigrane que Nicolas Bouchaud met en avant formidablement. Il y a une certaine distance envers la misanthropie de son personnage que la fin, véritable pied-de-nez, nous n'en dirons rien, du moins pas plus, éclaire d'un nouveau jour. Et que l'épreuve du deuil, la perte de son épouse, sans doute le cœur du roman, déjà ébréçait. Alors oui ce n'est pas tant un exercice de détestation, un chamboule-tout mordant et libérateur auquel nous assistons avec gourmandise qu'une réflexion profonde sur un héritage détesté et encombrant et la revendication d'une liberté et le refus du déterminisme.

Maîtres anciens de Thomas Bernhard

Mise en scène d'Éric Didry
Un projet de et avec Nicolas Bouchaud
Adaptation Nicolas Bouchaud, Éric Didry et Véronique Timsit

Collaboration artistique Véronique Timsit
Traduction française Gilberte Lambrichs publiées aux Editions Gallimard
Scénographie Elise Capdenat, Pia de Compiègne
Lumière Philippe Berthomé
Son Manuel Coursin
Régie générale Ronan Cahoreau-Gallier

Du 22 novembre au 22 décembre 2017 à 19h
Relâche les dimanches

Théâtre de la Bastille
76 rue de la Roquette
75011 Paris



Théâtre : Maîtres anciens, d'après Thomas Bernhard - Avec Nicolas Bouchaud - Théâtre de la Bastille



Depuis trente-six ans, Reger vieux musicologue atrabilaire se rend tous les deux jours au Musée d'Histoire de l'Art de Vienne. A chaque fois, il s'assoit au même endroit devant un tableau du Tintoret, L'homme à la barbe blanche. Ce jour-là, il a rendez-vous avec son ami philosophe Atzbacher qui arrivé en avance l'observe à la dérobée. Dévasté par la mort de sa femme, Reger vit dans un monde absurde qu'il vilipende dans une diatribe obsessionnelle, vitupérant pêle-mêle contre le culte académique des grands peintres Rembrandt, Velasquez, Giotto, Dürer, des compositeurs Beethoven, Bach, des penseurs et écrivains de Heidegger à Kante en passant par Shakespeare. En contradiction permanente, Reger peste contre l'art officiel et ses laudateurs, contre l'Etat, les politiciens, les touristes qui lui gâchent son plaisir d'esthète dans les musées.



Nicolas Bouchaud, Eric Didry et Véronique Timsit adaptent pour la scène le roman de l'écrivain autrichien, Thomas Bernhard, grand maître de la férocité. Ce manifeste puissant autour de l'idée de transmission enjoint de s'émanciper des discours conventionnels afin d'être en mesure de s'appropriier l'héritage culturel, de s'en emparer librement en s'affranchissant de la tradition. Drôle, tragique, grotesque, cette satire sous forme de traité d'esthétique interroge la notion de filiation.

Seul en scène, Nicolas Bouchaud déploie toutes les facettes d'une vaste palette émotionnelle, incarnation flamboyante de toutes les contradictions de son personnage entre misanthropie révoltée, profonde humanité, dégoût et passion vorace pour l'art. La tragédie du deuil, comme une ombre portée sur le propos, laisse flotter une nuance de désespoir sur la férocité joyeuse. Thomas Bernhardt vient de perdre sa femme lorsqu'il écrit le roman. Et dans ce rire qui se manifeste pour cacher les larmes, la fiction et la biographie s'interpénètrent.

www.parisladouce.com

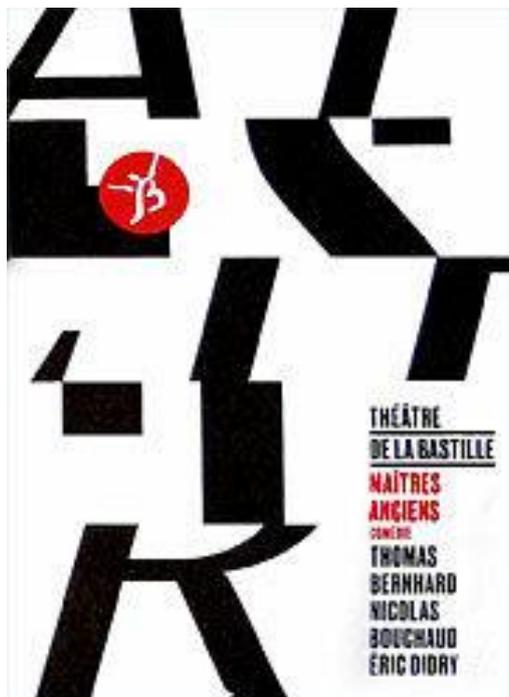
Pays : France

Dynamisme : 5



Page 4/5

[Visualiser l'article](#)



Par le biais de ce grand geste existentiel radical, le burlesque s'invente dans une mise en scène ponctuée de performances explosives, contrepoint fantasque au discours. Plateau dépouillé, musée devenu espace mental conçu par les scénographes Elise Capdenat et Pia de Compiègne, les pensées s'entrechoquent, se heurtent dans l'outrance d'une colère rentrée. L'humour grinçant, vitriol d'une vitupération déchainée, se fait catharsis. Ressassement qui court d'un sujet à l'autre sans transition, le texte au style indirect laisse entendre l'écriture à travers la voix du comédien. Le contraste violent entre la logorrhée et le silence sous lequel point une mélancolie secrète incarnent tout le grotesque et le sublime de la condition humaine.

Cette adaptation mène une réflexion sur l'expérience théâtrale. Nicolas Bouchaud, Eric Didry et Véronique Timsit ont choisi de conserver la structure en spirale originelle du roman où les voix s'entrelacent autour de Reger, figure principale. Dans un mouvement d'aller-retour entre la fiction, l'art et la vie, se tend un fil fragile entre le comédien et le spectateur pris à témoin. L'écriture physique expérimente un nouvel espace de fluctuations incessantes. Maîtres anciens réinvente une temporalité différente qui permet au spectateur d'arpenter les paysages mentaux de l'écriture, ceux de la pensée de l'auteur.

Maîtres anciens, d'après Thomas Bernhard
Traduction française de Gilberte Lambrichs publiée aux Éditions Gallimard
Adaptation pour la scène : Nicolas Bouchaud, Eric Didry et Véronique Timsit
Mise en scène : Eric Didry
Avec : Nicolas Bouchaud

Dans le cadre du Festival d'Automne à Paris
Du 22 novembre au 22 décembre 2017, du mardi au samedi à 19 heures, relâche le dimanche

[Théâtre de la Bastille](#)



Au théâtre, l'horreur se décline

Probablement les Bahamas, une comédie grinçante et inquiétante de Martin Crimp.

© Marion Duhamel



Télérama Abonnements
Abonnez-vous à Télérama

“Dix Histoires au milieu de nulle part”, “Probablement les Bahamas”, “Maîtres anciens”... trois pièces actuellement à l’affiche à Paris déclinent la même thématique, mais offrent de franches variations. Revue de détails.

Il y a horreur et horreur. Celle, assassine, des dictatures que décrit le prix Nobel de littérature 2015, Svetlana Alexievitch, dans *La Fin de l’homme rouge* et qu’adapte, dans *Dix Histoires au milieu de nulle part*, la toujours engagée et passionnée Stéphanie Loïk. Il y a l’horreur feutrée, non moins terrible, d’un cottage anglais où s’ennuie un couple de retraités sans histoire. C’est *Probablement les Bahamas*, comédie noire du contemporain britannique Martin Crimp, héritier de Harold Pinter et de ses énigmatiques non-dits. Il y a l’horreur de la solitude enfin, de la haine de soi, puis de l’autre, qu’a si bien traduites l’Autrichien Thomas Bernhard (1931-1989) et qu’incarne avec un humour rageur le singulier Nicolas Bouchaud...

“Maîtres anciens” : l’horreur comique

L’horreur publique, l’horreur privée. L’une mène-t-elle à l’autre, et réciproquement ? On sait le dégoût qu’inspira à Thomas Bernhard la conversion au nazisme de ses pères. Elle est le fil rouge de ses écrits, et de sa détestation de son pays, de son peuple, de son monde. Dans *Maîtres anciens* (1985), roman que met en scène Eric Didry pour le virtuose Bouchaud, quantité de vivants et de morts, d’être aimés et haïs s’affrontent dans la tête d’un vieux critique musical passionné d’art et veuf inconsolé. Il vient tous les deux jours dans ce musée viennois pour y admirer *L’Homme à la barbe blanche* du Tintoret et se livrer à ses ratiocinations

[Visualiser l'article](#)

amères sur les compositeurs, les artistes, l'horreur de la famille et de l'enfance, l'absence et le vide. Qu'il magnifie pourtant dans une langue d'une drôlerie et d'une méchanceté extrêmes, ciselée par un Bouchaud maîtrisant si magistralement sa voix, son corps qu'il en fait des instruments de musique. Quand il ne s'avise pas de jouer même au plasticien dans l'espace blanc, conceptuel et quasi mental du musée représenté sur le plateau. La traversée de cet esprit dévasté, des épouvantes et violences qu'il charrie et a le courage de nommer dans des harmonies verbales fracassées est revigorante odyssee.

“Dix Histoires au milieu de nulle part” : l'horreur politique

Comme le travail chorégraphique, et lui aussi musical, que réussit Stéphanie Loïk dans son adaptation de *La Fin de l'homme rouge*. C'est la deuxième fois qu'elle s'attaque à ce texte aux multiples voix, aux milliers de cris où se hurle et se murmure à la fois la terreur de vivre aujourd'hui dans certains territoires de la Russie d'aujourd'hui. La violence d'Etat y nourrit la violence privée. Tout de noir vêtus, les six jeunes comédiens menés à la baguette par Loïk chantent, dansent, interprètent sans pathos ce requiem de notre temps où s'inscrivent tant témoignage de sang et de larmes. Entrelacé d'histoires individuelles terribles, le spectacle parvient pourtant à l'infinie tendresse et compassion par la grâce même des acteurs via la direction très cadrée de Loïk. Sa mise en scène au carré est devenue ici métaphore même du pouvoir...

“Probablement les Bahamas” : l'horreur tapie en nous

C'est plus subrepticement, entre deux tasses de thé, que le couple de *Probablement les Bahamas* livre les cruautés qu'il commet, ou voit et laisse commettre, au gré d'une existence apparemment si tranquille. De ce qui arrive à leur fils, belle-fille ou à cette étrange jeune fille au pair vivant avec eux, on n'aura jamais aucune certitude. Et c'est justement ce qui fait régner l'angoisse dans l'étonnant espace concocté par François Cabanat et Dominique Bourde : un appartement redessiné sur le plateau, mais sans cloisons, ouvert à tous les viols et violations. Jacques Bondoux, Catherine Salviat, Heidi-Eva Clavier distillent leurs conversations anodines avec une singulière étrangeté. A la fois transparents et opaques. Et l'horreur soudain est là. Tout est possible dans le paisible cottage anglais où les deux retraités discutent avec un interlocuteur à jamais invisible. Tout. Alors la pièce devient thriller dans la tête du spectateur. Il s'en fait un drôle de film, transforme l'horreur, joue avec elle. Manière de la dépasser ? De la nier ? De laisser faire ? C'est toute l'inconfortable ambiguïté du théâtre de Martin Crimp, monté ici avec une élégance bien inquiétante... •

TT *Probablement les Bahamas*. Martin Crimp. 1h30. Mise en scène Anne-Marie Lazarini. Jusqu'au 16 janvier, Artistic Théâtre, Paris 11e. Tél. : 01 43 56 38 32.

TT *Maîtres anciens*. Thomas Bernhard. 1h30. Adaptation Eric Didry, Nicolas Bouchaud, Véronique Timsit. Mise en scène E. Didry. Théâtre de la Bastille, Paris 11e. Tél. : 01 43 57 42 14.

TT *Dix Histoires au milieu de nulle part*. Svetlana Alexievitch. 1h50. Adaptation et mise en scène Stéphanie Loïk. Jusqu'au 22 décembre, L'Atalante, Paris 18e. Tél. : 01 46 06 11 90.

CULTURE-TOPS

Maîtres Anciens

Un jeu de massacre jubilatoire et émouvant

LU / VU PAR

ANNE JOUFFROY

Publié le 18 déc . 2017

RECOMMANDATION

Excellent ❤️ ❤️ ❤️ ❤️ 🤝

THÈME

Maîtres anciens se déroule intégralement au musée d'histoire de l'art de Vienne où le vieux Reger, critique musical, a donné rendez-vous à Atzbacher pour un motif qu'on ne découvrira qu'à la toute fin.

Atzbacher est là, en avance, et observe Reger à la dérobée.

Dans cette attente d'un rendez-vous viennent se nicher réflexions, supputations, spéculations de l'un sur l'autre. Sous la forme d'un discours indirect, sans chapitre, sans retour à la ligne, sans même de point, le texte piétine, répète, ressasse et passe sans transition d'un sujet à un autre : sont convoqués pêle-mêle Heidegger, le deuil, l'art, l'héritage, la filiation.

Roman de la transmission, Maîtres anciens est aussi un roman de l'émancipation : si nous héritons, en effet, de ceux qui nous ont précédés – des œuvres comme des hommes – il appartient à chacun de s'emparer librement de cet héritage.

POINTS FORTS

- Nicolas Bouchaud, seul en scène, est excellent. Son rythme, sa voix, son souffle, ses silences, sont captivants et portent ce texte sarcastique et désespéré au sublime.
- L'adaptation théâtrale, donc orale et gestuelle, du roman de Thomas Bernhard est intéressante.
- Le choix des camaïeux de couleurs sobres des décors et des habits du comédien qui laissent libre l'imagination des spectateurs.
- Le mélange de sentiments que ce spectacle provoque quand le rideau tombe : goût de la liberté, sensation de notre dérision à tous, et tendresse amusée pour les personnages de la comédie humaine.

POINTS FAIBLES

Je n'en vois aucun

EN DEUX MOTS ...

Un jeu de massacre jubilatoire et émouvant. Du rire aux larmes, on pense beaucoup aux logorrhées de l'Ulysse de James Joyce.

UN EXTRAIT

« L'enfance est le trou noir où l'on a été précipité par ses parents et d'où l'on doit sortir sans aucune aide. Il faut un effort surhumain pour sortir du trou de l'enfance. Et si nous ne sortons pas assez tôt de ce trou vraiment le plus noir, nous n'en sortirons jamais. »

L'AUTEUR

Thomas Bernhard (1931-1989) est un écrivain et dramaturge autrichien. *Maîtres Anciens*, publié en 1985, est son avant-dernier roman. Paru en français chez Gallimard en septembre 1988, *Maîtres Anciens* reçoit, dans la foulée, le prix Médicis étranger dès l'automne 1988.

www.gazetteassurance.fr

Pays : France

Dynamisme : 7



Page 1/3

[Visualiser l'article](#)

L'art de la fuite : Les Maîtres Anciens de Thomas Bernhard au théâtre de la Bastille (Paris)

Thomas Bernhard est un auteur austère. Sa plume est cruelle et cynique. Il est vrai que les hommes – et les femmes : pour faire plaisir à Marlène (1) – l'ont bien mérité. Le comique sied pourtant à la peinture des mœurs. Pourquoi donc choisir la gravité et l'ironie ? Mais parce qu'elles sont aigres et douces, comme la vie qui au fond n'est pas drôle du tout, puisqu'elle finit mal, même si elle a été bien vécue. En réalité, le pessimiste est un optimiste qui a tout compris. Dès la naissance, c'est foutu, alors il faut profiter de la vie. La lucidité commande de savoir qu'il y a des fins ultimes à toute chose, surtout à la vie. Le désespoir est drôle, dit Reger, le héraut contemplateur et contempteur des Maîtres Anciens (roman de 1985).

À l'époque du Nouveau monde, il paraît étrange et anachronique de contempler les maîtres anciens. Après tout, les générations technologiques macronisées n'ont-elles pas tout inventé, et en premier lieu, elles-mêmes : la 8ème merveille du monde. Il n'est pas étonnant qu'avec l'avènement de la procréation artificielle, l'époque accouche de l'auto-engendrement. La contemplation du passé serait donc passée de mode. Seul un fada peut aller au musée, s'asseoir devant une toile, fixer son regard et se perdre en rêveries et en réflexions. La pensée est folie et malheur. Heureux et sages sont ceux qui ne pensent pas. Reger, le personnage de l'avant-dernier roman de Thomas Bernhard, pense. Il pense trop. Il pense fort. Plus que fumer, penser tue ! La pensée est notre tabac, et la vie est un cancer. Et il n'y a pas de fumée sans feu, bien que la cigarette soit interdite au musée. Notre ministre de la santé publique et morale finira bien par remettre les tableaux avec fumeurs. La république du Bien est en marche.

Au théâtre de la Bastille, la scène des Maîtres Anciens se passe quelque part en Autriche, à la Galerie nationale de Vienne. Cette Autriche avec laquelle Thomas Bernhard n'a cessé de régler ses comptes. Car leurs comptes à tous les deux n'étaient pas bons... ni d'ailleurs la réputation de l'auteur, qui ne fut pas prophète en son pays. En effet, l'Autriche n'a jamais expurgé son passé nazi. Il est vrai que dans la version officielle de l'Histoire, l'annexion de 1938, l'Anschluss, a fait d'elle une victime. Thomas Bernhard a souffert à la place de son pays et il eut l'outrecuidance de lui montrer la souffrance de la culpabilité. Il n'est pas le seul à avoir voulu racheter les péchés du monde. À chacun sa croix – ou ses bannières à croix gammée – la sienne fut le roman et le théâtre. Il est vrai que la littérature autrichienne n'a jamais été très drôle, quoique ironique. La germanité de la marche de l'Est est trop catholique, trop slave, trop mêlée de Mitteleuropa. Mais chut, le sang mêlé aspire à la pureté. S'il défend l'héritage autrichien, le nouveau et jeune chancelier autrichien devra faire avec l'auteur le plus célèbre de la fin du XXème siècle, devenu un maître ancien des lettres. Cela ne devrait pas manquer de sel et de poivre.

Maîtres anciens est l'histoire du deuil de Reger, de sa vie, de sa femme. Il l'avait rencontrée au musée, c'est là que la boucle est renouée. Reger est musicologue. Il n'a pas que le logos de la musique. Il vomit celui d'une existence mal heureuse. Il a perdu sa femme (Thomas Bernhard avait lui aussi perdu « l'être humain de sa vie », une femme qui avait 35 ans de plus que lui). Cette perte l'a rendu éperdu. Pour oublier, il aurait pu boire – « personne n'est plus malheureux que les gens qui cuvent » – il a préféré voir... voir et revoir le même tableau, L'homme à la Barbe blanche du Tintoret. Tous les deux jours, depuis trois ans, il va au musée pour son exercice de contemplation. « Je viens ici voir ce que les gens disent. » Il est régulier et ponctuel, à la germanique. Ce jour-là, il vous emmène avec lui. « J'ai besoin d'un auditeur, d'une victime » avoue-t-il, afin de partager sa logorrhée musicologique, artistique, philosophique. Parler est vital, car « tout individu

www.gazetteassurance.fr
Pays : France
Dynamisme : 7[Visualiser l'article](#)

qui se tait étouffe ». Lui est un « artiste de la parole et du silence » et ça vaut le coup d'oreille : « ce que je pense est extrêmement dévastateur ».

Le musée est un souvenir d'école et d'enfance. L'enfance est l'enfer même, avec les tortures de l'instruction et de l'éducation. Le professeur – même de gauche ! – est un suppôt de l'Etat. Qui n'a pas été au musée de sa ville avec l'école ? L'école est obligatoire, le musée aussi. « L'État pense que les enfants sont les enfants de l'État. L'État engendre les enfants. C'est du ventre de l'Etat que sortent les enfants. » Thomas Bernhard a-t-il lu les maîtres anciens de l'État moderne qui, au XVIIème siècle, avouaient que le mariage est le séminaire de l'État ?

Reger déteste les maîtres anciens, le passé figé en peinture, les classiques. Aucun n'a grâce à ses yeux. Quoi de pire que l'Art dans un musée ? Les historiens de l'art ont réduit l'art à une ratiocination. Les grands artistes sont plus dénués de scrupules que les politiciens. Aussi s'amuse-t-il à chercher dans les tableaux un défaut rédhibitoire. Regardez, les mains. Elles sont toujours ratées. Le tout et la perfection n'existent pas, même chez les maître anciens. Ça nous rassure. Faites pareil en amour : « nous aimons un être car il a quelque chose d'important ». Mais, « cherchons les défauts de l'humain ». « L'art, c'est ce qu'il y a de plus grand et de plus répugnant. » Reger n'a pas connu Jean-Pierre Coffe, mais il n'en pense pas moins : « l'art contemporain ne vaut pas tripette, c'est de la merde ! Les artistes sont des menteurs, leur ouvrage est du mensonge, et la vie est menteuse ». Je n'aurais pas osé le dire.

La philosophie n'est pas mieux. Et les maîtres anciens de la philosophie valent ceux de l'art. Tenez, Heidegger. « Ce petit bourgeois national socialiste a emprunté de grandes pensées pour les transformer en petites. Il rapetisse la pensée pour la rendre possible. » Le musicologue n'aime pas la musique. « Bach un gros puant ». Il aime Beethoven, surtout le concerto la Tempête, une œuvre kitch. « Beethoven est crispant et monotone ». Il est un être brutal. En réalité, il est d'« un sérieux proprement ridicule ». Et « les Wagnériens sont insupportables, que dire des Heideggériens ! »

La pièce est un monologue et une performance. La mise en scène d'Éric Didry est sobre. Nicolas Bouchaud s'est mis dans la peau de Reger. Exceptionnel, il déambule, éructe, sue, interpelle le spectateur, l'invite même sur scène. « J'ai trouvé une jubilation dans la destruction, salvatrice et roborative » de Thomas Bernhard. Il nous promène dans ses doutes, ses vociférations, ses abattements. Il ne nous lâche pas. « L'acteur n'est pas celui qui imite la vie, il est dans la vie ». Reger est un homme en colère contre sa condition humaine. L'acteur se devait de dompter le personnage. Mais la bête bernhardienne est coriace. Il faut bien du talent pour la tenir, et Nicolas Bouchaud a ce talent-là. Le tout dans un décor minimaliste. La toile du Tintoret est une immense surface de papier kraft. Le vieux tourne-disque mugit dans le coin. La poudre étincelle. Pas besoin de tralala, les mots seuls captivent lorsqu'ils sont bien dits.

Reger a ses pudeurs. L'invective est une façon de raconter sa vie, son naufrage. Il se raccroche à l'art mais il sait que les maîtres anciens ne peuvent nous aider. Il dénonce l'art d'Etat, mais l'art le sauve. Les maîtres anciens de Thomas Bernhard sont un éloge de la fuite. « Je me suis faulilé dans l'art pour échapper à la vie ».

Antoine de Nesle

(1) Marlène Schiappa, inénarrable ministre de l'Égalité et de l'Inquisition politiquement correcte.

Maître Anciens, d'après le roman de Thomas Bernhard, Théâtre Bastille (Paris), 19 heures, jusqu'au 22 décembre :

<http://www.theatre-bastille.com/saison-17-18/les-spectacles/maitres-anciens-une-comedie>

**Meilleur comédien** : Nicolas Bouchaud dans *Maîtres anciens*

Après Serge Daney dans *La loi du marcheur*, Nicolas Bouchaud incarne dans *Maîtres anciens* de Thomas Bernhard un autre personnage de critique. Soit le vieux Reger, spécialiste de musique et grincheux notoire, dont le comédien porte la parole-fleuve seul en scène avec son allure de rêveur éveillé qui se prête à merveille au passionnant théâtre de la pensée qu'il développe depuis 2010 avec ses complices Éric Didry et Véronique Timsit.

Révélation : *France-fantôme* de **Tiphaine Raffier** (Théâtre du Nord)

Jeune auteure et metteuse en scène associée depuis 2016 au Théâtre du Nord, Tiphaine Raffier s'illustre dans sa troisième création en explorant un genre peu courant au théâtre : celui de la science-fiction. Située dans la « neuvième révolution scopique », sa pièce fait de la dystopie un riche terrain intellectuel et théâtral.

Meilleur spectacle issu d'un collectif : *Sandre* du collectif Denisyak (Avignon Off, La Manufacture)

Fondé en 2010 par Solenn Denis et Erwan Daouphars, le collectif bordelais Denisyak encore méconnu met en scène dans *Sandre* une tragédie invisible. Celle qu'endure une femme trompée par son mari. Une personne au quotidien tout simple, à la langue pleine d'une poésie rugueuse qui se déploie par associations d'idées incongrues en un monologue poignant auquel le jeu d'Erwan Daouphars ajoute une belle étrangeté.

Meilleure auteure : **Leïla Anis** pour *Les Monstrueuses*

Depuis ses premiers pas d'auteure dans *Pose ta valise* (2010) du Théâtre du Grabuge, parmi un chœur de femmes qui disait et chantait son exil, Leïla Anis a fait bien du chemin. Dans *Les Monstrueuses*, publiée aux éditions Lansmann, elle met sa poésie du déracinement au service d'une généalogie de mères, de 1929 à 2008.

Meilleur metteur en scène : **Wajdi Mouawad** pour *Tous des oiseaux* (Théâtre de la Colline)

Pour sa première création en tant que directeur du Théâtre de la Colline, Wajdi Mouawad a renoué avec bonheur avec le souffle épique de sa fameuse trilogie *Le Sang des Promesses*. Écrit au plateau avec neuf remarquables comédiens de langues et de pays différents, *Tous des oiseaux* aborde le conflit israélo-palestinien à travers un entremêlement d'histoires et d'époques diverses. Du XV^{ème} siècle de Léon l'Africain à aujourd'hui.

Meilleur spectacle étranger : *Sopro* de **Tiago Rodrigues** (Festival d'Avignon)

Comme son *Antoine et Cléopâtre* en 2015, *Sopro* du Portugais Tiago Rodrigues fut un des moments de grâce du dernier Festival d'Avignon. Dans un décor d'après-catastrophe – un théâtre en ruines où la nature commence à reprendre ses droits –, il poursuit son travail sur la mémoire et le répertoire en portant sur scène une femme dont le métier est en voie de disparition : Cristina Vidal, souffleuse au Théâtre national de Lisbonne.

Meilleur spectacle musical : *Dementia Praecox 2.0* d'Elizabeth Czerczuk

Rue Marsoulan, dans le 12^{ème} arrondissement de Paris, le lieu d'Elizabeth Czerczuk inauguré en novembre dernier est à l'image du théâtre qu'on y découvre : inattendu. Tout en superbes contrastes. Entre l'esprit des grands maîtres polonais que sont Tadeusz Kantor et Jerzy Grotowski et expérimentation contemporaine, sa compagnie imagine un théâtre total et cathartique où la musique tient une place centrale. Dans *Dementia Praecox 2.0*, le percussionniste Thomas Ostrowiecki, l'accordéoniste Karine Huet et la violoniste Anne Dariou participent en effet avec force aux scènes de folie inspirées du *Fou et la nonne* de (1923) de Stanislaw Witkiewicz.

Meilleur spectacle de cirque : *Le Pas Grand-chose* de **Johann Le Guillerm**